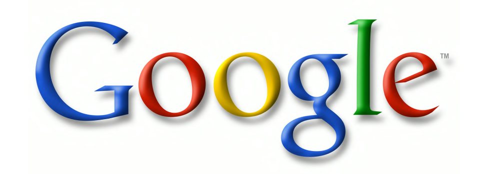
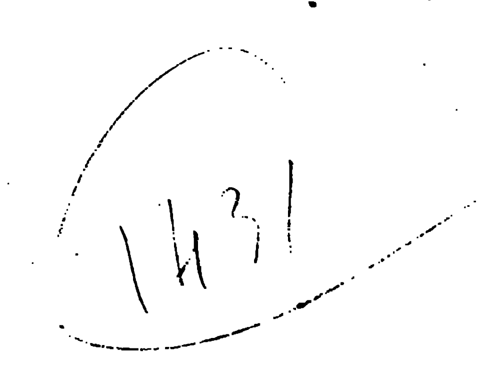



A 460767

LETTRES

DU RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE

A Mme LA BARONNE DE PRAILLY



LETTRES

DU

R. P. LACORDAIRE

A MME LA BARONNE DE PRAILLY

PUBLIÉES

PAR LE R. P. BERNARD CHOCARNE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

—

1885

X
-705
-13
1x85

PRÉFACE

Le Père Lacordaire est mort il y a vingt-trois ans. S'il fallait dire ce que le trésor lentement révélé de ses vertus a suscité, et suscite chaque jour d'admiration, de mouvements généreux vers Dieu, vers la foi, vers l'apostolat, vers la pénitence, chez les catholiques et chez les dissidents, en France et dans les pays étrangers, on serait étonné, comme nous le sommes nous-même, à ce rayonnement merveilleux, inattendu, permanent d'une illustre et sainte vie.

Ce livre est une lumière nouvelle sur l'âme de ce grand religieux; lumière moins éclatante que celle de ses héroïques austérités, éclairant toutefois un trait spécial de sa physionomie, celui de sa direction spirituelle à l'endroit des femmes du monde. C'est sa correspondance avec Mme la baronne de Prailly. Aucune des correspondances diverses déjà publiées n'a ce caractère. Les lettres à Mme la comtesse de la Tour du Pin sont des épanchements parfois très intimes avec une amie vénérée, mais où l'autorité du prêtre

ne se fait pas sentir. La correspondance de Mme Swetchine est un trésor à part. Mère, amie, conseillère, refuge aux heures d'orage, appui dans les tentations de découragement, providence aimée, douce, discrète, Mme Swetchine fut tout cela pour l'abbé et le Père Lacordaire, tout, excepté une âme s'orientant d'après ses conseils. Les lettres à des jeunes gens, publiées par l'abbé Perreyve, sont les seules qui aient des airs de famille avec le recueil actuel. Le goût de l'orateur de Notre-Dame et du directeur de Sorèze pour les jeunes gens, était même, il faut le reconnaître, tellement prononcé, que la véritable influence du prêtre et du religieux a été là, sur ces âmes d'étudiants et de jeunes hommes auxquelles il se donnait tout entier. Son action comme prêtre sur les femmes n'a été qu'une exception. Avec les jeunes gens, il perdait vite cette froideur d'enveloppe dont ses amis ont tant souffert, et qui faisait dire à Mme Swetchine elle-même : « Quand je vous vois si fort en réserve, j'ose à peine avec vous rester moi-même[1]. » Cette différence de tempérament donne à certaines de ses lettres à ses jeunes amis une chaleur de ton, une vivacité d'émotion, une autorité de parole qu'on ne trouverait pas au même degré dans ses lettres à des dames, même dirigées par lui.

Pour être plus discrète et plus contenue, cette pensée de l'éminent religieux sur le rôle chrétien d'une dame dans le monde, n'en est pas moins intéressante à recueillir et à étudier. Comment, dans un siècle de crise sociale et religieuse, le Père Lacordaire a-t-il compris la mission de la femme chré-

[1] Lettres. — 26 août 1835.

tienne? En face d'une génération portée à tout connaître, à tout décrire, à tout juger du droit de sa suprême raison, fermait-il, par prudence, à la mère de famille, à l'épouse, toutes les issues ouvrant sur les horizons de la science, de la littérature, de l'histoire? Autorisait-il les seules lectures éclairant l'âme dans son commerce avec Dieu? En présence d'une foi atteinte de mollesse, accusée d'anémie, de compromissions avec l'esprit du monde, d'absence de vigueur et de sève évangélique, comment entendait-il les habitudes pieuses d'une femme mariée, d'une maîtresse de maison, au regard de la morale chrétienne, de l'austérité de vie, des relations sociales? Son âme religieuse, si nette et si ferme dans ses contours, marquait-elle son empreinte sur ses filles selon Dieu, comme elle la laissait presque toujours sur la trempe de caractère de ses fils spirituels? Les lettres à Mme de Prailly sont la réponse à ces questions. Elles sont même, à peu de chose près, la seule réponse qui puisse y être donnée. Il n'y aura pas à consulter d'autres correspondances pour contrôler et comparer. Il n'en existe pas, à notre connaissance, à part une seule; et son caractère très personnel lui permettra difficilement de voir le jour.

La famille des Chevandier de Valdrôme était calviniste d'origine et habitait le Dauphiné. A la révocation de l'édit de Nantes, un arrière grand-père de Mme de Prailly fut envoyé enfant, par lettre de cachet, chez l'évêque de Grenoble, pour y être instruit et élevé dans la religion catholique. La branche des Chevandier de Valdrôme qui nous occupe vient de lui. Un instant, pendant la Révolution de 1789, ils avaient cessé de porter leur titre, et étaient inscrits à l'état

civil sous le nom de Chevandier. Ils le reprirent plus tard, et ce droit fut confirmé par un jugement du tribunal de Sarrebourg.

Le père de Mme la baronne de Prailly, née Hortense Chevandier de Valdrôme, s'était voué à l'industrie verrière, et, par sa grande capacité, avait élevé la manufacture de glaces de Saint-Quirin, aux environs de Nancy, à un état de prospérité remarquable. Député de son arrondissement, et promu plus tard à la pairie par le roi Louis-Philippe, il partageait son temps entre la politique et les affaires, et fut un membre distingué de cette aristocratie de l'intelligence, de la fortune et du nom qui joua un si grand rôle et tint une place si considérable dans la période la plus brillante de notre dix-neuvième siècle.

Seule fille, entourée de trois frères, Hortense Chevandier de Valdrôme ne le cédait à aucun des esprits supérieurs qui l'entouraient. *Nature profonde, noble, ardente, prédisposée aux plus hautes vertus*[1], elle devint une femme remarquable dans une chrétienne accomplie.

M. Adolphe Chevandier de Valdrôme, dont il est souvent question dans cette correspondance, était l'oncle paternel de Mme de Prailly. Ancien aide de camp du général Détrès, dans l'armée de Murat, il avait fait la campagne de Russie, s'était distingué à Dantzig, et, à la rentrée des Bourbons à Naples, en 1815, avait quitté le service. Mme de Prailly, l'ayant trouvé en Italie en 1840, le recueillit près d'elle, et commença par lui la série des retours à la foi dont elle fut l'instrument dans sa parenté. C'était un de ces

[1] Lettres du P. Lacordaire, *passim*.

types de vieux militaires, restés parfaits de race, de distinction et de manières, malgré le milieu d'individualités très mélangées, issues des guerres du premier empire. Il était de ceux qui, sous la tente, lisaient les classiques, et, dans les rares loisirs de cette rude épopée, s'animaient à faire grand par la lecture des anciens. Surtout il était bon, aimable et doux, comme s'il avait toujours vécu dans ce salon de la villa de Costebelle, sous le chaud soleil de l'affection de sa nièce, qui le chérissait et le comblait des attentions les plus délicates et les plus tendres. Le Père Lacordaire avait, comme tout le monde, subi le charme de cette nature douce, noble et honnête, et, dans presque toutes ses lettres, il y a un mot de souvenir pour le bon oncle.

Mme de Prailly avait trois frères. L'un, Eugène Chevandier de Valdrôme, eut la triste fortune d'être ministre de l'intérieur à l'une des dates les plus douloureuses de notre histoire. Il faisait partie du ministère Ollivier en 1870. Opposé à la guerre avec l'Allemagne dont il connaissait les forces, il refusa son vote et essaya même de faire revenir l'empereur sur sa décision. Il y réussit un instant; ce changement fut notifié au ministère et maintenu durant trois jours[1]. Lorsque d'autres conseils prévalurent, il ne voulut pas se séparer de collègues qui étaient ses amis, et accepta sa part de responsabilité en restant à son poste à l'heure du péril. La paix conclue, il rentra dans la vie privée, occupant son activité et sa grande

[1] Cette tentative, si honorable pour le nom des Chevandier, est consignée dans une déposition de M. Thiers au procès Bazaine.

intelligence à des travaux industriels et forestiers qui avaient rempli la première phase de sa carrière. Il mourut chrétiennement en 1878.

Mme de Prailly avait de qui tenir. Très douée du côté de l'esprit, d'une nature bienveillante, expansive et ouverte, enrichie d'une imagination facile et ardente, elle reçut d'une éducation très soignée la culture qui décuple et avive les facultés innées. Elle fut élevée auprès de sa mère, et garda de cette atmosphère du foyer je ne sais quelle candeur que la pension, même la meilleure, déflore toujours un peu. Sous l'œil d'une mère qui unissait à une piété rare un esprit large et éclairé, entourée de maîtres et de maîtresses habiles, son intelligence vive et curieuse s'ouvrit vite aux connaissances variées qui sont, en France, pour une jeune fille de bonne maison, le programme obligé de toute éducation. Langues étrangères, dessin, musique brodèrent sur ce fonds, et faisaient de Mlle Hortense Chevandier de Valdrôme, à vingt ans, une personne entrant dans le monde sans grand embarras d'y trouver sa place.

Elle épousait en 1834 le baron de Prailly, président du tribunal civil de Nancy, qui apportait des goûts sérieux et élevés, en harmonie avec ceux de sa jeune femme, et une affection qui ne devait pas se démentir un instant.

Ses connaissances en religion étaient courtes, et ses préjugés nombreux. C'est à son intention que le Père Lacordaire écrivit à Mme de Prailly plusieurs lettres, entre autres une sur cette question : Jésus-Christ a-t-il existé[1] ? mais qui suppose dans l'élève

[1] P. 280. — 27 octobre 1854.

une instruction religieuse assez rudimentaire. Il aurait pu rester longtemps loin de Dieu par défaut de lumière, si Mme de Prailly n'avait dû recevoir elle-même du Père Lacordaire une impulsion nouvelle et décisive vers les choses de l'âme. Son éducation à elle, très complète du côté des lettres, était assez superficielle en ce qui touche au commerce de l'âme avec Dieu. A cette époque, l'idée barbare de lycées de jeunes filles n'avait pas encore germé dans le cerveau des hommes d'État; on eût repoussé comme ridicule et anti-française la pensée de faire des mères de famille sceptiques et athées; mais on ne songeait guère non plus, il faut l'avouer, à avoir mieux que des femmes instruites, capables de faire honneur au flot montant de la bourgeoisie triomphante.

Ce n'était pas assez. Si la religion, dans l'échelle des élévations de l'âme, n'occupe pas le sommet, si elle ne domine la vie et ne la pénètre de son souffle, elle descend, elle cède l'empire à l'esprit du monde, elle cesse d'être une lumière, une influence, une force; elle n'est plus qu'affaire d'habitude et de bienséance, un manteau qu'on prend et qu'on laisse selon les jours et les milieux; si elle n'est pas reine, elle n'est rien.

Mme de Prailly fut préservée de cette déchéance par la rencontre, un an après son mariage, de la main ferme et douce qui lui traça sa voie, et donna l'essor en haut à sa vie. En appelant le Père Lacordaire, *son premier et son seul vrai Père* [1], elle n'a cessé de lui attribuer le mérite de l'avoir fait sortir d'une piété terne et froide pour lui donner des ailes.

[1] Lettre de Mme de Prailly au P. Lacordaire, 24 septembre 1855.

Au début de leurs relations spirituelles, elle lui écrit au couvent de la Quercia, où il fait son noviciat de dominicain : « Je commence à mieux comprendre ma nature, inconnue d'elle-même jusqu'ici, pour ainsi dire. Je sens mon intelligence qui s'ouvre à toutes les idées, mon âme émue par toutes les pensées élevées et généreuses. Il me semble que j'avance dans un monde nouveau, et chaque pas m'apporte une jouissance infinie ! Il y a vraiment des jours de bonheur, même dans la souffrance, quand la vie et la lumière nous arrivent si puissantes[1] ! »

De son côté, il l'invite à remercier Dieu d'avoir compris ce qu'il voulait d'elle, en la soumettant à l'esclavage lourd et glorieux d'une santé toujours débile. « Que seriez-vous si vous aviez été heureuse? une petite fille gâtée, vaine, capricieuse, perdant son esprit dans un bijou et dans un désir, comme tant d'autres femmes de votre âge et de votre fortune que vous voyez autour de vous. Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer, n'a rien à désirer, rien à regretter; il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste[2]. »

Une santé délicate, l'obligeant à des soins minutieux et constants, fut, en effet, la grande épreuve de la baronne de Prailly. Après avoir passé plusieurs hivers en Italie, elle se fixa en Provence, dans une de ces oasis entre les rochers et la mer, toute baignée de chaude lumière, parfumée des senteurs des bruyères et des pins, où les roses épanouies, les oranges d'or et les prés verts font oublier que, tout à

[1] Pise, 9 décembre 1839.
[2] Chalais, 10 juillet 1847.

côté, derrière l'Esterelle, c'est l'hiver, la neige et le ciel pâle. Aux environs d'Hyères, sur une colline qui regarde les flots, dans un site ravissant, auquel une incomparable beauté a valu le nom de *Costebelle*, Mme de Prailly se construisit une demeure qui devint sa seconde patrie pendant les longs mois où la rigueur du froid la tenait éloignée de Nancy. Là, dans la splendeur d'une nature où les flots, le soleil et la terre en fleur illuminent l'âme en perpétuelle fête, elle se fit une vie de prière et de paix divine, dont rien ne devait troubler la tranquille harmonie. Sous l'impulsion nette et résolue du Père Lacordaire, elle s'éprit fortement de Dieu et régla son temps sur ce mouvement intérieur vers l'Infini. Le meilleur de ses matinées était pour sa chapelle, charmant édifice ogival, en pierres blanches, sous les pins, à deux pas de la maison, où l'âme, aisément recueillie, trouvait des ailes, et montait d'elle-même au Créateur de toutes ces belles choses. Elle tenait à *ses heures de chapelle*, disant que, sans elles, sa journée lui paraissait perdue. Venait ensuite le travail de lectures sérieuses, qui devait la mettre au niveau du mouvement intellectuel contemporain. L'après-midi était réservé aux relations sociales. Elle voyait beaucoup de monde. La *Villa des Palmiers* servait de but de promenade à la colonie étrangère; le salon s'ouvrait aux amis et personnes de distinction, aux dames de la ville dévouées aux œuvres de charité. Par la culture de son esprit et le charme de sa conversation, la baronne de Prailly n'était au-dessous d'aucune des questions à l'ordre du jour; elle savait faire arriver la vérité, moins par la discussion, que par l'attrait d'une piété à la fois intelligente, aimable et bienfaisante.

Sur cette âme religieuse et active, sur cette vie mêlée au monde et pleine de Dieu, le Père Lacordaire sut mettre l'empreinte de son âme et de sa vie. Ses lettres arrivaient à Costebelle, non sous forme de direction, mais plutôt de causerie; non comme une suite d'avis, ou une homélie sur un sujet pieux, mais comme une effusion d'âme, simple, libre et sans art. « L'amitié, lui écrivait-il, confie simplement ses pensées, demande conseil, expose ses affaires, console, reprend, éclaire, cause familièrement; elle n'écrit pas de morceaux d'éloquence[1] ». « Il me semble que je deviens meilleur depuis que vous le devenez vous-même[2]. »

L'impression était d'autant plus vive et profonde qu'elle paraissait moins cherchée. Mme de Prailly n'a pas cessé de se nourrir de cette correspondance : c'était son pain presque quotidien. « Rien n'encourage, lui écrivait-elle, comme le spectacle d'une grande âme, qui dit ses impressions et ses sentiments comme vous savez les sentir et les dire. Souvent, quand je relis vos chères lettres, je suis étonnée du bien que j'en éprouve, et, si je me sentais accablée, il me suffirait de les reprendre, pour me sentir renouvelée. Aussi je les conserve comme ce que j'ai de meilleur et de plus cher, et je bénis Dieu, qui, en me donnant un père tel que vous, a permis à mon âme de prendre un élan sérieux vers Lui[3]. »

Elle eut à le bénir aussi d'avoir exaucé sa prière ardente, incessante pour la conversion de son mari. Elle avait mis là toute la vivacité de sa foi, toute

[1] 20 novembre 1848.
[2] 8 août 1848.
[3] Sainte-Catherine, 24 septembre 1855.

l'énergie de son affection. Son dévouement à cette œuvre capitale n'avait d'égale que sa discrétion. Jamais de discussion religieuse avec lui; jamais un mot de ce qui était sa pensée dominante; mais une habile et pieuse stratégie à conduire ses travaux d'approche, à laisser sur sa table un livre bien fait, bien écrit, à le mettre en relations avec les hommes capables de l'éclairer : le Père Lacordaire, Mgr Saivet, évêque de Perpignan, Mgr Dupanloup. La joie de ce retour fut immense, mais enveloppée de la même discrète réserve. Pendant longtemps elle ne voulut dire son bonheur et sa gratitude qu'à Dieu et à d'intimes amis : elle redoutait des félicitations trop peu mesurées, et dangereuses aux premiers pas de son cher néophyte dans sa foi nouvelle.

Elle eut donc l'inappréciable consolation de voir sa généreuse piété comprise et agissant autour d'elle sur les membres les plus chers de sa famille : son oncle Adolphe, son père, et enfin M. de Prailly. Elle maria sa fille unique à M. le comte de Guichen, breton, c'est-à-dire catholique avant tout, ancien officier de chasseurs, l'honneur et le courage personnifiés. « Croyez-vous que les choses en seraient là, lui écrivait le Père Lacordaire, si vous aviez mené une vie mondaine et ordinaire? Ces merveilles se sont opérées depuis 1835, où Dieu nous a fait connaître l'un à l'autre. C'est bien là le grain de sénevé de l'Évangile, qui n'est qu'une graine imperceptible, et qui devient un grand arbre où s'arrêtent les oiseaux du ciel. »

L'historien de Mgr Dupanloup, M. l'abbé Lagrange, a raconté comment, dans une des dernières visites de l'évêque d'Orléans à Costebelle, il aimait à faire sa

lecture spirituelle dans ces lettres du P. Lacordaire à Mme de Prailly. Il les prenait avec lui lorsqu'il sortait pour la promenade, et, au retour, il faisait part de ses impressions à son entourage. « Il nous en lisait des passages, dit M. l'abbé Lagrange, nous faisant remarquer cet art unique de dire, cette extraordinaire délicatesse d'âme; heureux de lui rendre pleine justice; exaltant son œuvre, ces conférences de Notre-Dame, qui, avec la loi de 1850, disait-il, ont fait chrétienne toute la génération qui milite aujourd'hui[1]. »

Un autre juge non moins compétent, M. Foisset, auteur de la *Vie du Père Lacordaire,* écrivait à Mme de Prailly : « J'ai achevé la lecture de la correspondance inédite. Elle a une importance historique, sur laquelle il m'est permis (oserai-je le dire ?) de porter un jugement plus mûr que personne, et cette importance est considérable. Sous le point de vue chrétien, elle est très belle, et les lettres que j'ai lues les dernières ne sont point indignes des autres. Quelle grâce insigne Dieu vous a faite, Madame, d'avoir inspiré au Père Lacordaire la confiance sans bornes dont ces lettres sont l'incomparable témoignage[2] ! »

La baronne de Prailly survécut près de vingt ans au Père Lacordaire. Elle mourut dans une paix que les années avaient accrue, dans une union de plus en plus étroite avec Dieu, se plaisant à rapporter le mérite de ses grâces exceptionnelles à *son premier et seul vrai père.* Elle pensait quelquefois, non sans bonheur, au bien que ferait un jour à quelques âmes, après elle, ce recueil précieux où elle avait trouvé si

[1] *Vie de Mgr Dupanloup,* tome III, p. 449.
[2] 3 avril 1867.

souvent lumière, force et douceur. En nous léguant le pieux devoir de le livrer au public, elle ne cédait pas seulement à un sentiment d'amitié de vieille date, elle croyait encore ajouter une page à la vie religieuse et intime de son père en Dieu. Nous l'espérons comme elle.

I

Cette correspondance n'a nullement la forme ni les allures d'un recueil de conseils spirituels. Ce ne sont pas les élévations de la grande âme de Bossuet sur les vertus religieuses, semées dans ses lettres à la sœur Cornuau, ni les élans de l'âme tendre et mystique de saint François de Sales dans ses lettres de direction; c'est une causerie simple et familière, causerie d'un grand esprit, qui élève tout ce qu'il touche, qui voit Dieu dans les menus détails de la vie privée, comme dans les grands événements de la vie des peuples, qui se laisse aller à le dire avec abandon à l'âme qui lui inspire confiance et dont l'effet est d'autant plus communicatif et fortifiant qu'il est moins cherché, moins étudié, moins préparé.

Mais, parce qu'on y trouve la trace de ce que fut le Père Lacordaire pour le petit nombre d'âmes qui eurent le courage, non de se placer sous sa direction, mais d'y rester, il nous a semblé utile de dire en quelques pages le rôle du prêtre dans la conduite des âmes, de déterminer les raisons de sa légitime influence. Sans nommer beaucoup le Père Lacordaire, il sera aisé, nous le croyons, de deviner sa présence, de le reconnaître au portrait du prêtre toujours à la

hauteur de son caractère sacré, toujours éloigné des extrêmes, prudent, respectueux de la liberté des consciences, sans hésiter cependant à les pousser vers son attrait de prédilection, le mystère de la croix rédemptrice.

On a beaucoup écrit pour et contre le rôle de directeur d'âmes. Selon le côté par lequel on l'a regardé, celui des abus, ou celui des avantages, les uns l'ont exalté, peut-être outre mesure, les autres l'ont taxé d'innovation dangereuse dans l'Église, ou même d'empiétement absolument contraire aux droits de l'individu, de la famille et de l'État. Nous n'avons pas à réfuter ici la thèse de l'école rationaliste, aux yeux de laquelle l'ingérence du prêtre en général, et du directeur en particulier est la plaie capitale de notre époque. Ce serait dépasser le cadre de cette publication. Il nous suffira, sans sortir du monde religieux, de nous tenir entre ceux qui exagèrent les pouvoirs du directeur, et ceux qui les annulent à peu près, et, nous couvrant du nom, de l'exemple, de l'autorité du Père Lacordaire, de montrer la part d'influence légitime et raisonnable du prêtre sur le mouvement et la fin de toute vie humaine : connaître, servir et aimer Dieu. Le directeur est le prêtre mettant au service des âmes ses lumières, son autorité, sa force; la direction est le corollaire du sacerdoce, cette investiture d'une puissance quasi divine faite à l'homme par le souverain Prêtre, le Christ fils de Dieu. A qui s'étonnerait de ce sceptre prodigieux confié aux mains débiles d'un homme, soumis comme les autres à toutes les misères d'une nature déchue, il faudrait rappeler cette parole du Sauveur au chef de son Église, à Pierre, au mo-

ment de remonter au ciel : « Pierre, si tu m'aimes, pais mes brebis. » Il faudrait rappeler cette loi de l'organisme social, en vertu de laquelle tous les êtres se tiennent pour monter à Dieu, par degrés, de concert, du moins parfait au plus parfait, comme un monde harmonieux, admirablement ordonné ; loi de sociabilité, par laquelle la création matérielle se réunit dans l'homme, et y prend ses lettres de noblesse ; par laquelle l'homme à son tour, s'unit au Christ, et par le Christ, à Dieu, son centre et sa fin. Il faudrait rappeler cette autre loi d'unité, en vertu de laquelle Dieu, pour se donner au monde, au lieu de se mettre en relation directe avec les êtres, se sert d'intermédiaires, des anges pour la terre, de la société pour l'homme, de la famille pour l'enfant, sans permettre que cet ordre soit renversé, et que les anneaux de cette longue chaîne se déplacent ou se désagrègent pour monter plus vite et plus haut. Il faudrait rappeler, en un mot, cette loi du salut par le Christ, avec le Christ, en dehors de laquelle nul ne trouve vérité, vie, bonheur. Or le Christ, Pontife souverain de la création matérielle et spirituelle, a constitué sur terre un sacerdoce au modèle du sien; il a sacré le prêtre, son lieutenant, un autre lui-même.

Au prêtre il a confié les clefs du ciel, de son royaume, c'est-à-dire les clefs de son amour. Le prêtre ferme, et, puissance étonnante ! personne n'ouvre ; il ouvre et personne ne ferme. Au prêtre de conduire les brebis du Christ, d'abord dans la voie générale des préceptes, de dire ce qu'il faut croire et faire pour être sauvé; mais aussi dans les sentiers plus étroits des conseils, sur ces sommets escarpés

où le chemin est plus ardu, la chute plus dangereuse, le guide plus nécessaire.

Il ne déplaît pas à l'homme d'entendre cette parole divine : Sois parfait comme je suis parfait! sois saint comme je suis saint! Elle flatte ses instincts généreux, ses aspirations les plus élevées, ses plus légitimes et religieuses ambitions. Mais elle appelle cette autre parole : O Pierre, si tu m'aimes, veille sur mes ouailles! Elle appelle le représentant de la hiérarchie divinement constituée, du corps enseignant héritier des promesses infaillibles. L'homme, en effet, dans ces régions supérieures, ne reçoit plus de ses facultés naturelles qu'un secours insuffisant pour s'orienter vers le Très-Parfait. Dans l'ordre des préceptes du Décalogue, la raison, la conscience et la foi se prêtent un mutuel appui, s'entendent sur tous les points. Il n'en va pas aussi aisément dans l'ordre des conseils évangéliques. La raison livrée à elle-même, entend mal la béatitude des larmes, de la pauvreté, des persécutions; la volonté ressent encore moins d'attrait pour une loi de perfection entourée d'épines, hérissée d'obstacles, et le cœur a de la peine à s'éprendre pour une beauté morale symbolisée par une croix. Il faut donc à ces trois facultés maîtresses une lumière, un secours, une impulsion qui les éclairent, les dirigent et les soutiennent sur ces cimes aimées des cœurs nobles et des âmes pures. Or cette triple mission est celle de l'Esprit de Dieu sans doute, mais aussi celle du prêtre, en vertu de cette parole dite à tous les continuateurs de l'œuvre du Christ : Paissez mes brebis.

Le premier écueil de l'esprit dans cette ascension vers Dieu, ce n'est pas de vouloir monter trop haut,

on ne monte jamais trop haut lorsque le but de la vie est d'atteindre l'Infini, c'est de vouloir supprimer le guide, le chemin tracé, l'intermédiaire; c'est le besoin d'indépendance. Dieu dit : Laisse tout, et tu me trouveras. L'homme obéit, mais souvent il oublie de se laisser lui-même, et il se retrouve avec complaisance dans l'orgueil secret d'une divine intimité qui l'exalte et le passionne. Dieu lui parle, s'imagine-t-il, et lui trace sa voie. Si ce chemin n'est pas toujours celui de la raison, de la prudence, de la foi vulgaire, n'est-ce pas parce qu'il est appelé à un état plus parfait, à une voie plus sublime? Comment en douterait-il, si c'est Dieu qui l'inspire, lui parle et l'attire? Voilà l'écueil beaucoup plus répandu qu'on ne croirait parmi les esprits mystiques; voilà pourquoi Dieu parle rarement à l'âme, et la renvoie à la parole de l'Église et du prêtre, procédé plus sûr, plus prudent, mais moins flatteur à l'amour-propre.

L'expérience corrobore cette loi de l'humaine nature; l'histoire nous montre ce double courant, celui de l'esprit d'indépendance qui fait les obstinés et les sectaires, et celui de la soumission à l'ordre voulu de Dieu, qui fait les saints. Dès le début du christianisme, à côté des vrais ascètes, il y a les faux gnostiques, sorte d'illuminés, qui, sous prétexte d'une plus haute perfection, vont à toutes les extravagances de l'esprit et de la chair, tout en prétendant rester chrétiens. Cette tendance se retrouve à toutes les époques, surtout à celles marquées par un renouvellement de ferveur évangélique.

Le dix-septième siècle fut un des plus troublés par les excès de ce mysticisme de mauvais aloi. Le fond de la doctrine des *illuminés* d'Espagne (1623), du

Guide spirituel de Molinos (1685) et des écrits de Mme Guyon, revient à ceci de substituer, dans la recherche de la perfection, aux règles sages et prudentes de l'Église, à l'usage de la raison, du conseil, de la vertu, des exercices de la pénitence et des rites sacrés, de substituer une action directe de Dieu sur l'âme, qui anéantit ses puissances, supprime les intermédiaires, et l'élève d'un bond à tous les ravissements de l'amour pur et parfait. Lorsqu'on lit, dans la *Relation sur le Quiétisme* de Bossuet, les étranges procédés de prosélytisme de Mme Guyon, ses prétentions non moins extraordinaires au rôle de prophétesse, de thaumaturge et d'apôtre dans l'Église, on n'est pas médiocrement surpris de la voir entourée d'un groupe d'esprits distingués, de laïques très vertueux, de personnages du plus haut rang; on est étonné surtout de rencontrer parmi ces fidèles l'abbé de Fénelon lui-même. On se demande comment une raison si lucide, un cœur si droit, n'a pas discerné tout d'abord l'illuminisme extravagant de cette voyante pleine d'elle-même. Il y a donc une séduction très dangereuse, même pour les natures les mieux douées, à cette doctrine d'une intervention directe et personnelle de Dieu dans notre transfiguration spirituelle, sans passer par la discipline très lente, très assujettissante des prescriptions rudimentaires?

Notre histoire contemporaine ne nous permet pas d'en douter. Sans avoir vu renaître les principes du quiétisme, à jamais anéantis par le génie de Bossuet et son impitoyable logique, notre siècle, d'une foi plus ardente qu'éclairée, notre siècle, où la place prise par le laïcisme dans la polémique a diminué l'influence doctrinale du prêtre, a connu toutes les

tendances du faux mysticisme. S'il n'a pas fait école comme au dix-septième siècle, s'il n'a pas eu ses chefs, ses livres, son enseignement, ses adeptes, il a pu se répandre plus impunément, plus loin, plus longtemps, grâce à cette absence de formes nettement définies, et produire son œuvre de désunion, au grand préjudice du vrai progrès de l'Église. Ses signes caractéristiques sont toujours et partout les mêmes : substituer son esprit propre à l'Esprit de Dieu; mettre l'extraordinaire à la place des moyens réguliers et providentiels; essayer de créer dans l'Église un courant d'idées et d'action en dehors de la hiérarchie, et par là diviser au lieu d'unir, ce qui est la marque de l'erreur et son infaillible résultat.

Dans le chaos issu de la Révolution, au milieu des débris d'institutions détruites, de principes renversés, de traditions oubliées, faut-il s'étonner si des esprits enthousiastes et sans doctrine, se sont donné de bonne foi la mission de relever, d'enseigner, de diriger, de conduire? Se persuader que l'esprit de Dieu nous parle, lui prêter nos désirs, nos rêves, nos ambitions, nos exaltations, pensée toujours douce au croyant de fraîche date, à la foi sans racines, illusion plus dangereuse encore aux époques de crise comme la nôtre. C'est l'heure où les miracles pullulent, où, à côté d'interventions éclatantes et rares de la Providence, on voit surgir une multitude de prodiges apocryphes, non moins préjudiciables aux croyances ébranlées qu'à la piété trop crédule. C'est l'heure des prophéties : elles arrivent de partout; elles vous disent ce qu'il adviendra demain, après demain, de nous, de notre pays, de nos destinées, toujours selon

les rêveries enfiévrées de l'illuminisme. Si vous opposez des doutes à l'authenticité de ces prédictions, au fondement de ces miracles, prenez garde d'être taxé de modérantisme suspect. Si des évêques plus courageux élèvent la voix contre ces entraînements puérils, ou ces coupables supercheries, on trouvera contre eux, faute de raisons, des épithètes malsonnantes, synonymes de rationalisme, presque d'hérésie; accusations d'autant plus déloyales qu'elles reposent sur des mots mal définis, interprétés par la passion, à défaut de science théologique absolument absente. A-t-on assez abusé de cette flèche barbelée contre les serviteurs de l'Église les plus dévoués et les plus illustres?

Les quiétistes du temps de Bossuet n'avaient pas assez de sarcasmes contre les simples chrétiens réduits, pour aller à Dieu, à se servir de leurs facultés naturelles et vertus ordinaires. Les illuminés de nos temps se sont toujours signalés par leur dédain pour la raison, la liberté, la science, pour les chemins battus de la prudence, de la modération, de la tolérance. Il leur faut l'extraordinaire à l'état permanent; le surnaturel pour eux n'est plus cet ensemble de vertus humbles et cachées, qui, partant d'une étable et aboutissant à une croix, conduisent l'homme à la gloire finale à travers le chemin étroit de l'oubli de soi, du renoncement absolu, de la patience et douceur, du pardon des injures, de la charité universelle. Non! le surnaturel c'est le bras de Dieu vengeant en ce monde la justice et l'innocence opprimées, c'est l'ange du Seigneur délivrant le pape captif, comme il a ouvert autrefois les portes du cachot de saint Pierre; c'est l'extermination des impies, c'est la fin

de leur règne, faisant place au triomphe de l'Église. Et, pour eux, le triomphe de l'Église, ce n'est plus la victoire au sens de saint Paul : la sagesse et la puissance divines manifestées par les abaissements du Calvaire; c'est le triomphe au sens des Juifs charnels; c'est le Christ descendant de la croix, c'est l'exclusion des Gentils, c'est Israël vainqueur, armé du double glaive temporel et spirituel; c'est le pape maître de tout, pourvu qu'il gouverne dans leurs idées; c'est un grand prince à côté de lui, pourvu qu'il obéisse à leurs inspirations. Leurs prophéties ne se sont pas réalisées, c'est vrai; leur rêve semble même plus impossible que jamais. Leur foi n'en est pas ébranlée. Pour des hommes qui font agir la Providence à leur fantaisie, rien n'est embarrassant. L'avenir est sombre; mais la lumière viendra des ténèbres, l'ordre sortira du chaos, et le salut fleurira sur les ruines... En attendant, les catholiques restent divisés, et la société civile s'éloigne de plus en plus d'une doctrine religieuse trop profondément défigurée par l'anthropomorphisme contemporain.

On verra comment le Père Lacordaire, le compatriote de Bossuet, a compris, dans sa fille spirituelle, la conduite de l'esprit, le *pasce agnos meos*. « Vous ne pouviez mieux faire, lui dit-il, que de commencer par régler votre vie, et vous ménager du temps pour une étude sérieuse. L'ignorance est un grand ennemi de l'âme. Que croire quand on ne sait pas? Qu'aimer quand on n'a pas vu? Des lectures de chaque jour alimentent l'esprit, le dégoûtent des choses vaines, lui forment une sève intérieure qui animera tout. Vous avez besoin d'augmenter votre foi; c'est la foi qui est le principe de la vie spirituelle, puisqu'au-

jourd'hui que nous ne voyons pas Dieu, nous n'avons d'autres ressources pour le connaître que de savoir ce qu'il a dit de lui-même. » Et, pour aliment à la foi, il lui indique, outre la Bible, les vies des saints, « les grands hommes de l'humanité. » Mais au lieu de la laisser s'affadir dans la littérature pieuse de nos jours, trop souvent creuse et puérile, il lui conseille les vies des Pères du désert d'Arnaud d'Andilly et les actes des martyrs de dom Ruinart. Plus tard, il ajoute : « Quand on peut lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre le temps dans les niaiseries d'un salon. » Cela sort légèrement, on en conviendra, du bagage ordinaire de la dévotion à la mode.

II

La volonté réclame aussi bien que l'intelligence, mais avec discrétion, la main du prêtre pour s'orienter vers Dieu. Le Père Lacordaire n'était pas de ceux qui s'érigent en maîtres absolus des âmes soumises à leur direction. Comme Bossuet, « il ne goûtait pas la conduite de ceux qui règlent jusqu'aux moindres pensées et affections, et veulent qu'on leur rende compte, jusqu'à un iota, de tout ce que l'on a fait[1]. » Il existe, en effet, semble-t-il, un système de direction qui consisterait à substituer sa propre volonté à celle de l'âme dirigée, à penser, vouloir et

[1] Avertissement de la sœur Cornuau sur les Lettres de Bossuet.

agir pour elle; un système qui, dans ce but, aimerait à régler les mouvements de l'esprit d'une manière automatique, comme des soldats avancent ou reculent, tournent à droite ou à gauche, au commandement du chef; un système dont l'idéal tendrait d'abord à cet ordre extérieur, à cette régularité mathématique, comme si la spontanéité, le libre arbitre importaient peu; comme si la forme devait emporter le fond, et l'âme suivre le corps. Cette tendance existe, c'est incontestable; et si elle ne justifie nullement ceux qui seraient tentés, après Molinos, de taxer la direction d'invention nouvelle et dangereuse, il est permis cependant de ne pas la confondre avec le sage gouvernement des âmes, tel qu'il a toujours été compris, accepté par l'Église. On chercherait vainement, en effet, des traces de cette exagération d'autorité dans la tradition ecclésiastique antérieure à l'ère moderne. On ne voit rien dans les lettres spirituelles de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Bernard, rien dans tout le moyen âge, qui ressemble à cet emprisonnement de l'âme dans des règles étroites et multipliées. Est-il, en vérité, d'un conseiller prudent, lorsque le souffle de Dieu lui amène une âme touchée de son Esprit, affamée de son amour, de vouloir la garder en tutelle? lorsqu'elle demande des ailes, de lui donner des lisières? de l'habituer à ne pas faire un mouvement, si ce n'est à l'ordre du guide, au risque pour elle de ne plus savoir distinguer ce qui est mieux ou moins bien, tant que le maître n'a pas parlé; au risque, si le tuteur vient à manquer, de se trouver comme un navire désemparé, sans savoir où aller ni que faire, et de demeurer ainsi en perpétuelle enfance?

Au fond, de quoi s'agit-il? de former, d'assouplir la volonté, de la mettre en accord avec la volonté d'en haut, et de cette harmonie divine et humaine, amener la sanctification qui est le but. Or, dans ce travail, le premier intéressé, c'est Dieu, le premier directeur, c'est lui, lui qui a donné l'être et le vouloir, le libre arbitre et la conscience, le regard qui voit le bien et le mal, la force qui choisit l'un et repousse l'autre. Liberté sainte, sur laquelle Dieu veille à ce point de s'interdire à lui-même d'en franchir le seuil inviolable. Mais, afin de s'y faire admettre en roi, comme il l'assiège, l'entoure, la prévient, la sollicite! Tous ces mouvements par lesquels la conscience est inclinée à crier vers Dieu dès le matin, à chercher en lui son repos, sa lumière, son refuge, sa force, c'est lui, c'est sa *grâce actuelle*. Cette paix après le combat, cette quiétude de l'âme et de ses puissances dans leur fin, de l'esprit dans la vérité, de la volonté dans le bien, du libre arbitre dans le sentiment du devoir accompli, de l'onction de la charité répandue dans l'âme comme une huile parfumée, c'est encore lui, c'est sa *grâce habituelle;* c'est la cohabitation de l'Esprit de Dieu avec l'esprit de l'homme, de l'Amour de Dieu avec l'amour de l'homme.

O prêtre, ô guide, respect à l'Hôte divin! Prenez garde! Appelé à conduire, n'allez pas retarder, gêner, mettre des entraves! Gardez-vous de proposer vos petits moyens à la place de ceux de Dieu; là où il faut dilater, ne venez pas comprimer.

Si l'âme n'a pas encore triomphé d'elle-même dans cette lutte pour la vie; si elle n'a pas triomphé de la chair et du sang, de l'orgueil et du monde, aidez-la fortement à se déprendre de ces liens mortels, rien

de mieux. Éloignez-la d'une main ferme des situations fausses et ambiguës. Si le monde l'attire et la captive, ne vous faites pas complice par faiblesse de ses arrière-pensées intéressées, de ses compromis sacrilèges. Ne lui dites pas d'aller au Dieu de l'Eucharistie, au sortir des assemblées mondaines, où son ennemi règne en souverain; ce serait lui laisser croire qu'elle peut servir deux maîtres, qu'elle peut communier à Dieu très pur tout en aimant ce qu'il a maudit; ce serait lui faire *manger sa sentence,* comme dit saint Paul.

Chose étrange! le système autoritaire, dans la direction, s'allie très volontiers à l'usage abusif des sacrements. D'où vient cette aberration trop peu rare, sinon d'une fausse idée de la conduite des âmes? On prend la forme pour le fond, le corps pour l'âme, le signe de vie pour la vie elle-même. Dieu nous propose des vérités à croire, des vertus à pratiquer, des fautes à éviter, moyennant quoi nous sommes en société avec lui; et il nous donne de cette association intérieure des marques visibles en nous admettant à des rites sensibles, en dehors desquels on n'est pas de l'Église du Christ. De là le dogme, la morale, le culte. Le culte n'est donc que l'expression extérieure de la vérité vivante en nous. Le remède aux maladies morales est donc d'abord dans la volonté de changer, et non dans des rites sacrés qui supposent ce changement. Accorde-t-on le baptême à l'adulte qui ne croit pas? Admet-on à la pénitence, à l'eucharistie les âmes non disposées au repentir et à la vertu? C'est donc à la conscience d'abord qu'il faut s'adresser pour la réveiller, l'éclairer, la tourner vers Dieu, avant de l'admettre à des sacrements qui impliquent

cette conversion. Ne dites pas : s'il s'agit d'éclairer et de nourrir, l'eucharistie n'est-elle pas lumière et aliment? Ce serait oublier que la lumière est faite pour les yeux sains, non pour les yeux malades; le pain pour les hommes en santé, non pour ceux que la fièvre dévore[1].

A quels résultats arrive-t-on par cette méthode de casuistique moderne? On prétend diminuer l'intensité du mal, on l'aggrave. La facilité avec laquelle on admet au pardon et au sacré banquet, est invoquée au profit de la fragilité humaine, et en multiplie les excès. Si l'indulgence divine est à des conditions si aisées, à quoi bon tant d'efforts pour la vertu? S'il est avec le ciel et le monde de pareils accommodements, quelle nécessité de se contraindre si fort? Sait-on à qui profitent tous ces compromis? Presque toujours à l'ennemi. On espère sauver le nombre; on perd le nombre et la qualité. On se flatte de grossir les rangs des fidèles, et de les retenir au moins plus sûrement dans le sein de l'Église, en dilatant l'enceinte, en élargissant les avenues. On arrive au résultat contraire. Toutes ces concessions diminuent le respect de Dieu et de sa loi dans les croyants, comme dans l'estime de ceux du dehors. La foi s'affaiblit à ces alliances adultères; la morale s'énerve à ces principes trop larges, à ces conversions de circonstances, à ces pardons si commodes, à ces promesses du bout des lèvres, à ces replâtrages sans conviction. Comment retenir dans le respect des graves et austères enseignements de l'Évangile une âme habituée à se

[1] Palato non sano pœna est panis, qui sano est suavis; et oculis ægris odiosa lux, quæ puris est amabilis. (S. Augustin.)

jouer des engagements les plus saints, de la plus divine familiarité et tendresse? Un fil seul la retient; fil bientôt brisé sous le coup d'une passion plus forte, à l'heure des révoltes simultanées de l'orgueil, de la chair et du monde. Comment attendre des incroyants le sentiment d'estime, de considération, de sympathie qui les rapprocherait de la foi, s'ils la voient livrée à ces contradictions entre ce qu'elle prêche et ce qu'elle tolère, entre la théorie et l'usage, entre la perfection de la morale et les lamentables défections de ses adeptes? En France surtout, le respect ne s'attache pas longtemps à qui cesse de le mériter. Il y a des pays où le culte des institutions survit durant des générations au naufrage des mœurs. Notre esprit, fait de logique et de loyauté, n'entend rien à ces accommodements. Il prend les choses au pied de la lettre. Il ne lui déplaît pas de se laisser dire que si les lois se font ailleurs, c'est en France qu'on les exécute. Le jour où elles ne gêneraient pas plus qu'en certaines provinces de l'Amérique du Sud, nous aurions cessé de compter parmi les peuples qui ont une histoire. Nous n'en sommes pas là, grâces à Dieu; mais ne sommes-nous pas sur la pente? A force de donner une importance exagérée aux actes extérieurs du culte, et si peu aux qualités de l'âme; à force de glisser sur les grands préceptes de pénitence, de détachement de soi, du monde et de ses joies, sous prétexte de santé, d'habitudes prises, d'exigences sociales; à force de mettre des coussins sous les coudes des demi-chrétiens, n'arrive-t-on pas à ce que saint Paul appelait *l'anéantissement* du scandale de la Croix? ne prête-t-on pas à penser qu'il s'agit plutôt de sauver les apparences que de changer la vie; que

tout se réduit à une question de statistique, et que tout est gagné si l'on peut constater que le chiffre des communions de cette année l'emporte sur celui de l'année précédente?

Non, cet amollissement de l'Évangile n'est pas pour honorer Dieu ni l'Église, pour tremper les âmes et les préparer aux virils combats, aux rudes assauts de la volonté contre le mal. Ce n'est pas là un signe de progrès, mais de décadence; plus on perd par l'anémie des caractères, plus on cherche à se faire illusion par l'exagération des formes du culte. L'effort, au contraire, devrait se porter à la racine du mal : l'affaissement des volontés. Avant d'être chrétien, il faut être homme, et c'est la volonté qui fait l'homme. Le but de l'éducation n'est-il pas d'habituer peu à peu l'adolescent à se servir de l'arme divine de la liberté, à sortir par degrés des ombres de l'enfance pour entrer en pleine possession de lui-même, de sa raison, de son cœur et de sa vie? Le travail doit être le même dans l'ordre spirituel : desserrer les liens de l'autorité à mesure que l'âme s'élève; lui apprendre à se servir des puissances données par Dieu, dans le but de voir par elle-même, de vouloir d'une volonté propre, éclairée et consciente, et d'aller enfin sans crainte à Celui qui l'appelle et qui veut une âme pleinement formée, non une âme d'enfant; un cœur libre, fort et vivant, non une nature atrophiée et impuissante.

Autrefois, cette virilité d'âme, sans être moins nécessaire, était plus soutenue, protégée. On respirait la foi dans l'air natal; on s'inoculait les croyances, les habitudes chrétiennes avec le lait maternel; on grandissait dans une société tout imprégnée de christia-

nisme, où l'Évangile avait partout droit de cité, où son esprit avait laissé trace dans les lois, les traditions, les usages; où ceux mêmes qui ne croyaient plus n'auraient osé le dire trop haut, moins par crainte d'une législation hostile que par respect des mœurs publiques qu'on n'aime pas à braver.

Aujourd'hui la situation n'est plus la même. Avouer sa foi n'est pas sans courage; en donner des marques extérieures est plus difficile encore. Toutes les protections sociales sont tombées; les traditions n'existent plus; les mœurs sont transformées. On est libre de croire, mais non sans être rangé parmi ceux qui n'osent ou ne peuvent boire à la coupe de la science; on est libre d'aller à l'église, mais non sans passer pour les représentants caducs d'un ordre de choses usé, et ne rien entendre au réveil progressif, social, humanitaire qui remue les peuples nouveaux. Toute force doit venir du dedans, de l'effort personnel, de convictions arrêtées, de volontés protégées par des mœurs religieuses inébranlables. Comment des croyances de surface, des habitudes flottantes, des caractères sans fermeté tiendraient-ils devant l'immense ébranlement social et religieux au milieu duquel nous vivons? Plus que jamais le Christ est signe de contradiction, objet de haine parmi nous. C'est l'heure des ténèbres; la popularité l'abandonne; il ne se voit plus entouré que d'un petit nombre de disciples fidèles; la foule s'éloigne de lui; la science le trahit, la littérature le blasphème, les arts bafouent ses ministres, la puissance publique efface de nos codes les dernières traces de législation chrétienne; le prêtre se voit repoussé de l'école, de la famille, de la société, et à chaque insulte nouvelle, la plèbe bat

des mains, rappelant les clameurs des amphithéâtres païens : les chrétiens aux lions !

Or, il n'y a rien de flatteur pour l'humaine nature à être toujours du côté des vaincus, des parias, des ilotes de l'intelligence et du succès. Il ne suffit pas d'une foi de charbonnier, d'habitudes de convention pour résister à ces entraînements du nombre, de la prospérité, de la gloire. Ce n'est pas assez d'une foi religieuse obéissant à des mots d'ordre de partis, à des intérêts de caste ou de drapeau, pour tenir contre la défaveur générale, pour rester fidèle dans sa conscience et ses actes à une doctrine vilipendée, honnie, condamnée. Il faut une volonté trempée à une source plus haute, à l'amour du Fils de Dieu et de sa Croix.

Que dire encore de ce christianisme malade, s'il s'agit pour lui, non plus de se défendre, mais d'attaquer, non de s'abriter derrière le bouclier de la foi, mais de se servir de cette même foi comme d'un glaive pour la conquête spirituelle? Sommes-nous prêts à la lutte contre la grande apostasie contemporaine, contre la désertion presque générale de la société civile, contre l'aveuglement insensé qui pousse les classes inférieures toujours plus loin de l'Église ? Et pour nous en tenir à ce qui nous occupe plus spécialement, la direction des âmes, ceux à qui elle appartient n'ont-ils pas leur part de responsabilité dans l'apathique indifférence avec laquelle nous assistons à ce lamentable naufrage? Si les chances nous redevenaient favorables, comme elles l'ont été dans des pays voisins, qu'aurions-nous à mettre à la place de ce qui serait renversé, mais non détruit? La force? ce ne serait pas assez; le rétablissement de l'idée chrétienne entendue à notre manière, avec nos

théories, nos préjugés, nos illusions, nos défaillances d'esprit et de volonté, nos habitudes énervées? Ah! je le dis avec tristesse, mais avec une entière conviction; ce serait quelque chose, mais ce ne serait pas assez; assez pour continuer à vivre, pas assez pour regagner le terrain perdu, pour dilater nos tentes, et y ramener les dissidents, les égarés, les victimes des doctrines adverses. Pourquoi? parce que la sève chrétienne nous fait défaut, parce que nous sommes anémiques, nous avons de la vie juste assez pour ne pas mourir, pas assez pour la communiquer. Ce qui sauve et ramène, ce n'est pas une foi de demi-teinte, de malade, c'est l'amour de Dieu et des âmes à forte dose, c'est l'esprit de l'Évangile, c'est l'amour du pauvre et de la pauvreté, c'est l'oubli de soi jusqu'au dévouement, c'est la charité, moins de la bourse que du cœur, cette fraternité sincère qui faisait des premiers chrétiens une seule famille, qui touchait les païens, et leur était une preuve sensible de Dieu, tandis que nous scandalisons les païens de nos jours par nos divisions, notre intolérance pharisaïque, l'incurable maladie chez plusieurs d'insulter tous ceux qui ne sont pas de leur parti. Ce qui sauve, en un mot, c'est le mystère du sacrifice entendu au pied de la croix. Où est-il cet amour du sacrifice dans notre christianisme abâtardi? En quoi la vie de la masse des croyants se distingue-t-elle à cet endroit de celle des incroyants? Si l'éternel honneur de l'Évangile du Christ est d'être l'Évangile des béatitudes de la souffrance, — si c'est là sa force et ce qui le séparera toujours de l'évangile du monde et des béatitudes de la jouissance; si l'on n'est chrétien qu'à la condition d'entendre le *beati pauperes,* le détachement des biens

périssables ; le *beati qui lugent*, la pénitence, la fuite du monde, le douloureux assujettissement de l'esprit et de la chair au joug du Christ ; le *beati mites*, la douceur, l'aménité du Christ Jésus répandues dans le cœur et sur les lèvres, je le demande, où sont les chrétiens aujourd'hui, et faut-il s'étonner si des vertus si ternes, des exemples trop souvent dépourvus d'austérité, de charité, de sève évangélique, sont sans influence sur les gens du dehors, si ce n'est peut-être pour les éloigner davantage ?

Nous parlons du gros de l'armée catholique. Nous n'oublions pas ce qui revient d'honneur au courage infatigable des chefs. A chaque insulte nouvelle au drapeau (et Dieu sait si elles furent jamais plus nombreuses et plus graves !) il se trouve des chrétiens intrépides pour le relever et le défendre, au péril, non de leur vie, mais de leur popularité et de leurs places. A chaque nouveau deuil d'une liberté odieusement arrachée et foulée aux pieds, il se lève une élite de cœurs vaillants pour s'en faire les champions, d'autant plus dignes d'éloges qu'ils sont sûrs d'avance de la défaite, et qu'ils luttent plus pour l'honneur des armes que dans l'espérance du succès. Légion admirable, petite par le nombre, grande par le courage, l'éloquence, la vertu, formée par les événements plus que par la main des hommes, aguerrie par la lutte, elle sera l'immortel honneur de nos temps abaissés. Puisse-t-elle devenir un jour l'état-major d'une armée de soldats dignes de pareils chefs !

Mais en dehors de ces cadres, les soldats où sont-ils, que font-ils ? S'imaginent-ils arrêter le mal et tromper le monde parce qu'ils savent, à l'occasion, faire parade de leur foi, parce qu'ils iraient, s'il le

fallait, guerroyer en terre sainte pour le tombeau du Sauveur; parce qu'ils aiment les pèlerinages et les pratiquent volontiers, depuis surtout qu'on n'y va plus pieds nus, la besace sur le dos, le bourdon à la main et vivant du pain de l'aumône. Manifestations de foi excellentes cependant (loin de nous la pensée d'en mal parler!), excellentes pour l'exemple et pour l'élan intérieur, mais insuffisantes, si elles ne sont pas appuyées, confirmées par des vertus moins bruyantes, plus humbles, plus méritoires et qui coûtent plus à la nature. Il ne suffit pas de porter la croix sur ses vêtements, il faut la porter dans le cœur, vivante et sanglante.

Non, non; aussi longtemps que la société chrétienne ne sera distinguée de la société mondaine que par d'imperceptibles nuances, qu'elle prendra goût aux mêmes plaisirs, qu'elle lira les mêmes romans, s'amusera aux mêmes pièces de théâtre, se rencontrera aux mêmes bals, s'oubliant assez pour imiter d'aussi près que possible les fêtes mondaines dans ses fêtes de soi-disant charité; aussi longtemps que les maisons chrétiennes seront tenues sur le même pied de luxe, de confort, d'exagération de bien-être que les maisons où l'Évangile n'est pas lu; aussi longtemps que l'amour effectif du pauvre, la visite à domicile, l'étude et le soin de ses intérêts moraux et des problèmes économiques, ne sera que le fait d'une minorité admirable, héroïque, mais d'une minorité impuissante devant l'étendue du mal; aussi longtemps que le peuple continuera à s'éloigner de nous, parce que nous ne voulons pas aller à lui; que nous aurons la mémoire si courte, le cœur si léger, la fibre de l'honneur si émoussée que les leçons les plus

cruelles seront si vite oubliées; aussi longtemps que les humiliations de notre foi, les soufflets donnés au Christ par la France impie nous trouveront aussi indifférents, froids et impassibles que le peuple l'est lui-même devant les humiliations de son patriotisme; aussi longtemps, en un mot, que nous aurons le nom de chrétiens sans l'être en réalité, nous ne ferons rien, nous continuerons à descendre. Au fond, ce qui nous manque, c'est la vertu. Le courage de notre foi devant l'ennemi, nous l'avons; des chefs pour nous conduire, nous les trouverons; un meilleur principe de gouvernement, nous l'aurons; mais tout serait impuissant à nous sauver d'une irrémédiable décadence, si nous ne devenons meilleurs, plus austères, plus chrétiens. Or, cette vertu chrétienne qui nous fait défaut est affaire de direction mieux entendue, d'éducation personnelle plus ferme, plus évangélique.

Ce langage peut paraître sévère; il n'est que juste. Aux grands maux les grands remèdes. Les peuples ont leurs crises comme l'homme. Si leur tempéramment est assez robuste pour résister, la réaction s'opère, la santé triomphe, et ils sortent de l'épreuve rajeunis et plus forts; sinon le mal l'emporte et le nom de ces peuples disparaît de l'histoire. Nous sommes à l'une de ces crises décisives. Une démomocratie puissante et souveraine, ayant pour programme : *ni Dieu, ni maître, ni morale, ni culte;* marchant à son but avec habileté et persévérance, renversant tout sur son passage, sans scrupule sur le choix des moyens, ayant perdu jusqu'au respect païen des choses saintes et sacrées, personnifiée dans un État qui la sert à son gré et lui obéit docilement, faisant table rase des autels et des foyers, sacrifiant

tout, droit, justice, honneur à son intérêt, à son triomphe, voilà le danger, non d'hier et d'aujourd'hui seulement, mais de demain et de longtemps encore. Contre cette nouvelle invasion de barbares, ce ne sont pas de débiles vertus qui résisteront, ce ne sont pas de pâles caractères, des courages chancelants qui tiendront tête. Il faut des hommes, des chrétiens prêts à se mesurer avec ces bandes irritées, non l'injure à la bouche, mais animés de l'esprit de saint Léon, revivant dans le souverain Pontife actuel, non l'épée à la main pour les immoler, mais le cœur débordant d'amour pour les convertir; il faut des athlètes, des saints, au besoin des martyrs. Or ces libérateurs ne descendront pas du ciel tout armés, ils se formeront lentement, par degrés, au collège d'abord, et, après le collège, à la grande école sacerdotale, instituée par cette parole divine : *Pasce oves meas*, vivant de son esprit, formant *des chrétiens antiques dans des hommes nouveaux*, sans fausse compromission avec les maximes d'un monde corrompu, prouvant qu'après dix-neuf siècles, elle n'a rien perdu de son ancienne vigueur, que si le dogme n'a pas changé, la morale non plus n'a pas fléchi, et qu'elle sait, aujourd'hui comme alors, faire pour les temps de paix des vertus incorruptibles, et pour l'heure des combats des soldats invincibles.

III

Mais si le rôle du prêtre se comprend lorsqu'il s'agit d'éclairer l'esprit dans les sphères élevées de la contemplation, ou de façonner la volonté aux mâles

vertus de la morale chrétienne, ne semble-t-il pas devoir s'effacer et disparaître devant l'œuvre délicate du cœur dans le commerce surnaturel, devant l'acte qui résume la loi et les prophètes et accomplit toute justice, devant l'acte de charité, devant l'entrée de l'homme dans le Saint des saints, devant cette parole tombée comme une flèche ardente du Sinaï embrasé : Tu m'aimeras de tout ton cœur? Une âme éclairée et pure ne saura-t-elle prononcer seule cette parole si douce à l'oreille de Dieu : Mon Dieu, je vous aime? Toute ingérence ne paraîtra-t-elle pas indiscrète et inopportune? Si, dans les épanchements de l'amitié et de la famille, le cœur suffit et ne veut ni conseiller, ni témoin, Dieu sera-t-il moins jaloux, et ne suffira-t-il pas à ce mystérieux échange de tendresse entre l'Infini et le créé, entre le Tout et le rien? N'est-ce pas cette présence constante du prêtre dans tout acte de vie divine qui a préparé le protestantisme, l'a éloigné de l'Église et de tout intermédiaire humain dans le culte religieux? N'est-ce pas la même cause qui lui a fait abolir la confession, la communion, et à peu près toutes les formes extérieures du sentiment chrétien? De nos jours encore, l'hostilité contre le prêtre ne tient-elle pas à des raisons analogues? Il existe un livre de beaucoup de passion et de peu de bonne foi, de beaucoup de parti pris et de médiocre érudition, le livre de Michelet sur *le Prêtre, la Femme et la Famille*, ouvrage démodé dans sa forme, il est vrai, mais dont la thèse n'a pas vieilli d'un jour. Eh bien ! quelle est la pensée de ce livre, le reproche sur lequel il revient du commencement à la fin ? l'ingérence du prêtre dans la famille, les droits de l'époux de la terre lésés par les prétendus droits de l'Époux du ciel, le

mari ne se croyant plus chez lui, maître de son foyer et du cœur de sa femme, parce que le prêtre est là, recevant des confidences qu'il n'entend pas, des aveux qu'il ne connaît pas, parlant un langage mystique auquel il n'est pas admis.

Si spécieuse que l'objection puisse paraître à certains esprits de l'école rationaliste ou de la croyance protestante, ils doivent en prendre leur parti. Oui, l'homme est nécessaire à Dieu dans toute relation de l'ordre spirituel, dans l'acte de charité, comme dans l'acte de connaissance et de volonté. Mais quel homme! Le prêtre! le chef-d'œuvre de Dieu, ce qu'il a fait de plus grand après son Christ, ou plutôt à l'image de son Christ, son ambassadeur et son représentant dans le temps et l'espace, car le prêtre est à l'image du Christ et le continue : *Sacerdos alter Christus :* celui qu'aucune philosophie ancienne ou moderne n'a su même soupçonner, qu'aucune religion n'a pu réaliser, pas même la loi mosaïque, la loi des figures et des ébauches. Le prêtre! un homme! oui, mais plus qu'un homme; de ses pieds touchant la terre, mais par son esprit vivant dans le ciel, de la vie de Dieu et des anges; un ange et plus qu'un ange; lié à un corps pour connaître les mérites de la lutte, sans en connaître les humiliations. O cœur de prêtre, de toutes les créations divines, si belles et si grandes, la plus grande et la plus belle! où le Dieu tout-puissant et très bon s'est plu à réunir les dons les plus exquis de la sagesse, de la pureté, de la tendresse : le cœur de la vierge, la science du docteur, le dévouement de la mère, l'héroïsme du missionnaire, la charité du martyr! Que n'avons-nous pour parler de lui la plume de ce prêtre incomparable qui

nous a conduit à balbutier ces choses, cette plume merveilleuse qui a écrit *Sainte Marie Madeleine*, qui savait tout dire avec une rare souplesse, et tempérer la hardiesse de l'idée par le bonheur de l'expression !

Ayant besoin du prêtre pour le suppléer, Dieu le choisit entre mille, il l'appelle, le sépare de la société des hommes, lui fait entendre un langage étrange, lui demande des devoirs impossibles, si lui-même ne lui en inspirait le courage. « Je scellerai ton cœur, et il n'aimera que moi. Tu auras des yeux et tu ne verras pas, des oreilles et tu n'entendras pas, des sens pour obéir et servir, jamais pour commander. Tu seras Melchisédech, sans père, sans mère, sans famille, sans postérité terrestre ; car je veux te faire, à l'image de mon Fils, le père d'un grand peuple, dilater ton cœur, non à la mesure des affections de famille, toujours limitées, mais à la mesure de mon amour infini. Tu rallumeras chaque matin ta flamme au feu de l'autel, et tu redescendras de cet Horeb pour aller porter mon amour aux cœurs attiédis, aux âmes endormies. »

Souvent même il lui demande plus encore. Par les liens les plus doux, les plus irrésistibles, il l'attire à la solitude du cloître, et, après lui avoir appris là le secret d'une béatitude inconnue du monde, dans l'oubli de tout et de soi-même, il l'admet à l'ineffable commerce de son intimité, il le ravit par la contemplation de sa beauté, de sa bonté, et, tout illuminé de cette splendeur, tout éperdu de cette folie divine, il le renvoie dans le monde avec cette parole : « Pierre, si tu m'aimes, va nourrir mes brebis; va me garder mes agneaux. »

Voilà l'homme que l'heure présente a pris en haine, dont elle dénigre le sublime ministère. Mais qu'im-

porte si Dieu a besoin de lui pour allumer le feu sur la terre, et y susciter les vertus qui la sauvent? Eh bien! oui, Dieu a besoin du prêtre pour affermir le cœur du fidèle, lui faire croire à son amour et les associer tous les deux aux privilèges et aux douceurs de son action directe sur ses élus.

Si déjà le prêtre est indispensable dans la direction de l'esprit et de la volonté, comment son rôle s'effacerait-il devant la puissance la plus noble, sans doute, mais aussi la plus terrible? « La vie vient du cœur, » dit l'Écriture[1], la vie avec toutes ses faiblesses et ses énergies, ses obscurités et ses éclairs, ses doutes et ses entraînements, ses curiosités et ses désenchantements, ses rêves et ses amertumes, ses bonheurs et ses meurtrissures.

Le cœur se retrouve devant le devoir d'aimer Dieu avec les mêmes trésors et les mêmes lacunes. Qui le guidera? Ce Dieu qui l'appelle, dites-vous, où est-il? Il ne le voit, ni ne l'entend. Il croit à tous les amours de la terre : il ne croit pas à l'amour de Dieu. L'antiquité païenne croyait-elle à un Dieu créant par bonté, par amour? C'est à peine si la loi mosaïque, après avoir promulgué le précepte, ose y revenir de temps en temps; la loi de crainte domine toujours; Dieu tient le glaive d'une justice non apaisée; on n'approche de lui qu'en tremblant, derrière le sang des sacrifices. Dans les théogonies modernes et contemporaines, en dehors de l'Évangile, même sentiment de terreur pour la divinité, même absence d'amour. Mais enfin le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est venu, désarmant la colère, chassant la crainte, manifestant par sa vie, ses pa-

[1] Prov. IV, 23.

roles, ses actes, sa mort, le grand commandement de l'amour de Dieu et des hommes. C'est assez cette fois; le cœur se souviendra? Oui, à condition de ne pas oublier le *pasce oves meas*, de ne pas oublier le prêtre. Partout où il est rejeté, l'Évangile de l'amour est mutilé. Voyez la grande hérésie des temps modernes, le protestantisme, qui supprime le sacerdoce: que lui reste-t-il du passage de Dieu sur terre? un souvenir. Le sacrement de l'amour, qui, par le prêtre, donne Jésus-Christ vivant à toute âme qui a faim et soif de lui, le protestant n'y croit pas Il regarde le Crucifié d'il y a dix-huit siècles, lit son histoire dans la Bible, adhère par l'esprit à sa doctrine telle qu'il la comprend, s'efforce par la volonté de mettre ses actes à la hauteur de sa foi, mais ne reçoit dans son cœur ni l'étincelle de l'amour, ni la flamme de la sainteté. Ses vertus communes répondent à sa croyance vague, pâle et lointaine; n'attendez de lui ni les renoncements de la pauvreté volontaire, ni l'intelligence du célibat, ni les héroïsmes de l'apostolat, ni la sainte folie du martyre. Dieu n'est pas assez avant dans son cœur; il ne s'en nourrit pas. Si pour l'enfant de l'Église, qui croit à sa présence personnelle, qui le voit, le touche, le mange, il y a parfois l'épreuve douloureuse de l'amour infini caché derrière le voile, appelé et ne répondant pas, cherché et ne se donnant pas, combien plus le protestant, pour qui la journée du Cénacle et du Calvaire est un drame refroidi d'histoire ancienne, aura-t-il à connaître les tristesses de l'absence, de la distance du ciel à la terre, de l'impuissance à trouver, à saisir l'objet de son amour?

Or, tous ces obstacles à la passion de connaître et d'aimer Dieu, la plus profonde de toutes les passions

humaines, l'hérésie de Luther les doit à sa rupture avec l'Église, avec le prêtre. Sans prêtre, pas d'Eucharistie, pas de flamme dans la piété, pas d'ardeur dans les œuvres. Ils le sentent bien, ces protestants sincères et chaque jour plus nombreux, qui, voyant autour d'eux la foi dépérir, et les dogmes s'en aller en lambeaux au caprice de chacun, se reprennent à adorer ce qu'ils avaient brûlé, et reviennent à la messe avec la pompe de sa liturgie, à la confession avec son humiliant cérémonial, à la vie religieuse avec la variété de ses règles et de ses observances, au prêtre enfin avec tous les attributs du sacerdoce.

Le prêtre est, en réalité, le cœur du christianisme; par lui l'amour de Dieu descend jusqu'à l'homme; par lui, le même amour remonte à sa source. Il est le chemin, il est le foyer, il est le pasteur. Tout ce que Jésus-Christ a dit de lui-même, il faut le dire aussi du prêtre, son lieutenant, son *alter ego*. C'est l'amour de Dieu et des âmes qui fait le prêtre, selon cette parole divine : « Pierre, si tu m'aimes, sois pasteur ! » C'est du prêtre surtout qu'il faut entendre cette belle page du Père Lacordaire sur l'ardente flamme tombée du cœur du Fils de Dieu dans le cœur de l'humanité. « Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse ou dans l'âge mûr, comme père ou comme époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la

paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes. Or, il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. Quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle, inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*. C'est donc l'amitié. C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir[1]. »

Sentiment nouveau dont la corruption païenne ne pouvait avoir l'idée, dont la société moderne devrait bénir la présence, car par lui les âmes alourdies se dégagent de leurs chaînes, prennent des ailes et se transfigurent dans l'ordre, l'harmonie, la sainteté.

Sentiment venu du ciel; il vit de pureté. Il naît de la beauté d'une âme entrevue à travers la rayonnante charité du Christ. Il s'alimente en des régions où les affections de la terre n'ont plus leur nom : il n'est pas l'amour, il est plus que l'amitié. Il vit dans un cœur de prêtre sur les cendres éteintes de toutes les

[1] *Sainte Marie Madeleine,* ch. I.

immolations offertes à l'éternel amour. Il se plaît sur la poitrine de Jésus, Fils de Dieu très pur, et, dans le temps, Fils d'une Vierge. Si vous l'appelez paternité, entendez le rejaillissement de cette paternité dont l'océan est dans le cœur de Dieu, générateur et père de tous les êtres; si vous l'appelez amitié, élevez-vous à celle dont Jésus-Christ a dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, » et n'y cherchez d'autre souffle plus tendre que celui de l'Esprit de feu répandu dès le premier jour sur le monde pour le purifier et le spiritualiser. Il plane entre ciel et terre, au-dessus de tous les mouvements les plus naturels du cœur de l'homme, se confondant avec le mouvement de piété qui monte à Dieu, principe et fin dernière de toute charité.

Sentiment délicat, il ne froisse aucun droit, ni ceux de l'époux de la terre, ni ceux de l'Époux invisible. Il pénètre dans les arcanes les plus intimes de l'âme avec Dieu, afin de la préserver du péril de présomption, ou de défiance exagérée. Présomptueuse, elle rêverait des extases; elle entendrait des voix suspectes; elle verrait des apparitions, sans se douter que l'ange de ténèbres se cache quelquefois sous un voile de lumière, ou sans savoir à quels signes on le reconnaît. Là encore, la main d'un guide éclairé est nécessaire. Le plus souvent c'est l'excès de défiance qui paralyse. — Dieu m'aime-t-il? Cette voix qui m'appelle est-ce la sienne? Où m'entraîne-t-il? Que veut-il de moi? Ah! si je savais être aimée de lui, que me seraient la terre et tous ses attraits! — A toutes ces questions presque insolubles pour l'âme isolée, l'ami de l'Époux a une réponse; à toutes ces hésitations, une lumière. Admis à la familiarité du Cénacle,

il sait les secrets de Dieu; il connaît le son de sa voix; il sent le feu de son amour qui le presse et le dévore, il peut dire avec autorité : c'est Lui! comme autrefois le Christ lui-même par ce seul mot : c'est Moi! rassurait ses amis, calmait leurs craintes, renversait ses ennemis. Chaque matin il monte au Sinaï, prend Dieu entre ses mains, l'approche de ses lèvres, lui parle *os ad os*, cœur à cœur, et, le rayon au front, le verbe enflammé, il s'en va répandre le feu sur la terre, ramasser les pauvres, les affamés et les pousser de force aux noces éternelles.

A ce portrait du vrai prêtre, quel besoin d'opposer l'image du prévaricateur, de celui qui se fait idole et prend dans une âme abusée la place du seul vrai Maître? Depuis quand les ténèbres prouvent-elles contre la lumière? Depuis quand la chute de Lucifer a-t-elle diminué le mérite des anges restés fidèles? et s'il est un sujet de perpétuel étonnement, n'est-ce pas, dans une aussi prodigieuse élévation, le petit nombre des esprits qui ont le vertige, et l'admirable attitude, la tenue grave et sainte de la tribu de Lévi parmi nous?

Mais les droits du mari? mais ces confidences confiées à l'oreille du prêtre, cachées à l'oreille d'une mère? mais cette puissance occulte, sinon ennemie, ayant accès au plus intime du foyer domestique, entendant tout, sachant tout? — Oui, ce serait dangereux et insensé, si cette puissance était celle de l'homme, non celle de Dieu. Oui, le prêtre qui a béni l'union de deux cœurs qui croyaient encore à l'éternité de l'amour et des serments, est appelé trop souvent à y faire descendre les voix et les forces d'en haut le jour où le charme s'évanouit et laisse ces deux

inexpériences en face de la réalité : une prison, des chaînes, des cendres éteintes. C'est une heure cruelle entre toûtes, celle où, le bandeau tombant des yeux, on voit tout sombrer dans sa vie : bonheur, amour, espoir, tout, même l'estime. Là où l'on ne croit pas à l'Évangile, cette crise n'a que deux issues : le monde et ses tristes compensations, ou le désespoir et ses mauvais conseils. Le prêtre a de meilleurs remèdes. Aux pleurs et aux gémissements de la femme délaissée il répond : « Le mari de tant de larmes ne saurait périr! Offrez-vous en rançon pour son âme; votre part vaut mieux que la sienne : la mission de victime vaut mieux que l'office de bourreau. » Il montre, à la lumière du divin Rédempteur, la beauté de ce sacrifice : le salut par l'immolation volontaire, le prix d'une larme, ce sang du cœur, unie au sang de Jésus. Il apprend à cet amour ulcéré le secret de la douleur, la joie divine des délaissements, la récompense infaillible des humiliations et des mépris, au sens sublime de ces héroïques faiblesses. D'un côté tous les égoïsmes, les ingratitudes, les promesses outragées, le règne du caprice et du plaisir, avec toutes les impunités d'une législation par trop indulgente et partiale; de l'autre, tous les dévouements dans l'oubli, le silence dans l'angoisse, le sourire dans les larmes, l'inaltérable patience qui prie, croit et espère. Aux yeux du Prêtre éternel, la partie n'est pas égale; cette fois encore, comme au Calvaire, c'est le cri de la victime innocente, pure et écrasée qui monte à Dieu, désarme sa colère et ramène aux saines affections du foyer le désabusé de la vie.

Voilà le triomphe de Dieu dans la famille par le prêtre; voilà le secret de cette influence sacerdotale,

baume céleste qui descend, il est vrai, aux plaies les plus intimes, aux larmes les plus cachées, les plus brûlantes, mais pour consoler et guérir. Les théories fantaisistes de Michelet et de son école continueront à produire leur effet sur ceux du dehors qui ne connaissent le prêtre qu'à travers ces peintures de mélodrame. Quant à ceux qui le connaissent pour l'avoir vu de près, ils iront à lui aussi longtemps qu'il y aura des courages à relever, des divorces à prévenir, des ruines à réparer.

Mais l'action bienfaisante du prêtre ne s'arrête pas à l'apaisement des orages du cœur. Son mouvement principal, sa place de prédilection est dans l'essor à donner aux ascensions des âmes pures vers les sommets de l'amour divin. A peine a-t-on rencontré le Christ, vu sa beauté, entendu le son de sa voix, comme Paul à Damas, il faut aller à Ananie. C'est à lui, c'est au prêtre à dire ce qu'il y a à faire : *Quid te oporteat facere;* car à lui sont confiées les clefs des célestes pâturages, à lui d'indiquer les sentiers réservés où l'Agneau sans tache est suivi par les seules vierges : *Si diligis me, pasce :* si tu m'aimes, sois pasteur et père.

A côté des belles pages de Montalembert sur l'amitié dans le cloître, il y aurait un chapitre délicat à écrire sur l'amitié des saints et des saintes; délicat, moins à cause du sujet lui-même, que de l'atmosphère railleuse, sceptique et malsaine au milieu de laquelle nous vivons. Certes, en fait d'attaches humaines, les saints ont toujours été pour eux-mêmes d'une sévérité qui défie les susceptibilités du monde le plus exigeant. Ils savent combien le Maître est jaloux de la place qu'il s'est faite dans le cœur de ses prêtres,

et que, s'il n'exige pas d'eux tous l'absolu renoncement aux biens de la terre, il n'admet pas le partage pour les biens du cœur. Mais, arrivés à cette science rare de l'entière mort à soi, il leur est permis de voir fleurir sur ce tombeau des affections naturelles une amitié qui s'alimente plus du ciel que de la terre, une amitié qui vient de Dieu, conduit à Dieu, se repose finalement en Dieu « Quand je me consulte sur l'effet de mes affections, disait un de ces saints prêtres, un de ceux qui mit une garde plus sévère à la porte de son cœur, le Père Lacordaire, il ne me paraît pas qu'elles diminuent l'attrait presque invincible qui m'entraîne vers un amour bien autrement fort et pénétrant. C'est un grand secret que d'aimer Dieu en aimant encore autre chose que lui : il est facile de le mettre à la seconde place. C'est un péril, j'en conviens; mais ce péril, évité par une solitude absolue du cœur en dehors de Dieu, n'entraîne-t-il pas un mal plus grand? Dans le ciel, nous aimerons Dieu par-dessus toutes choses. Perdus dans la vue de sa beauté, il semble qu'il ne devrait plus nous rester de regard pour rien ; et cependant la théologie nous apprend que nous apercevrons en lui, et même autour de lui, tous les compagnons éternels de notre félicité[1]. »

Avant-goût du ciel pour des âmes dont toutes les aspirations sont tournées vers la patrie, cette amitié semble aussi un ressouvenir de l'Éden, un retour vers ces jours heureux, où, dans un esprit pur et un cœur simple, les plus beaux des êtres créés servaient aux plus saintes louanges de Dieu par l'homme. Ce ne fut

[1] *Lettres à des jeunes gens.* Toulouse, 23 décembre 1853.

là qu'un instant; mais l'homme « emporta de ce premier amour dans les fanges de son exil un souvenir qui le suivait partout; et quand le Fils de Dieu vint pour le sauver, nul ne s'étonna que l'Évangile fût un livre d'amour, et l'amour le livre du salut. » — « Plusieurs femmes suivaient Jésus et le servaient, plusieurs avaient pour lui un amour digne du Fils de l'homme et du Fils de Dieu; du Fils de Dieu par la chaste adoration d'une tendresse surnaturelle, du Fils de l'homme par les soins qu'elles prodiguaient à cette infirme nature qu'il avait prise pour nous[1]. » Mais une seule entre toutes eut une place de prédilection par la vivacité de son repentir et la pureté de son amour. L'Évangile a gardé le souvenir ému de cette femme; il a lié son nom à celui de Jésus dans d'inoubliables scènes, chez Simon le lépreux, à Béthanie, près du tombeau de Lazare, au pied de la croix, près du sépulcre ouvert, au matin de la résurrection. Il a prédit que ce qu'elle avait fait pour son Maître serait raconté à sa louange par les générations ravies, et, de nos jours, une de ces louanges, non la moindre, ni la moins émouvante, est montée vers Marie Madeleine du cœur et de la plume de notre plus grand orateur chrétien, brisant avec elle, aux pieds de l'Homme-Dieu, *le frêle mais fidèle vase de ses pensées*. « Ce fut là, y est-il dit, le sommet des affections humaines et divines; rien n'y avait préparé le monde; et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés. »

Image obscure sans doute, mais réelle, nous la retrouvons, entre beaucoup d'autres, dans ces amitiés

[1] *Sainte Marie Madeleine.*

de saint Benoît et de sainte Scolastique, de saint Jérôme et des grandes dames romaines, ses filles, du bienheureux Jourdain de Saxe et de la bienheureuse Diane d'Andalò, du bienheureux Henri Suso et de la sœur Élisabeth Stœglin; et, dans des temps plus proches de nous, de saint François de Sales et de sainte Chantal; de Bossuet, le grave et grand évêque, et de la sœur Cornuau.

Plus une âme de prêtre monte à Dieu dans la lumière et la charité, plus elle a besoin d'attirer à elle d'autres âmes, à l'exemple du souverain Prêtre, *cum exaltatus fuero, omnia traham;* plus elle cherche avec qui parcourir et admirer de concert ces sommets de la contemplation aux horizons infinis; plus elle s'aide, en donnant autour d'elle, à monter plus haut encore. Comment vivre à ces hauteurs lumineuses sans en redire les merveilles à qui est digne de les entendre? Comment boire à cette coupe divine, sans en révéler les douceurs à d'autres âmes, et les inviter à y puiser elles-mêmes? Comment, dans cette religieuse exaltation des facultés de voir et de sentir, se refuser à appeler, à l'exemple du Psalmiste, tous les êtres créés, et surtout les âmes pures, à louer, à bénir, à chanter, à rendre grâces? « Je ne puis plus aimer sans que l'âme se glisse derrière le cœur, et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous, écrivait encore le Père Lacordaire, qui a parlé de l'amitié comme on ne l'avait pas fait avant lui. Les communications ne me paraissent plus intimes, si elles ne deviennent surnaturelles; car que peut-il y avoir d'intime là où l'on ne va pas jusqu'au fond des pensées et des affections qui remplissent l'âme de Dieu? L'amitié n'est-elle pas le don complet de soi-même, et,

quand Jésus-Christ est devenu nous-mêmes, pouvons-nous réellement nous donner sans donner Celui qui n'est plus qu'un avec nous[1]? »

Comment parler d'un sentiment si au-dessus des sentiments ordinaires, si peu compris de ceux qui ne l'ont pas éprouvé? Le but n'est plus ici de s'aimer l'un l'autre, mais d'aimer en dehors de soi, un meilleur que soi, infiniment digne d'amour. Le mobile n'est plus l'attrait d'un rayon de beauté sensible, mais une étincelle de beauté divine tombée d'en haut sur une âme, une lumière de cette âme en harmonie avec l'invisible lumière. L'aliment n'est pas de se délecter, mais de se dévouer, non de se complaire, mais de sortir de soi par le sacrifice, non de se congratuler, mais de s'avertir de toute tache, de s'animer à toute immolation. Le mot d'ordre n'est pas le repos dans la joie, mais le *sursum! nondum!* pas encore! En résumé, l'idéal n'est pas ici, mais là-haut; non le créé, mais l'Éternel; non l'homme, mais Dieu!

Il existe un recueil de lettres où ce sentiment vit et palpite à chaque ligne, où, grâce à la naïve candeur du moyen âge et à la souplesse de la langue latine, il prend un accent de tendresse religieuse et de libres épanchements qu'on ne retrouverait plus dans les siècles suivants. Ce sont les lettres du bienheureux Jourdain de Saxe à la bienheureuse Diane d'Andalô[2]. Issue d'une des plus nobles familles de Bologne, Diane, jeune encore, avait été touchée par la parole de saint Dominique et de ses fils, et rêvait de faire à

[1] *Lettres à des jeunes gens.* Sorèze, 11 octobre 1859.

[2] Traduites par le Père C. Bayonne, des Frères Prêcheurs. Paris, chez Bauchu, rue Cassette, 31.

Bologne ce que le patriarche venait de fonder à Rome et à Prouille, un monastère de *Sœurs Prêcheresses.* Ce nom hardi révélait la sainte ambition des sœurs : aider leurs Frères, *les Prêcheurs,* par leurs prières et leurs larmes. Mis au courant du projet, Dominique l'approuva, et vint souvent, avec son vieil ami, le cardinal Ugolin, voir et encourager Diane, dans la maison de son père.

Un détail indique bien où était la pensée de Dominique sur ces maisons de femmes qu'il semait à Toulouse, à Madrid, à Rome et à Bologne. Ayant voulu prendre l'avis de ses Frères sur le dessein de Diane d'Andalò, tous répondirent qu'ils feraient volontiers ce qui lui semblerait bon. — « Eh bien ! reprit-il, avant de vous donner une réponse définitive, je veux consulter le Seigneur. » Le lendemain matin, après avoir passé la nuit en prière, selon sa coutume, il leur dit : « Mes Frères, il nous faut, à tout prix, bâtir un monastère de Sœurs, *lors même que nous devrions interrompre la construction de notre propre couvent.* » Qu'est-ce à dire, sinon que dans la pensée de l'homme de Dieu, un couvent de Frères Prêcheurs devait s'appuyer sur le dévouement de Sœurs prédestinées à l'apostolat de la pénitence et de la contemplation ?

Le monastère fut fondé ; mais Dominique était mort, et Jourdain de Saxe, son successeur dans le gouvernement de l'Ordre, le fut aussi dans le mouvement de paternelle affection qui l'avait incliné vers la jeune vierge de Bologne. Appelé à l'aider dans les oppositions que rencontrait la nouvelle fondation, Jourdain fut touché des éminentes qualités et vertus de cette âme d'élite. Un esprit élevé, une fermeté invincible,

un amour de Dieu et de la pénitence extraordinaire s'unissaient en elle à un dévouement sans bornes à cette famille des Prêcheurs qui brillait à Bologne d'un héroïque éclat. Diane, de son côté, se sentait attirée là où elle trouvait appui, lumière et conseil. Jourdain devint son père et celui de ses compagnes du monastère de sainte Agnès. Il mit là son cœur d'apôtre, et sema dans ces âmes pleines d'élan et de ferveur des germes de vertus à étonner ce treizième siècle si riche cependant en prodiges de ce genre. Il venait se reposer là des labeurs de son ministère, en parlant à ses chères filles de la beauté de leur vocation, en leur livrant les trésors de son cœur d'apôtre et de saint. Lorsqu'il quittait la ville pour ses incessants voyages, il laissait à Sainte-Agnès une partie de lui-même, des cœurs embrasés du zèle d'aimer Dieu comme lui, comme lui de sauver des âmes. Il partage avec elles ses joies et ses tristesses. Il prêche à Padoue aux clercs de l'université, mais « ils sont d'une froideur extrême, il songe à partir »; il demande les prières de Diane et de ses filles, et, dans la lettre suivante : « Réjouissez-vous et adressez mille actions de grâces au Père de tout bien. Le Seigneur, dans sa miséricorde, a visité cette ville et répandu sur elle des bénédictions plus abondantes que nous n'aurions pu l'espérer. Dix jeunes gens de grande espérance ont déjà pris l'habit; beaucoup d'autres se préparent à suivre leur exemple. Remerciez et priez Dieu pour eux [1]. « Lorsque les larmes l'oppressent sous le coup de la mort imprévue de son fils bien-aimé, son compagnon de route, le bienheureux Henri de Cologne,

[1] Lettres IIe et IIIe.

c'est à Diane encore qu'il confie sa douleur, en des termes qui rappellent l'émouvante élégie de saint Bernard sur la mort de son frère Gérard. « Je pleure mon très doux ami, je pleure mon très aimable frère, je pleure mon fils bien-aimé, frère Henri, prieur de Cologne ! Il est heureusement sorti de ce monde pour s'en aller à son Père et à sa Patrie, et moi, malheureux ! il m'a laissé dans ce siècle pervers. Mais je n'ai pas été seul à le pleurer. Quelles larmes versées par les habitants de Cologne ! Jamais deuil comparable à ce deuil ! Quels gémissements des Frères, des saintes veuves, des vierges du Seigneur ! etc. [1] ».

Le souvenir de Diane et de ses filles le suit partout. Cette pensée est liée à tout ce qu'il fait pour l'Église et pour son Ordre : c'est son repos dans ses fatigues, sa consolation dans ses peines, et il leur avoue ingénuement que « parmi toutes les villes de Lombardie, de Toscane, de France, de Provence, de l'Allemagne elle-même, sa patrie, Bologne est le plus cher et le plus doux trésor de son cœur [2]. »

Nous avons cité cette correspondance du bienheureux Jourdain de Saxe avec la bienheureuse Diane d'Andalò, comme un miroir plus fidèle de cette sainte dilection où le prêtre trouve, dans son sublime ministère, la plus grande force unie à la plus grande douceur ; comme un exemple de ce souffle exquis, pur et surhumain, où, sous la grâce sacerdotale, des âmes dégagées d'elles-mêmes et éprises de Dieu, respirent le même air, vivent la même vie, aspirent aux mêmes héroïsmes, s'aident ensemble à accomplir la fin de

[1] Lettre XVIe.
[2] Lettre XLIIIe.

tout être pensant et aimant : monter toujours dans la lumière, s'approcher toujours du foyer de l'Amour infini. Le prêtre est l'aigle de l'Écriture qui « excite ses petits à prendre leur essor, étend ses ailes, vole au-dessus d'eux, et emporte avec lui son précieux fardeau dans les airs[1] ».

Arrêtons-nous. Le prêtre est l'ambassadeur de Dieu sur terre. Nul n'est reçu du grand Roi si ce n'est par lui. Vivant dans son intimité, il y introduit les plus dignes, comme il va chercher et ramener les plus éloignés. Il est à la base et au sommet de l'échelle de Jacob. Il baptise, il enseigne, il confirme, il sanctifie. Il est la pierre d'angle et la clef de voûte, parce qu'il n'y a qu'un Prêtre, le Christ, Fils de Dieu, un seul sacerdoce, comme il n'y a qu'une foi, un baptême, un Dieu. C'est le Christ qui baptise, qui pardonne, qui consacre, qui sanctifie ; le prêtre parle, agit, exerce l'autorité au nom du grand Prêtre, jamais au sien propre. Par la grâce de l'ordination, il entre en participation du sacerdoce éternel, il l'exerce et le perpétue, mais un Prêtre unique reste entre le ciel et la terre, celui dont saint Paul a dit : *Tu es sacerdos in æternum*[2] *!* le Prêtre éternel ! Le pouvoir du prêtre n'est pas de l'homme, encore qu'il s'exerce par l'homme. Baptiser, enseigner ce qu'il faut croire pour être sauvé, lier et délier les consciences, ouvrir et fermer le ciel, faire descendre le Pain des anges et le donner aux hommes, tout cela n'est pas de l'homme, mais de Dieu seul, et cependant tout cela c'est le

[1] Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis. (Deut. XXXII, 11.)

[2] Hebr. V, 6.

prêtre, c'est son pouvoir surhumain, si minine, si décrié sur terre, si prodigieux là-haut. C'est l'empire des âmes. Si le Christ mourant disait que son royaume n'est pas de ce monde qu'il avait maudit, il n'entendait pas se désintéresser de ce qui se passe en ce monde, puisque entre le berceau et la tombe se décide l'éternelle destinée de l'homme et des peuples. Aussi la société qui veut chasser Dieu de son sein a-t-elle raison de désigner le prêtre en disant : Voilà l'ennemi ! Sans doute, contre cette parole de haine, il y en a une autre d'invincible autorité : « L'enfer ne prévaudra pas ! » Mais quelles vertus exceptionnelles ne faut-il pas à la personne du prêtre pour se faire pardonner, par les autorités jalouses de la sienne, la suprématie de sa juridiction, les étonnantes prérogatives de son sacerdoce ! Quelle sûreté dans la doctrine ! quelle prudence dans le gouvernement ! quel amour exclusif des âmes ! quel détachement profond de tout ce qui accompagne d'ordinaire l'exercice de l'autorité : la richesse, la prospérité, les honneurs !

Le prêtre éminent dont nous publions les lettres, a été un admirable exemple de ces vertus, de cette élévation de caractère, de cet oubli de lui-même et des choses de la terre, dans un très vif amour de Dieu, de l'Église et de son pays. Après avoir vu ce que peut l'orgueil pour corrompre le génie, et assisté à la chute lamentable du prêtre le plus merveilleusement doué de ce siècle, précipité du faîte de la gloire dans un abaissement sans exemple, il lui fut donné de monter à son tour à ce sommet où les dons les plus rares du ciel et de la terre illuminent un front d'homme de l'auréole d'une beauté achevée, et d'apprendre à ses contemporains ce que peut un vrai

prêtre pour attirer à l'Église les esprits les plus rebelles, et se faire pardonner, à force de sincérité, son immense influence sur les âmes. Beaucoup, nous le savons, se sont éclairés à cette lumière, et se plaisent encore à y aller chercher une force, un rayon d'en haut. Puisse ce livre aider à une plus large connaissance de cette âme sacerdotale, et, en révélant mieux sa beauté, apprendre à plusieurs, prêtres et fidèles, comment on peut ramener la France à l'amour du prêtre, seul espoir de l'avenir!

Fr. BERNARD CHOCARNE,
des Fr. Prêch.

Paris, fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, 1885.

LETTRES

DU RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE

A Mme LA BARONNE DE PRAILLY

Abbaye de Solesmes, 22 juin 1838[1].

Madame,

Je viens vous prier de vous joindre à moi pour une petite bonne œuvre que je ne puis faire seul.

Il y a au petit Mont-Rouge un ancien garde du corps de Charles X, qui, avant 1830, avait obtenu une place assez lucrative dans l'établissement des tapisseries royales de Beauvais, et qui, par suite de la révolution, a perdu cette place, sans pouvoir faire valoir ses anciens services militaires pour une retraite quelconque.

[1] L'abbé Lacordaire était alors près de dom Guéranger, nouvel abbé de Solesmes, arrêtant définitivement sa résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Son séjour à l'abbaye fut d'un mois.

Il est marié, a un fils et trois ou quatre filles, et pour toute ressource une place dans un bureau d'*omnibus* à *trente sous* par jour. Je voudrais lui faire parvenir vingt francs, et tous mes amis étant absents de Paris, vous êtes ma seule ressource pour cette petite commission. Ce sont vingt francs que je vous devrai, et je vous promets d'être un débiteur fidèle et reconnaissant.

Veuillez présenter mes hommages à Monsieur Chevandier, et agréez le respect avec lequel je suis,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

H. LACORDAIRE.

P.-S. Le pauvre homme dont je vous parle s'appelle *Joly de Montesson*, et demeure aux *voitures Mont-rougiennes, au petit Mont-Rouge.*

Abbaye de Solesmes, 11 juillet 1838.

Madame,

Je suis bien reconnaissant de la peine que vous avez prise pour la commission dont j'avais eu la témérité de vous charger. Je ne le suis pas moins des termes trop aimables par lesquels vous m'avez fait connaître l'accomplissement de mes souhaits. L'indifférence que vous me supposez pour ce qui vous touche est, je vous assure, bien loin de moi. Je vous crois une âme tout à fait prédisposée aux plus hautes vertus chrétiennes, tout à fait noble et ardente. Les ennuis intérieurs que vous éprouvez en sont une marque. Les âmes faibles et peu élevées trouvent ici-bas un aliment qui suffit à leur intelligence, qui rassasie leur amour. Elles ne découvrent pas le vide des choses visibles, parce qu'elles sont incapables de le sonder jamais fort avant. Mais une âme que Dieu, dans la création qu'il en a faite, a rapprochée davantage de l'infini, sent de bonne heure la limite étroite qui la resserre; elle a des

tristesses inconnues, sur la cause desquelles longtemps elle se méprend ; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que le trouble vient de plus haut. Il est remarquable dans la vie des saints que presque tous ont senti cette mélancolie dont les anciens disaient, *qu'il n'y a pas de génie sans elle*. En effet, la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire, car c'est une maladie qui énerve quand on ne la secoue pas, et elle n'a que deux remèdes, la mort ou Dieu. Je souhaite bien vivement, Madame, que vous tourniez de ce côté les forces surabondantes de vous-même, persuadé que vous y trouverez un grand repos. Je serai toujours heureux quand je pourrai y contribuer.

Agréez le respect avec lequel je suis,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

H. LACORDAIRE.

P.-S. Je présente tous mes hommages à M. Chevandier.

Rome, 28 août 1838.

Je suis bien loin de Çirey, Madame, comme vous le voyez par cette date. Mais si mon corps en est loin, ma pensée s'y est souvent reportée depuis un mois. J'ai passé les Alpes et les Apennins avec votre lettre toujours présente, et avec une joie profonde qui m'étonne presque moi-même, si je ne savais qu'il est des âmes destinées à se rencontrer un jour dans le bien et la vérité, quel que soit l'intervalle apparent qui les ait longtemps séparées sur la terre. Je me réjouis de ce que vous n'avez pas attendu le déclin de la vie pour abandonner l'amour du monde, et les frivolités superbes qui le retiennent dans une perpétuelle enfance. Il était à craindre que vous eussiez besoin, pour venir à Dieu, de traverser des passions violentes, de grandes infortunes de cœur, parce que votre nature était profonde, aimante, et que plus la mer est puissante, plus elle a besoin de rochers et d'écueils pour être brisée. Dieu l'a voulu au-

trement, c'est un grand bonheur. Car vous lui apportez une âme encore jeune, encore susceptible d'illusions, et non pas vidée et défaite. Vous voyez que Jésus-Christ est mort à la fleur de l'âge.

Vous ne pouviez mieux faire aussi que de commencer par régler votre vie et vous ménager du temps pour une étude sérieuse. L'ignorance est un grand ennemi de l'âme. Que croire quand on ne sait pas? Qu'aimer quand on n'a pas vu? Les lectures de chaque jour alimentent l'esprit, le dégoûtent des choses vaines, lui forment une sève intérieure qui animera tout. Vous avez besoin d'augmenter votre foi; c'est la foi qui est le principe de la vie spirituelle, puisque aujourd'hui que nous ne voyons pas Dieu, nous n'avons d'autres ressources pour le connaître que de savoir ce qu'il a dit de lui-même. Et, bien que vous ayez la foi d'une chrétienne, que vous êtes loin cependant de croire pleinement, ardemment! Si une goutte de la foi des saints tombait en vous, vous n'auriez pas assez de larmes pour vous pleurer, pour pleurer votre vie lâche, molle, insignifiante, si pleine d'orgueil et de la satisfaction des sens. Que de chrétiens pensent croire, parce qu'ils admettent qu'il y a un Dieu en trois personnes, que l'homme est corrompu, qu'une personne divine s'est incarnée pour l'éclairer et le racheter, qu'elle est morte pour nous, et que nous serons

jugés un jour selon notre conformité à la vie et à la mort de Jésus-Christ! Ils admettent tout cela, je le veux, mais ces idées sont comme à la surface de leur esprit; ils croient par peur de l'enfer, pour se donner une sécurité; ils se mettent la foi dans l'intelligence comme on met le mors dans la bouche d'un cheval. Mais ils ne croient pas tellement que leur esprit et leur foi ne font qu'un. Il y a des moments convenus où ils prennent la foi dans un coin de leur cerveau; il y en a d'autres où ils la laissent en *fourrière*, pour rire et s'amuser. Le chrétien véritable, même en riant, a sa foi présente, et il est avec Jésus-Christ comme avec une partie de lui-même qui ne le quitte jamais. En un mot, la foi doit devenir amour, charité, et l'amour doit embraser la foi. La pénitence est le grand chemin pour arriver là, et les hommes l'aiment encore moins et la comprennent moins que la foi.

Je suis venu à Rome pour préparer le rétablissement des Dominicains en France. J'ai réussi au delà de mes vœux, et je retourne en France pour réunir quelques âmes qui veuillent se dévouer avec moi à cette œuvre. Les Dominicains sont le plus illustre corps religieux de l'Église, et notre pays en est privé jusqu'à présent. Il fallait combler ce vide. Je vous en parlerai plus au long quelque jour. Si vous m'écrivez, écrivez-

moi à *Dijon, poste restante*. J'écrirai là-dessus à M. Chevandier, auquel je présente mes compliments et mes hommages.

Adieu, Madame, priez pour moi.

H. L.

Paris, 23 novembre 1838.

Madame,

J'ai trouvé en effet à Dijon votre lettre du 14 septembre. Les ennuis des premiers temps d'une arrivée m'ont empêché d'y répondre, mais non de songer à vous. Je vois avec joie que vous persévérez dans les sentiments nouveaux que Dieu vous a inspirés, et qui vont si bien à une âme pure et ardente comme la vôtre. Mais vous m'effrayez par cette maladie du cœur dont vous me parlez pour la première fois. Je n'en avais pas l'idée. C'est une raison de plus pour vous de chercher en Dieu cette paix que lui seul donne, et qui, en remplissant l'âme, réagit sur le corps lui-même. Considérez aussi que tous les hommes étant débiteurs envers la justice divine et devant faire pénitence, la meilleure est celle qui nous est choisie par Dieu, puisqu'elle est

plus conforme à sa volonté. Les maladies et la mort sont notre calvaire, notre sacrifice sanglant. Nul chrétien ne peut l'éviter; mais tous n'en profitent pas. Lorsque vous souffrez, reportez votre pensée sur la Passion de Jésus-Christ, qui étant Dieu a voulu souffrir aussi, et d'une manière si cruelle, si honteuse. Mettez-vous à sa place : supposez qu'on vous fasse tout ce qu'on lui a fait, et vous sentirez que votre calice est encore bien moins amer que le sien. Quand on aime d'ailleurs, n'aime-t-on pas souffrir pour celui qu'on aime? Quel est celui de nous qui n'a désiré mourir pour un ami? Qui n'a pensé au bonheur d'être frappé à la place d'un autre que l'on aime? Jusque chez les esclaves on trouve ces sentiments. Si nous aimons Dieu, il nous est donc facile de comprendre le bonheur de lui immoler notre corps par la souffrance. Il est vrai que la douleur réelle est bien dure à porter, même lorsque l'imagination et le cœur la désirent. Cependant le concours de la volonté l'adoucit un peu, surtout dans les intervalles, lorsque la douleur ayant cessé ou diminué, on dit à Dieu que c'est pour lui et par amour pour lui qu'on la supporte. Quelle joie n'éprouvaient par les martyrs lorsqu'après avoir lassé les bourreaux, ils rapportaient dans leurs prisons leurs corps tout meurtris!

J'espère vous voir cet hiver à Paris. Présentez

mes compliments et mes félicitations à M. Chevandier, à son retour, et croyez-moi bien votre très respectueux et affectionné serviteur.

H. L.

La Quercia, 1[er] novembre 1839.

Madame,

M. l'abbé Jandel m'a remis hier votre billet de Pise, mais sans pouvoir me donner votre adresse que d'une manière très vague. Je vous écris à tout hasard pour vous la demander, et j'écris pareillement à Rome pour le même objet. Si vous recevez ce mot, veuillez, le plus tôt qu'il vous sera possible, me donner la certitude qu'il vous est parvenu. J'ai été très peiné d'apprendre que votre état avait exigé le voyage d'Italie; car je prends un vif et sérieux intérêt à tout ce qui vous concerne. Je ne fais que vous le dire aujourd'hui, en attendant que je sois sûr de pouvoir vous entretenir.

Agréez, je vous prie, Madame, mes très respectueux hommages.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

La Quercia, 19 novembre 1839.

Madame,

J'attendais avec impatience de vos nouvelles; je vois par votre billet que, jusqu'à présent, l'air de Pise ne vous a pas fait grand bien, mais que vous y avez apporté la résignation et le calme qui sont ici-bas nos meilleurs médecins. Je ne voudrais pas cependant que cette résignation allât trop loin, qu'elle vous fît négliger les soins que vous vous devez, ainsi qu'à ceux qui tiennent à vous. Lorsque l'âme est arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y rattache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'Océan a besoin de nous : l'Océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. Ne fût-ce que par notre faculté de prier et de souffrir, combien ne pouvons-nous pas rendre de services à ceux qui prient moins

et qui souffrent plus que nous! Ne haïssez donc pas la vie, tout en vous en détachant. Soyez comme un agneau entre les mains de Dieu, prête à vivre ou à mourir. La mort est le beau moment de l'homme. C'est là que se retrouvent toutes les vertus qu'il a pratiquées, toute la force et toute la paix dont il a fait provision, tous les souvenirs, toutes les images chéries, les regrets doux, et cette belle perspective de Dieu. Si nous avions une foi vive, nous serions bien forts contre la mort. Mais ne pensez à elle qu'avec toutes les réserves de votre jeunesse et de la bonté de Dieu. Évitez la tristesse. Si on pouvait être gai quand on veut, on guérirait bien des maux de poitrine.

Êtes-vous seule? P*** serait-il venu vous rejoindre? Je ne sais rien de lui depuis très longtemps, c'est-à-dire, depuis sept mois que j'ai quitté Rome. Cabat n'a point répondu au billet dernier que je lui ai écrit, ce qui m'a fait croire qu'il est absent. Il avait le projet de retourner prochainement en France. L'isolement de sa vie à Rome le fatigue; les imaginations ardentes aspirent à la solitude, et pourtant elles ont besoin plus que les autres d'une vie agitée et distraite.

Je pense que M. Chevandier va bien. Quand vous lui écrirez, présentez-lui mes compliments et mes hommages.

Je suis encore ici pour quatre à cinq mois, après quoi je passerai quelque temps à Rome

avec mes deux compagnons, pour nous préparer à notre retour en France. Vous me trouverez donc à la Quercia en février; mais vous ne pourrez me voir qu'un moment, à la porte ou à la sacristie. Les femmes n'entrent pas dans nos maisons, sauf l'église et la sacristie, et le parloir, quand il y en a un. La Quercia n'en a pas, à cause du peu d'occasions qu'on y a de visites.

Adieu, Madame, croyez au vif intérêt où je suis de votre état, et à mon désir de vous savoir heureuse, au moins par l'âme. Priez quelquefois pour les Dominicains français. Les prières des malades sont toujours excellentes, parce qu'elles ressemblent à celles de Notre-Seigneur pendant qu'il souffrait.

Je suis avec le plus respectueux attachement,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

La Quercia, 5 janvier 1840.

Madame,

Je vous remercie du billet du 9 décembre. Je vois avec peine que vous ne pouvez pas venir à Rome avant la fin de mars. Nous serons encore à la Quercia à cette époque; mais nous ne tarderons pas à vous suivre à Rome, et il me sera plus facile de vous y voir qu'ici. J'espère que vous aurez un beau printemps, qui vous fera du bien. Jusqu'à présent la saison est d'une douceur admirable, et peut-être à Pise vous êtes encore mieux partagés que nous, si Pise n'est pas un nom trompeur, comme bien d'autres.

Je suis ravi que vous preniez du goût à la vie des saints. Ce sont vraiment les grands hommes de l'humanité, les cœurs aimants par excellence, et tous nos romans sont bien froids en comparaison. Une chose surprenante, quand on lit

leur vie, c'est la prodigieuse variété qui y règne, malgré la ressemblance des idées et des sentiments. Ce sont les mille et une nuits de la vérité. Mais je crains que vous n'ayez que quelques vies détachées, ou bien des collections telles que celles de Godescard, qui ne renferment qu'un abrégé rebutant par sa sécheresse. Les *Vies des Pères du désert* par Arnaud d'Andilly, en sept ou huit volumes, sont bonnes; les *Actes des Martyrs* par dom Ruinard sont aussi tout ce qu'il faut. Je voudrais voir un homme de mérite consacrer son temps et sa plume à nous faire un travail sur les saints, dans le genre des vies de Plutarque, en laissant de côté ceux qui sont mal connus ou peu intéressants. Mais à tout moment, au milieu de l'abondance des livres qui chargent les bibliothèques, on se prend à penser qu'elles sont vides, et qu'il y aurait à faire ceci et cela.

Je ne suis pas étonné de ce que vous me dites de X***. Il y avait en lui, quand j'ai commencé à le connaître, un fond généreux, capable de bien, s'il avait pu arriver au christianisme sincère et solide. Mais la vanité et les sens l'ont emporté. Les jeunes gens qui naissent avec une fortune acquise ont plus besoin que les autres du poids de la religion pour les maintenir dans la dignité et la bonté. Une position ingrate soutient contre le mal par la nécessité d'y faire face : mais quand tout vient à souhait! Vous êtes bien heureuse

d'avoir échappé à l'anathème qui pèse sur la richesse, et vous commencez à jouir des fruits qui sont la conséquence d'une vie dirigée par la lumière de Dieu. Il y a un temps où la religion n'est qu'un frein qui nous arrête : il en vient un autre où elle est une sève douce et pénétrante qui remue toutes les fibres de l'âme, agrandit l'intelligence, nous donne l'infini pour horizon, nous explique le mouvement des choses humaines. Quelle pitoyable destinée que celle d'un homme qui se lève et qui se couche tous les jours, sans pouvoir se donner une raison certaine de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend et de tout ce qu'il fait! Quelle obscurité que le génie même sans la foi! Vous êtes donc bien heureuse, et il ne faut pas vous étonner de l'espèce de fermentation intérieure que vous éprouvez. De même qu'une plante transportée d'une cave au soleil sent tous ses pores s'ouvrir à la lumière et à la chaleur, une âme transportée de l'air de ce monde dans celui de l'Évangile y sent une fécondation divine qui la ravit à elle-même.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé quand vous le pourrez; vous me ferez toujours un extrême plaisir, dont vous ne devez pas juger par la rareté de mes lettres.

Si M. Chevandier est à Pise, je vous prie de lui présenter mes compliments et mes hommages.

M. l'abbé Jandel demeure à Rome, viâ Magnanopoli, palazzo del Gallo, n° 280.

Je suis, avec un respectueux attachement,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

La Quercia, 13 mars 1840.

Madame,

Je comptais bien sur le plaisir de vous voir à votre passage, et voilà que vous partez pour la France! Je crois, au reste, que vous agissez prudemment; il ne faut passer que l'hiver en Italie. Je ne pourrai donc vous voir cette année, car ma détermination est prise de rester encore trois ou quatre ans à Rome. C'est là que nous formerons les premiers éléments de notre œuvre. Plusieurs hommes de mérite doivent venir nous y rejoindre. Nous habiterons tous ensemble le couvent de la Minerve, chef-lieu de notre ordre; nous y étudierons ensemble saint Thomas, notre grand docteur. Les laïques recevront les ordres sacrés dans cet intervalle, et nous reviendrons en France déjà for's de notre nombre et de notre unité, ainsi que des grâces de Dieu. L'abbé Jandel est de notre petit troupeau français-romain. Ce que nous allons faire là, il l'eût fallu faire en France avec beaucoup moins de res-

sources et de sécurité; c'est du temps de gagné avec beaucoup d'autres avantages.

Nous n'avons rien demandé au gouvernement que sa tolérance, fondée sur l'état de la législation et des esprits en France. Il nous l'accordera si la clameur publique ne lui force point la main. Mais tout cela nous inquiète peu. Aujourd'hui tout est si peu stable, que ce serait une grande folie de s'appuyer sur un ministère ou même sur une royauté. *Dieu et la force des choses* sont plus que jamais les seuls appuis du christianisme et de toutes les œuvres qu'inspire son esprit. Nous revenons au temps des apôtres et du chaos de l'empire romain. Les catacombes, les déserts, les ruines, les révolutions sont là pour servir d'asile à tous les opprimés, à toutes les âmes fortes qui se dévouent au service de Dieu et du genre humain. Malheur à qui compte sur autre chose! Ne voyez-vous pas l'Asie, l'Afrique, la Turquie, l'Angleterre s'ouvrir à la propagation catholique? N'entendez-vous pas de toutes parts le vent qui souffle sur les rois et sur les peuples aveuglés, pour renverser toute puissance qui s'oppose à la vérité et à la charité? Insensés qu'ils sont! l'égoïsme les dévore; le paupérisme les ronge; la plèbe humaine, soulevée par leur impiété, se remue comme un océan furieux; et ce qui les inquiète, c'est d'arrêter le progrès du dévouement chrétien, c'est d'empêcher les âmes

de se donner à la pauvreté, à la chasteté, à tous les biens qui leur manquent! Ce que nous avons vu n'est rien en comparaison de ce que nous verrons. Cette société est semblable à un naufragé qui poignarderait l'homme venu à son secours au milieu des flots. Nous nous présenterons à la France en son temps; nous réclamerons nos droits d'homme, de citoyen, de chrétien : si elle nous repousse, nous irons ailleurs, nous écrirons, nous viendrons individuellement l'évangéliser. Dieu n'a jamais permis que la liberté fût sans ressource sur la terre. Ne vous occupez donc pas, Madame, de cette question. Elle n'en vaut pas la peine, et quiconque y a songé n'a jamais rien fait ici-bas que dormir au soleil de la fortune.

J'apprends avec plaisir que M. Chevandier vient à Rome. Nous y serons le 14 avril; c'est le 12 que nous prononcerons nos vœux. Je me recommande à vos prières pour ce jour-là. Elles me sont infiniment précieuses.

J'avais pensé un moment que M***, de Nancy, nous viendrait; mais, comme vous le remarquez, je ne crois pas qu'il soit en voie de progrès spirituels. La brise de la gloire humaine souffle en ce moment sur son cœur. Peut-être un jour Dieu le touchera plus profondément, quoique, à vrai dire, il ne revienne guère tenter ceux à qui il a fait de grandes grâces, et qui n'y répondent

point. Il y a un moment à saisir. Qui le méprise, ne le retrouve plus. Je vois tous les jours s'accomplir cette parole de l'Écriture : *Je donnerai ta lumière à un autre.* Les uns tombent, les autres s'élèvent : je vois des choses merveilleuses dans cet ordre du gouvernement de Dieu.

Adieu, Madame, donnez-moi de vos nouvelles, et croyez au respectueux attachement avec lequel je suis,

Votre très humble et dévoué serviteur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sainte-Sabine, 16 juillet 1840.

Madame,

J'ai appris avec plaisir que vous n'aviez pas pas quitté l'Italie, et que vous seriez à Rome au mois d'octobre pour y passer tout l'hiver. Il me semble que cette résolution était ce qu'il y avait de mieux pour votre santé, dont le rétablissement progressif me cause une très sensible joie. Il est possible pourtant que l'éloignement de votre pays soit pour quelque chose dans les peines intérieures que vous éprouvez. L'âme trouve aux lieux où sont ses affections et ses habitudes une source d'activité qui est complètement tarie en pays étranger. La nature, si belle qu'elle soit, ne peut dédommager de la patrie. Toutefois je ne suis pas certain de ce que je dis là. La vie spirituelle, partout où l'on est, est pleine d'écueils et de vicissitudes; nous ne sentons pas

toujours Dieu avec la même vivacité; la tristesse alors s'empare de nous, et le monde, au-dessus duquel nous nous sommes mis, ne peut pas non plus combler ces vides momentanés de notre cœur. Nous sommes comme une barque sans voiles et sans rames, qui ne tend à aucun port. Il faut vous faire à ces épreuves. Dieu nous les envoie dans sa miséricorde pour nous dégoûter de la terre, et nous porter à souhaiter ardemment de voir nos liens brisés. Les plus grands saints ont éprouvé ces désolations, et plus ils étaient forts, plus Dieu les accablait par ces rigoureuses privations. Nous ne sommes pas meilleurs que ceux qui nous ont précédés; le chemin est le même pour nous que pour eux.

Vous avez su toutes les alternatives qui se sont succédé pour la coadjutorerie de Strasbourg. M. Bautain, après avoir longtemps arrêté la nomination de M. Affre, avait fini par trouver en lui un ami au lieu d'un ennemi qu'il supposait[1]. Puis, à peine commençait-il à jouir de l'espérance qu'il en avait conçue, M. Affre a été promu à l'archevêché de Paris. Je ne sais main-

1 Mgr de Trévern, qui s'était montré plus que sévère pour M. Bautain, ayant donné sa démission d'évêque de Strasbourg, avait proposé M. Affre pour le remplacer. M. Bautain, qui le redoutait, réussit à retarder sa nomination. C'est à ce retard que M. Affre dut de succéder à Mgr de Quélen sur le siège de Paris.

tenant qui il aura. Pour nous, nous sommes fort contents de ce que Dieu nous a donné.

M. l'abbé Jandel est très sensible à votre souvenir et vous présente ses hommages respectueux. Il va beaucoup mieux qu'il y a deux mois. Nous vivons tous très unis et très heureux.

Voilà un bien petit billet. Je vous prie de me le pardonner, et d'agréer l'expression du respect et du dévouement avec lequel je suis,

Madame,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Couvent de Bosco, 27 septembre 1841.

Madame,

C'est ici que m'est parvenue votre lettre du 9 septembre. La nouvelle de votre arrivée à Hyères ne m'a point surpris; il me semblait bien difficile que vous pussiez sitôt supporter un hiver lorrain. La Provence n'est pas tout à fait l'Italie; cependant il ne faut pas vous montrer trop ingrate envers elle. Nous sommes bien heureux d'avoir en France un peu de ce soleil-là, et de n'être pas obligés toujours de faire trois à quatre cents lieues pour nous chauffer. Moi qui ai repassé les Apennins, j'ai éprouvé un sentiment contraire au vôtre, un bonheur d'enfant à retrouver un climat plus analogue à celui de la France. J'aime passionnément ces brouillards précoces qui enveloppent le matin tout notre couvent; ils me rappellent cette fin de septembre qui m'annonçait autrefois le terme des vacances. Vous voyez que nos impressions sont bien différentes.

Je suis affligé des sentiments que vous a montrés M. X*** au sujet de la religion et du clergé. Ce changement peut tenir aux attaques violentes de la presse depuis quatre ou cinq mois; mais peut-être en faut-il chercher l'explication dans quelque chose de plus personnel. Vous savez que M. X*** s'est brouillé avec P***, et qu'il a tenu à mon égard une conduite bien peu reconnaissante de mes bontés pour lui. Le peu de succès de son portrait a sans doute achevé de l'aigrir, et je crains qu'il n'ait parlé de moi à M. X*** de manière à me l'aliéner, soit en lui présentant mon caractère et mes vues sous un faux jour, soit en lui faisant entendre que j'ai mal parlé de lui. Je n'ai rien à me reprocher même sous ce dernier rapport; mais peut-être ce jeune homme, qui prétend avoir jugé mes plus secrètes pensées, aura-t-il eu peu de peine à me prêter des discours que je n'ai point tenus. Je ne l'en accuse point, je n'en sais rien. C'est un simple soupçon que je vous expose, et je vous serais obligé de m'en dire votre pensée sans déguisement, afin de pouvoir me gouverner. Bien entendu que M. X*** ne se doutera pas que vous m'ayez rien dit.

Je suis ici jusqu'au 15 octobre, et je serai à Paris du 1er au 20 novembre environ. Vos lettres, adressées rue Saint-Dominique, n° 73, me parviendront toujours.

Il est très vrai que je prêcherai à Nancy cet hiver, dans la dernière partie de la saison. Vous jugez si je serai contrarié de votre absence. Vous n'avez pas besoin de mes sermons, et j'aurais plus gagné que vous à vous avoir pour auditrice. On a tant de difficultés devant un auditoire inconnu, qu'une âme sûre peut servir infiniment par ses conseils. On blesse sans le savoir, on va trop loin ou pas assez, et où sont les amis qui avertissent? Enfin le bon Dieu le veut ainsi, nous devons nous résigner.

J'ai été bien touché de ce que vous me dites de la persévérance et de la fermeté de M. votre oncle. Parlez-lui de moi dans vos lettres; dites-lui que j'ai prié pour lui, et que je lui demande la conservation de son bon souvenir. N'oubliez pas non plus de présenter mes hommages à M. de Prailly.

Adieu, Madame, que Dieu veille sur vous, vous rende la santé et vous permette d'accomplir pour son service tout le bien qui est dans votre cœur. Je suis avec le plus respectueux dévouement tout à vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Bordeaux, 5 janvier 1842

Madame,

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé et de l'état de votre âme m'ont bien réjoui. Je sais un gré infini à l'air d'Hyères de vous avoir été si favorable, et je souhaite qu'il vous ôte l'envie d'y revenir l'hiver prochain, afin que vous puissiez assister à mes conférences de Nancy, lesquelles dureront de l'Avent à Pâques. Les Bordelais, je vous en avertis, me gâtent prodigieusement, et il faudra que votre Lorraine fasse des choses bien extraordinaires pour les surpasser. Jamais Dieu peut-être n'a semblé bénir autant ma parole; tout me persuade qu'il y aura des fruits sérieux.

Je vous suis bien reconnaissant, croyez-le, des détails que vous me donnez sur ce qui me concerne; je n'aime rien tant que la vérité, et les amis véritables seuls sont assez généreux pour vous la faire connaître. L'opinion que certaines personnes se sont formées de moi dans

l'ordre politique m'a toujours étonné, parce que je n'ai jamais dit une parole ni écrit une ligne qui indiquassent la moindre tendance vers le parti qu'on appelle républicain. J'ai toujours été bienveillant pour l'opinion qui est aux affaires depuis dix ans, sous le nom de juste-milieu, et si j'ai commis quelques attaques contre un parti, ç'a été seulement contre le parti légitimiste, à cause de la manière exagérée dont il entend ce qu'il appelle le dogme de la légitimité. J'avais donc lieu d'espérer que les hommes attachés au gouvernement me rendraient justice, et reconnaîtraient en moi l'un des prêtres qui a fait le plus pour réconcilier le clergé avec les événements accomplis; mais je n'ai été payé que d'ingratitude, parce que je n'ai voulu être avant tout et par-dessus tout que l'homme de Dieu, de son Évangile et de son Église, parce que je n'ai donné de gage à aucun parti, entendant conserver le droit de leur dire à tous la vérité, comme c'est mon devoir. On a été blessé de cette indépendance religieuse, et bien davantage encore lorsque je l'ai eue protégée et couverte par ma robe de moine. Ne croyez pas qu'on craigne de voir diminuer mon influence sous l'habit de Saint-Dominique; on a très bien vu que cet habit était une force de plus, que désormais obligé de n'aspirer plus à rien, j'étais dans une citadelle imprenable non seulement à l'ambition, mais

encore défendue contre la peine qu'on aurait pu croire me faire en ne m'appelant à rien. J'ai consacré ma liberté et ma vie par là, et c'est tout juste ce qui déplaît. Néanmoins il est vrai aussi que beaucoup ne suivent, en appréciant mal mes idées et ma conduite, qu'une imagination résultant de diverses circonstances qu'ils n'ont pas été à même de bien connaître. Il n'y a rien de plus difficile à juger qu'un homme qui n'appartient à aucun parti dans un temps de partis; les hommes ont besoin pour classer les hommes d'une définition précise de leur tendance, et ils n'aiment pas à démêler les fils d'une existence qui se tient à part. A qui êtes-vous? Voilà une question que chacun se pose à propos d'un homme, et lorsqu'on n'en voit pas clairement la réponse, vous êtes jugé sur une phrase ou un ouï-dire. Aussi n'ai-je aucune amertume contre les faux jugements qu'on porte de moi; je m'y résigne, grâces à Dieu, avec douceur. C'est la vie tout entière qui doit finalement déposer de vous, qui prouvera si vous fûtes ambitieux ou désintéressé, simple ou adroit, bon ou hypocrite. A propos de votre vie à vous, je suis ravi des joies d'enfance que vous retrouvez; c'est le signe d'une âme vraiment attachée à Dieu; lui seul ramène l'homme à la simplicité et au contentement de l'enfance. Jouissez donc bien de cet état, comme une preuve que Dieu vous aime et que vous lui plaisez.

Mille hommages, je vous en prie, à M. votre oncle. J'espère le voir l'an prochain à Nancy, et l'avoir pour un de mes bons auditeurs. Je me recommande à vos prières. Vous recevrez quelqu'un de ces jours un imprimé qui a pour titre : *Œuvre dominicaine,* et pour but de réunir des secours pour mon petit troupeau, qui augmente tous les jours. Nous avons perdu l'un d'eux[1], artiste distingué et homme d'un grand mérite ; il a succombé à Bosco, après six mois d'une affection de poitrine. Nous le regrettons bien.

Adieu et respect.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

1 Le Frère Piel, mort le 19 décembre 1841.

Couvent de Bosco, 25 mai 1842.

Madame,

Votre lettre du 28 février m'apprenait le triste accident qui était venu se joindre à vos souffrances ordinaires, et le courage avec lequel vous supportiez cette nouvelle épreuve. J'aurais dû m'informer plus tôt de votre santé, bien que vous m'annonçassiez le peu de gravité du mal; je n'ai guère pu qu'en avoir souvent le désir. J'achevais mes conférences de Bordeaux; je revenais à Paris, puis à Bosco; tout ce travail et ce mouvement ne m'ont laissé pour mes amis que la pensée de leur donner mes premiers loisirs.

Je suis rentré à Bosco par le Saint-Gothard; vous voyez que le chemin était bien loin d'Hyères, et j'en ai été fort puni. J'ai passé le Saint-Gothard dans la neige, la pluie, la boue, et j'y ai gagné une fièvre qui m'a retenu sept jours dans une auberge, seul, et m'a laissé pendant quinze jours une grande faiblesse et une grande tristesse. Grâces à Dieu, c'est fini.

Le Père Jandel a prononcé ses vœux à la Quercia le 15 de ce mois, avec deux autres de nos Français. Il se sont mis en route le 19 pour venir à Bosco, où nous allons tous être réunis. Le 29, trois autres de nos novices feront leurs vœux ici, en sorte que nous allons être sept Dominicains français profès, sans compter trois novices dont la profession n'est pas éloignée, et quelques recrues qui vont nous arriver. Notre réunion est un grand bonheur pour nous, non pas seulement par le plaisir d'être ensemble, mais sous le rapport spirituel de notre œuvre. Cette dissémination que nous avons subie a été une rude épreuve, qui du reste a manifesté la sincérité de notre vocation. Nous aurons encore sans doute bien des tribulations; mais je crois que les plus difficiles à porter sont passées. La santé de nos frères est très bonne, sauf un seul qui est un peu faible. Nous avons perdu, à la fin de l'année dernière, l'un d'entre eux, le Frère Piel, homme d'un grand mérite et d'une vertu encore plus remarquable. C'est le second sacrifice que Dieu nous a demandé. Rien ne se crée que dans les larmes.

J'ai présenté dans le temps votre souvenir à Mgr l'archevêque de Bordeaux; il y a été très sensible, et m'a chargé de vous faire parvenir l'expression du sien et ses hommages. J'ai été fort content de lui pendant mon séjour à Bor-

deaux. C'est un homme zélé, d'un esprit large, sans petites passions, et auquel je ne puis guère reprocher qu'une habileté qui n'est point blâmable en soi, mais qui chez lui m'a paru quelquefois excessive. Du reste, la situation de nos pauvres évêques est si difficile, que je conçois que la prudence surabonde en eux.

Je pense que M. Chevandier est toujours avec vous, à moins qu'il n'ait été remplacé par M. de Prailly. Veuillez lui dire bien des choses de ma part, et les plus aimables que vous pourrez, ce qui vous sera fort aisé.

Nous sommes tous les deux bien loin du *Bon Lafontaine*[1]. Le temps s'enfuit; on conçoit chaque jour davantage que l'ici-bas n'est rien, et il est étonnant que Dieu ait pu y mettre encore tant de choses qui nous plaisent, et jusque dans le passé.

Adieu, Madame, priez pour moi, et donnez-moi de vos nouvelles. Vous savez avec quels sentiments respectueux et dévoués je vous suis attaché.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

1 La première rencontre du Père Lacordaire avec madame la baronne de Prailly date de 1835, à la manufacture des glaces de Cirey (Meurthe), chez monsieur Eugène Chevandier de Valdrôme. Elle se renouvela peu de temps après à Paris au *Bon Lafontaine*.

Couvent de Bosco, 1er juillet 1842.

Madame,

Je serais bien heureux de vous rendre la visite que vous voulez bien désirer, et de dire la messe dans votre charmante chapelle; mais je ne suis plus à moi-même, je ne puis plus rien pour mon plaisir. Désormais toutes mes démarches doivent être calculées d'après le devoir. Si vous étiez sur la route de Nancy, où je dois me rendre à la fin de l'automne, il me serait possible de faire un détour pour vous voir; celui de Bosco à Hyères en serait un bien long, non pour mon désir, mais à un autre point de vue.

Le Père Jandel nous est arrivé un peu malade de la fièvre; le repos et l'air de Bosco l'ont déjà remis. Il me charge de vous offrir ses respectueux hommages. Priez pour que Dieu nous le conserve en bonne santé. Il nous est plus qu'utile dans notre œuvre, surtout pendant mes absences de l'hiver. En toutes choses il faut un second, et il est tout à fait ce dont nous avions besoin.

Je vous remercie de votre intention persévérante de faire quelque chose pour nous. Si vous voulez être inscrite sur la liste de nos fondateurs, il vous suffira de vous associer à nous *pour dix ans,* quelle que soit votre aumône de chaque année, pourvu qu'elle ne soit pas au-dessous *de dix francs par an.* Nous aimons mieux ce mode que de demander la somme en une fois, d'abord parce que peu de personnes peuvent faire ce sacrifice d'un seul coup, tandis que beaucoup le peuvent avec le temps, et ensuite parce que la persévérance de l'intention et des prières est un secours encore plus puissant. Si vous pouvez nous trouver quelques fondateurs, vous nous ferez plaisir, en ayant soin de ne vous adresser qu'aux personnes véritablement amies de l'œuvre, et qui peuvent être portées de cœur à s'unir à nous. Nous avons six trésoriers à Paris, MM. le curé de Notre-Dame-des-Victoires, le curé de l'Abbaye-au-Bois, le comte de Montalembert, le vicomte de Falloux, etc. Mais il vous sera plus facile d'entrer en relation à Nancy avec les personnes qui s'y chargeront cet hiver de nos intérêts. N'y pensez donc pas.

J'ai reçu à Paris diverses personnes du Tiers-Ordre, mais individuellement; nous n'avons encore rien établi de général à cet égard, c'est pourquoi les *Heures dominicaines* sont encore à venir.

Je n'ai point oublié M. Janmot[1]; c'est un bien bon jeune homme; je suis aise que vous l'ayez vu. Il est de cette jeunesse catholique qui s'accroît en France, et qui aidera notre pays dans les chances plus ou moins difficiles qui lui sont réservées. Notre ami Cabat est toujours de plus en plus pieux et bon; il vient de passer un mois à la campagne, dans les environs d'Amiens, chez une dame de mes amies à qui je l'ai présenté. Il a tout à fait gagné le cœur de cette maison. Je l'ai trouvé toujours un peu mélancolique, pour ne pas dire triste. Il aurait besoin d'une vie moins solitaire, et c'est là le difficile.

Adieu, Madame, veuillez présenter mes compliments à monsieur votre oncle, et agréez l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

1 Peintre de Lyon, auteur du meilleur portrait que nous possédions du Père Lacordaire. Il est représenté à Chalais, assis au pied d'un chêne, sur lequel l'artiste avait placé un aigle, les ailes déployées. Le Père accepta le tableau, mais fit supprimer l'aigle. Cette toile est la propriété de Mme la comtesse de Mesnard, à qui le Père la donna en souvenir de son dévouement pour l'Ordre. Il en existe une excellente photographie au charbon, chez Braun, avenue de l'Opéra, à Paris.

Nancy, 6 janvier 1843.

Me voilà à Nancy, Madame, et vous n'y êtes point! M. de Prailly aura dû vous dire que Nancy se conduit admirablement à mon égard, et que j'en suis on ne peut plus content. Aussi je me fais Lorrain, je vous reste. Après Pâques je m'établirai près de Lunéville, dans la propriété de M. Jandel[1]. Nous commencerons là un petit établissement, ou plutôt c'est M. Jandel qui le commencera. Si donc vous nous revenez au mois de mai, vous me trouverez sur le chemin de Cirey. Priez bien Dieu pour que nos projets ne trouvent point d'obstacles sérieux; c'est lui seul qui peut nous ouvrir les portes; car, malgré les bonnes dispositions du public, vous savez combien il faut peu de chose, dans notre temps agité et incertain, pour tout renverser.

J'ai vu ces jours-ci Mme Robert, qu'on m'a dit

1 Ce projet ne fut point réalisé et fit place au premier établissement de la restauration dominicaine à Nancy même, dans la maison donnée au Père Lacordaire par M. de Saint-Beaussant.

être une de vos amies, et même la première de toutes. Elle m'a dit que vous lui aviez écrit au sujet de la part que vous vouliez prendre à notre établissement. Je ne vous dirai rien là-dessus moi-même, puisque nous devons nous revoir. J'espère que l'hiver n'aura point changé l'état de santé dont vous jouissiez, d'autant plus qu'on nous écrit qu'il est fort doux cette année dans les pays du Midi. Ici même, dans les montagnes du Nord, nous ne pouvons arriver à obtenir trois degrés de froid; la neige tombe et se fond sans pouvoir prendre. Je m'accommode fort de cette bénignité.

Je ne sais comment vous remercier, Madame, des sentiments si bons que vous m'exprimez malgré l'absence; j'y suis bien sensible, je vous l'assure, et je prie Dieu que vous me les conserviez toujours. Demandez-lui pour moi que mon ministère ne soit point stérile à Nancy; il semble que bien des âmes sont déjà préparées; mais qu'une conversion est difficile et que c'est un grand miracle!

Je vous charge de mes compliments bien dévoués pour M. Chevandier, votre oncle, et vous prie d'agréer l'hommage de mes sentiments de respect et d'attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Nancy, 20 mars 1843.

Madame,

Il est bien ingrat à moi de tarder si longtemps à vous répondre. J'attendais cependant une bonne nouvelle que je voulais vous donner, et que je vous donne aujourd'hui, quoique encore sous le secret. Non seulement nous nous établissons en Lorraine, mais à Nancy même, où l'on vient de nous donner une maison avec un jardin, qui peut loger dix personnes. Le P. Jandel viendra m'y rejoindre dans le courant du mois de juin. Ce sera, je l'espère, une raison de vous guérir tout à fait, et de ne plus retourner dans ces vilains beaux pays du Midi.

L'affaire dont vous me parlez n'a produit en Alsace et en Lorraine aucune impression fâcheuse. Tout le monde connaît en Alsace le père du jeune homme dont il est question, et a su comment les choses s'étaient passées. Ce jeune homme[1], travaillé depuis longtemps par le désir

[1] Le Père Danzas, ex-maître des Novices, ex-provin-

de se faire religieux, vint à Rome en 1841, envoyé par son père pour y achever ses études d'artiste. Je ne l'avais jamais vu; il se présenta à moi et me supplia de le recevoir, m'assurant que sa famille était très religieuse, et ne serait nullement contristée de sa résolution. Il avait vingt-trois ans et plus. Je le reçus à la fin d'avril, et il partit presque immédiatement pour Bosco, où il prit l'habit à la fin de mai, ayant eu un mois pour prévenir sa famille. Il jugea à propos, sans m'en avoir rien dit, de n'écrire à ses parents que peu de jours avant sa prise d'habit, et le père m'accusa aussitôt, dans une lettre, d'avoir séduit son fils à l'insu de ses parents. Je lui répondis longuement une lettre qu'il n'a point publiée, où je lui exposais comment tout s'était passé, sur les affirmations de son fils, et sans que je pusse prévoir le moins du monde l'opposition de la famille. Il répliqua qu'en ce cas il voulait que je renvoyasse son fils. Je lui répondis que son fils était entré librement, que ses parents pouvaient employer toutes les voies de persuasion possibles pour le détourner de son dessein, mais que je ne pouvais lui ôter l'habit que de son consentement. Le fils, qui est un admirable et saint jeune homme, résista, étant loin de moi et abandonné

cial et auteur de l'ouvrage *les Temps primitifs de l'Ordre des Frères Prêcheurs.*

à ses propres forces, à tous les efforts de sa famille, et prononça ses vœux, l'an dernier, à la fin de mai. Il a, du reste, un frère et une sœur, et loin que ses parents aient besoin de lui, il était à leur charge pour de longues années encore. Tous ces faits sont connus, à Strasbourg et à Colmar, par les amis mêmes du jeune homme avec lesquels le père s'est brouillé pour ne l'avoir point prévenu des dispositions religieuses de son fils.

Vous me demandez des livres pour quelques personnes qui seraient disposées à revenir à la foi. Je ne connais rien de mieux que les ouvrages suivants : *Soirées de Saint-Pétersbourg,* par le comte de Maistre; *du Pape,* par le même; le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence,* par M. l'abbé de Lamennais; les *Conférences* de M. Frayssinous.

J'ai vu un instant M. Chevandier : nous sommes toujours fort bien ensemble.

Adieu, Madame, présentez, je vous prie, mes hommages bien sincères à monsieur votre oncle, et agréez celui de mon respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Nancy, 31 juillet 1843.

Madame,

Vous savez déjà que mon affaire continue son cours[1], et qu'elle sera appelée à la chambre correctionnelle le 25 du mois d'août; il m'a été impossible de faire autrement. Je sais que vous en éprouverez de la peine, et j'eusse voulu vous l'épargner; mais le devoir est supérieur à tout. Aucun calcul, aucune crainte, aucune habileté, aucun désir ne doivent prévaloir contre, et j'ai depuis longtemps l'expérience que c'est la seule voie de réussir finalement, encore que toutes les apparences soient contre le succès. Je m'abandonne donc à Dieu dans cette affaire comme dans toutes les autres, et n'en éprouve aucune inquié-

1 Le journal *le Patriote de la Meurthe*, ayant diffamé le Père Lacordaire à l'occasion d'un discours prononcé au collège de Nancy, le Père lui intenta un procès dans lequel il devait prendre lui-même la parole. On craignit du bruit, une émeute, et Mgr Menjaud, coadjuteur, ayant publié une lettre qui couvrait entièrement l'orateur, le Père retira sa plainte.

tude; aussi n'est-ce pas d'elle que je veux vous entretenir.

Je désire vous associer à une bonne œuvre que je ne puis pas faire seul, bien qu'elle ne soit pas quelque chose de considérable. Je suis lié avec un jeune homme de vingt-cinq ans, très bon, très aimable, d'un esprit cultivé, et qui est revenu à Dieu depuis environ six mois.

Il va entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où Mgr l'archevêque de Paris lui a donné une bourse pour tout le cours de ses études théologiques; mais, malgré cet avantage, ce jeune homme, dont la famille a été ruinée et qui vivait d'une place de clerc d'avoué, est arrêté par l'impossibilité de faire les frais de sa dépense personnelle au séminaire, dépense qui n'est point comprise dans la pension épiscopale, et qui s'élève à *trois cents francs* par an. J'ai songé à quelques-uns de mes amis du monde pour tirer de peine ce jeune homme, que j'aime, et qui sera un jour un prêtre bon et distingué; si vous pouvez vous unir à moi dans cette circonstance, vous me ferez un grand plaisir. Si vous ne le pouvez pas, je vous prierai de lui appliquer la moitié des cent francs que vous m'avez promis pour mon œuvre, car je ne pourrais pas faire cette application de moi-même, vu qu'il nous est interdit par nos règles de prêter de l'argent ou de servir des pensions. Nous ne pouvons que donner l'aumône quotidienne. Je vous

prie, du reste, d'agir là-dessus avec la plus entière liberté; je connais votre âme, et je suis sûr que si vous ne m'aidez pas dans cette circonstance, c'est que vos charges et vos charités accoutumées vous en ôteront le pouvoir. Mais si vous le pouvez, faites-le, et considérez que le sort d'un homme et de beaucoup d'autres est attaché à une dépense de *neuf cents francs en trois années,* dont je ne vous demande qu'une faible portion.

Adieu, Madame, que Dieu vous conserve et achève en vous tout le bien qu'il y a commencé. Vous savez avec quelle respectueuse affection je suis votre bien dévoué serviteur.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. Soyez assez bonne pour présenter mes hommages à M. Chevandier et à M. de Prailly.

Nancy, 5 août 1843.

Madame,

Je vous remercie bien vivement de la part que vous voulez bien prendre à l'œuvre dont je vous avais parlé. J'y suis sensible comme si c'était pour moi-même.

Vous aurez su la conclusion de mon affaire par suite d'une lettre publique que m'a adressée M[gr] le coadjuteur, et où j'étais pleinement justifié des imputations dont on m'avait chargé. Cette conclusion devant vous faire plaisir, c'est une raison pour moi de la trouver satisfaisante, et elle l'est en effet pour ce qui m'est personnel.

Pourquoi vous plaignez-vous de ma sévérité? Je suis ce que je dois être pour vous, reconnaissant, plein d'estime, vraiment dévoué, et si je ne l'exprime pas autant qu'il se pourrait, vous comprenez mieux que personne combien toutes les expressions et toutes les pensées d'un religieux doivent se ressentir du cours habituel de son cœur, qui est tout entier vers Dieu. La reli-

gion la plus austère n'exclut pas les affections, mais elle les élève et les tempère, en mêlant à tout notre être un élément plus qu'humain. Vous êtes encore trop vers la terre, attachant du prix à des choses bonnes, mais sans considérer qu'il en est de meilleures. Agréez de nouveau mes remerciements et mes respectueux hommages.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Bosco, 30 septembre 1843.

Madame,

Je n'ai pu, à mon grand regret, répondre au billet d'adieu que vous m'avez adressé. J'étais, quand je l'ai reçu, au plus fort des visites et des embarras du départ; mais il m'a fait grand plaisir, en me donnant une nouvelle preuve de votre intérêt, et une preuve aussi des bons et pieux sentiments qui survivent en vous au milieu d'une vie agitée. J'ai éprouvé comme vous bien souvent cette admiration triste de la vie du monde, cette demande que l'âme se fait, comment toutes ces âmes peuvent ainsi vivre hors d'elles-mêmes, hors de la vérité, hors de Dieu, hors de tout ce qui n'est pas le bruit et le mouvement extérieur. Nous ne les comprenons pas plus qu'ils ne nous comprennent, ou plutôt nous connaissons leur misère, et ils ne connaissent pas notre félicité. Jouissons-en avec humilité, et demandons sans cesse à Dieu de les introduire dans la paix et la profondeur de sa vie.

Je suis arrivé ici en peu de jours et très heureusement; j'y ai trouvé tout à souhait. Voici la première année où les bénédictions de Dieu n'ont été mélangées pour moi d'aucune amertume; car je ne compte pas les petits troubles de Nancy; ils venaient du dehors. Je retournerai à Nancy le 20 octobre, et j'y serai bien certainement le 26 au plus tard. Ce serait un vrai bonheur pour moi de vous y retrouver encore; car vous ne pouvez douter du respect, de l'estime et de l'affection que je vous porte. Dieu est le lien des âmes, et le seul qui ne se rompe jamais. Je me recommande à vos prières devant lui, adieu.

Fr. L.

P.-S. Veuillez présenter mes compliments à monsieur votre père et à monsieur votre oncle.

Grenoble, 8 janvier 1844.

Madame,

Me voici rapproché de vous, mais toujours éloigné. J'ai appris avec joie votre bonne santé, et la satisfaction intérieure dont vous jouissez dans votre chère et pieuse solitude. Je vous en aurais témoigné plus tôt ma joie sans les occupations de Paris, toujours pressantes, et qui ne nous laissent pas d'autre liberté que celle de la pensée. La campagne a été complètement heureuse, et au delà de toutes mes espérances; il faut d'autant plus en remercier Dieu, que l'horizon était bien noir et chargé d'orages. La Providence a écarté les nuées, et il est impossible d'avoir été accueilli avec plus de bienveillance. Sous d'autres rapports plus profonds, j'ai eu aussi bien des consolations.

M. Chevandier est venu me voir; il est toujours fort bon pour moi. Nous n'avons dit qu'un mot de l'affaire de M. de Prailly; celui que vous m'en-

dites vous-même m'a bien étonné. Je n'ai fait aucune démarche pour M. J***; la seule qu'on m'ait demandée indirectement, était de voir M. Chevandier, pour s'entendre avec lui; je ne l'ai point faite, ne voulant pas me mêler d'affaires de ce genre.

Quant aux deux évêques, vous pouvez être assurée qu'il n'en a pas été question du tout; je n'ai entendu dire du mal à personne de M. de Prailly, sauf qu'on le trouvait plus jeune et ayant moins de services que M. J***, ce qui était assez naturel. Vous voyez le cas qu'il faut faire de toutes ces histoires. Elles ne m'empêcheront pas de retourner fort tranquillement à Nancy au mois de mai, et vous pouvez compter que j'y serai parfaitement à mon aise. L'irritation de quelques hommes est un malheur que je regrette; mais elle ne peut prévaloir contre le droit et le bon sens. Il faut en ce monde laisser beaucoup dire, agir avec convenance et mesure, mais agir toujours; le temps affermit tout ce qui est vrai; et les orages ne servent qu'à l'épreuve de la vérité, sans jamais lui nuire.

J'ai été très bien accueilli à Grenoble. J'y prêche comme à Nancy, avec l'habit de mon ordre. Le camail de Paris a été un malheur nécessaire[1], mais qui n'ôtera rien à la persévérance

[1] Après avoir lutté avec la plus constante énergie pour remonter dans la chaire de Notre-Dame avec l'habit de son

de mes efforts sur ce point. Il faut savoir quelquefois plier, pourvu qu'on se relève.

.. Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle, et agréez l'expression de mes vœux et de mes sentiments respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Ordre, pendant l'Avent de 1843, le Père Lacordaire avait dû céder aux instances de Mgr Affre et du Maître général, et dissimuler son habit blanc sous le manteau et le camail de chanoine de Notre-Dame.

Paris, 16 novembre 1844.

Madame,

J'ai appris avec peine tous les accidents qui ont rendu périlleux et affligeant votre retour sur les côtes de la Méditerranée. Ces longs voyages sont toujours tristes par eux-mêmes, et bien davantage lorsque la nature, au lieu d'avoir compassion de nous, joint ses contrariétés à celles du cœur. J'espère très fermement que l'air et la chaleur des environs d'Hyères vous relèveront plus promptement que vous ne l'attendiez. Il est étonnant combien la nature est puissante dans de certaines conditions, et celle qui vous entoure est assurément l'une de celles sur qui on peut le plus compter.

Pour moi, Madame, me voici de nouveau dans les brouillards de ce Paris qui s'agrandit et s'embellit chaque année, mais sans pouvoir se faire un climat tel qu'on le souhaiterait à une grande capitale. Quand on a respiré l'air de Rome et des belles villes de l'Italie, on est chagrin de

voir Paris condamné à une lumière si froide et si rare. Il faut s'y résigner et retrouver par l'âme ce qu'on perd du côté des sens. Les esprits sont toujours vivement échauffés à propos de l'université, du clergé et de la religion; cependant la foule ne paraît pas jusqu'à présent s'émouvoir de ces déclamations; nous ne sommes point insultés dans les rues. L'agitation reste au-dessus, et c'est une grande preuve du bon sens plébéien dans cette occasion. Il est manifeste que la foule, qui n'a rien gagné à 1830, n'a plus la même foi à ceux qui l'avaient mise en avant et qu'elle n'épouse plus si aisément leurs querelles. Les associations d'ouvriers dans les églises augmentent prodigieusement, sans qu'on puisse se rendre compte de la facilité avec laquelle on les y attire; ce pauvre peuple est las des utopies, des déclamateurs et de la débauche; il se retourne vers Dieu par la pente naturelle de l'homme, lorsqu'il a senti la vanité du monde et de ses promesses, et ce mouvement est d'autant plus digne d'attention, que la littérature descend chaque jour un échelon. Rien ne peut donner l'idée de l'abaissement littéraire où nous sommes; ce n'est plus ni du français ni de l'allemand, mais une langue abrutie par la triple souillure de l'impiété, de l'orgueil et de l'incapacité. Bientôt les catholiques seuls écriront en français.

C'est dimanche prochain que mes conférences

reprennent leur cours; je les recommande à vos prières. Tant d'âmes souffrent de l'absence de la vérité! Nous qui la possédons, quelle pitié ne devons-nous pas avoir de tous ces pauvres aveugles! Je vous félicite du retour auquel vous avez contribué; vous avez bien raison de ne pas croire que c'est l'orgueil en vous qui en jouit. Il est impossible de s'enorgueillir de la conversion d'une âme; c'est une jouissance trop pure, pour que l'orgueil y ait réellement part. Continuez à servir Dieu, c'est la seule grande fonction : qu'est-ce que le reste?

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle et agréer l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués. Je ne vous dis rien du voyage à Hyères, parce que je ne dispose pas assez de moi pour rien prévoir.

Fr. L.

Lyon, 4 mars 1845.

Madame,

Je savais le triste retour que vous avez fait en Provence, et j'ai appris avec peine que les chances de cet hiver vous avaient été bien rigoureuses. Heureusement nous touchons au printemps, et peut-être l'avez-vous déjà. Vous ferez bien de rester toute l'année à Hyères. Vous ne pouvez vous remettre pleinement avec ces alternatives de climats si différents l'un de l'autre. Il est vrai que la solitude, sous le rapport religieux, comme vous le marquez, doit quelquefois vous être pénible et vous refroidir. L'homme, si uni qu'il soit à Dieu, a besoin de tout ce que Dieu a fait dans l'Église pour le maintenir en communication avec lui. Les cérémonies, la parole, l'air même de l'Église, tout est nécessaire à notre pauvre âme, parce que nous ne sommes rien par nous-mêmes. Néanmoins vous avez plus de ressources que personne pour suppléer à l'absence des secours extérieurs; vous aimez la lecture et la

méditation, deux choses qui nourrissent l'âme et la fortifient. Je ne sais, à ce propos, si vous lisez *le Correspondant*, recueil catholique qui se publie à Paris le 10 et le 25 de chaque mois. Il contient d'excellents articles sur toutes les questions qui se traitent présentement, et s'il vous tombait sous la main, je vous conseille de le lire. Vous en tirerez quelque profit et quelque plaisir.

Nos affaires religieuses sont toujours bien combattues. Mais l'œuvre de Dieu ne s'en poursuit pas moins dans les âmes. J'en ai eu la preuve à Paris, au centre même de l'agitation. Plus que jamais Dieu se choisit des élus. Je vous recommande de prier sans cesse pour la conservation et l'affranchissement de l'Église, particulièrement dans les pays où elle est le plus menacée, comme en Suisse. Le chrétien ne doit pas songer seulement à son salut personnel, mais à celui de ses frères, et les destinées de l'Église doivent le tenir constamment attentif. L'Église est la seule œuvre éternelle à laquelle nous puissions nous associer; tout le reste passe et passera.

J'ai ici un auditoire presque fabuleux par le nombre et par la bienveillance. J'espère qu'il en sortira quelques fruits. Priez pour moi plus que jamais.

Je quitterai Lyon le 3 ou 4 avril pour me rendre à notre maison de Chalais, où je passerai environ

trois semaines, et de là je me rendrai à Paris, où je viens de louer une petite maison pour y commencer un établissement de notre Ordre. J'y habiterai d'abord seul avec un compagnon. Cette nouvelle situation m'éloignera de Nancy personnellement, et ne me permettra plus que d'y faire des séjours momentanés. Je le regrette moins pour cette année, puisque vous n'y serez pas. Quant à mon voyage en Provence, je ne me suis jamais beaucoup flatté du plaisir de le faire, et les arrangements dont je vous parle sont loin de le favoriser. Écrivez-moi donc ce que vous vous proposiez de me dire; ce sera le plus sûr.

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle, et agréez, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Fr. L.

Notre-Dame-de-Chalais, 20 avril 1845.

Madame,

Je ne suis pas si dur que vous le croyez à l'endroit des exilés; mais je suis comme eux enchaîné d'une autre manière, enchaîné par la nécessité de donner l'exemple à mes frères en ne faisant pas de voyages de plaisir, et enchaîné par les occupations que me donnent le ministère apostolique et le gouvernement de notre petite restauration dominicaine. Je dois prêcher à Grenoble ces jours-ci, et je suis attendu à Saint-Étienne, pour un discours que l'on m'a arraché à force de persécutions. Ensuite je retournerai à Paris, pour y prendre possession d'une petite maison que j'ai louée, et où je vais jeter les fondements de notre troisième couvent de France. Vous jugez si je puis, dans l'entre-deux, courir respirer les parfums de la Provence et jouir de votre pieux et aimable entretien. Il faut donc me pardonner et ne point me mal juger. Vous savez que j'ai toujours eu un vrai goût à vous voir, à

cause de l'élévation religieuse de votre âme et de la bonté de votre cœur. Pourquoi me priverais-je de cette joie si j'étais libre de me la donner?

Savez-vous que C*** est ici, dans une chambre à côté de la mienne, et qu'il est venu avec la résolution de se retirer du monde? Je crois qu'il persévérera. C'est une âme mûre pour la pénitence et la charité. Il entrerait dans notre Ordre comme *tertiaire* avec les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et continuerait de se livrer à la peinture tout en suivant nos exercices religieux.

MM. de Saint-Beaussant et Alexandre Geny nous arrivent aussi demain ou après-demain en visiteurs et en amis.

Malgré les bénédictions de Lyon, je me suis trouvé bien heureux de revoir nos frères et notre solitude. Je ne suis pas insensible pour la religion ni pour moi à tout ce que fait la Providence sous mon nom; mais je jouis davantage de la paix et de la charité fraternelle. Lyon a surpassé tout ce qui avait précédé. J'y ai retrouvé par surcroît quelque vieux amis, entre autres M. Janmot, et j'y ai fait la connaissance de M. Blanc Saint-Bonnet, dont vous me parlez. Je n'ai pas encore lu son livre, sauf un demi-volume. C'est évidemment l'ouvrage d'un penseur; mais cela est trop long, mal divisé; l'au-

teur a écrit et publié trop jeune, et on s'aperçoit tout de suite que les connaissances théologiques lui font défaut dans des points très graves. Sans l'étude de la théologie, il est impossible d'écrire exactement et fortement en faveur de la religion.

Malgré la description séduisante que vous me faites de l'ermitage, votre proche voisin, je ne suis pas tenté d'aller m'y abriter. Nous sommes trop peu nombreux pour nous éparpiller ainsi, et c'est à peine si nous avons de quoi fournir à peupler nos trois naissantes maisons.

Je vous remercie de votre bon et efficace souvenir pour celle de Nancy.

Voici la médaille bénite. Je suis bien aise que ce soit pour votre excellent oncle; présentez-lui mes hommages.

Je suis le plus fidèlement du monde, Madame, votre très respectueux et affectionné.

Fr. L.

Paris, 6 août 1845.

Madame,

Il est vrai que j'ai bien tardé à vous répondre, malgré toutes les raisons que j'avais de le faire promptement. Mais, au sortir de mes conférences de Lyon, j'ai été fort occupé par ma visite à Chalais et ensuite par mon établissement de Paris, dont j'étais absent depuis neuf années. J'y ai loué une petite maison dans la rue Honoré-Chevalier, n° 3, près de Saint-Sulpice, et j'y vis avec un de nos Pères, en attendant qu'il plaise à la Providence de nous donner accroissement. Nous y vivons, du reste, parfaitement tranquilles, là et ailleurs. La querelle des Jésuites, loin de nuire aux ordres religieux, a manifesté tous les périls d'une persécution contre des citoyens honnêtes et laborieux, abrités derrière la propriété, la liberté du domicile et de la conscience, et le *Journal des Débats* lui-même n'a pas craint d'avouer que leur expulsion eût été contraire *à l'esprit du Concordat et de la Charte.*

Les Jésuites eux-mêmes ne souffriront que médiocrement de l'espèce de transaction dont ils ont été l'objet à Rome, transaction obscure, dont les termes sont inconnus du public, mais qui, comme toutes les transactions, a nécessairement quelque côté avantageux, même pour les plus maltraités. Il est difficile de savoir s'il eût mieux valu laisser aller les choses à toute extrémité. Je suis toujours porté à croire que le saint-siége, même dans les choses étrangères au dogme et à la discipline générale, a des lumières de Dieu très précises pour faire, en chaque occasion douteuse, ce qui convient le mieux à l'Église. Cette pensée, il est vrai, est contrariée par la peccabilité qui reste toujours au souverain pontife comme à saint Pierre lui-même; mais on ne doit hasarder cette solution de faute ou d'aveuglement qu'avec de bien bonnes preuves que les contemporains ne sont guère à même de posséder. Dans le cas présent, il me semble que le gouvernement français n'ayant pas une intention persécutrice, mais seulement une mauvaise position à lui faite par ses adversaires et sa propre faiblesse, il était utile de ne pas le pousser à bout. Les Jésuites subsisteront, sauf peut-être à diminuer leurs maisons et à clore quelqu'un de leurs noviciats, et le gouvernement n'aura pas été obligé à une lutte à mort, où il aurait pour auxiliaires la Chambre des députés et presque toute la

presse. L'union, même involontaire, du gouvernement avec le radicalisme antireligieux, est, à mon avis, un des plus grands malheurs qui puissent arriver à notre pays, et je comprends qu'on ait fait quelques sacrifices pour l'éloigner. Il y avait aussi le danger d'un rapprochement entre le parti légitimiste et le clergé, danger très grave pour l'avenir, et qui était déjà un commencement de réalité. Ces considérations m'empêchent de blâmer le saint-siège, et même me donnent de sa décision suprême une certaine satisfaction, malgré le sacrifice douloureux d'une portion de nos droits.

J'ai vu monsieur votre père, et j'ai été fort content de ses dispositions. Je le crois comme vous bon et désireux de la vérité, et je ne désespère pas qu'il y arrive. Priez beaucoup pour lui.

Quant à votre protestant, vous pourriez lui indiquer un ouvrage nouveau en quatre volumes in-8°, que je lis avec satisfaction, et qui a pour titre : *Études philosophiques sur le christianisme*, par M. Auguste Nicolas. On le trouve chez le libraire Vaton, rue du Bac, à Paris.

Adieu, Madame, présentez mes hommages et mon souvenir à monsieur votre oncle, et soyez assurée du plaisir toujours nouveau que j'ai à savoir de vos nouvelles et à connaître vos pensées. Je vous remercie de votre charité pour notre maison de Nancy. On y bâtit une chapelle, dont il ne faut

pas parler, afin qu'on la laisse passer sous le nom d'une grange. Priez pour nous et agréez mes affectueux respects.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Paris, 17 décembre 1845.

Madame,

J'ai été bien heureux d'apprendre que votre santé s'était améliorée, et que vous ne l'exposeriez pas, l'été prochain, aux chances de la Lorraine. Vous avez besoin pour longtemps encore de l'air du midi, qui fait autant de bien à votre âme qu'à votre corps. J'aurais désiré vous répondre plus tôt; mais, l'hiver venu, je suis à peu près condamné à la vie d'un pauvre forçat, qui n'a guère le temps d'écrire à ses amis. Vous me pardonnerez donc sans peine, sachant bien que mon silence ne vient pas de mon cœur.

Je ne pense pas que vous ayez à vous inquiéter des rapports dont vous me parlez. Il me semble qu'ils sont convenables. Vous avez besoin d'agir, de persuader, et je crois que vous faites facilement du bien aux personnes dont vous vous occupez. C'est un don très rare. Il y a peu de personnes, même parmi celles qui ont le plus de

foi, qui sachent la communiquer aux autres, et quand on le peut, c'est une grâce à ne pas négliger. Il ne faut souvent qu'une occasion pour ouvrir les yeux d'un homme; nous sommes toujours bien près de la lumière, pour la plupart du moins; c'est le feu caché dans la pierre, et qui n'attend qu'un frottement pour se montrer.

C***, qui est à Chalais depuis neuf mois, s'y plaît toujours de plus en plus. Il a même pris notre habit le jour de la Présentation ; car jusque-là il avait gardé l'habit laïque. Il est très heureux de son nouvel état, et je crois que nous le conserverons jusqu'au bout. Chalais a maintenant quatorze religieux, et la maison est d'une grande régularité. M. de Saint-Beaussant nous a bâti une chapelle à Nancy, qui sera bénie dans le cours de l'été prochain, probablement le 8 septembre. Il nous eût été bien agréable de vous avoir à la cérémonie; car les dames pourront entrer, la chapelle étant construite en dehors de la maison, sur la rue Jeannot.

Il a paru un livre intitulé : *Études philosophiques sur le christianisme*, par M. Nicolas. C'est un ouvrage remarquable que j'ai lu avec plaisir. Il est en quatre volumes. Je vous le recommande pour vous et pour les personnes qui vous demandent des livres. Celui-là est très complet, et se fait lire avec facilité. Vous voyez que je n'oublie pas votre apostolat. N'oubliez pas le

mien dans vos prières, ni nos pauvres commencements dominicains.

Mille compliments, je vous prie, à monsieur votre oncle.

Je vous renouvelle l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus sincèrement dévoués.

Fr. L.

Strasbourg, 28 février 1846.

Madame,

Je me suis bien réjoui des bonnes nouvelles que vous me donnez de vous et de monsieur votre père. L'état d'âme où il est présentement ne me surprend pas. Il y a toujours eu en lui de la générosité, de la droiture et un instinct du vrai, et si la vie politique ne l'avait sans cesse tenu loin de lui-même, sous l'empire des passions d'autrui, il y a déjà longtemps qu'il aurait reconnu la vérité. Les esprits les meilleurs ont besoin de solitude et de méditation. Quand on vit dans le grand monde, outre l'absence du repos intérieur, on se heurte sans cesse aux négations des autres et à leur irritation, et il est bien difficile de garder dans ces orages un cœur serein, tel qu'il le faut pour trouver Dieu. Votre pieuse mère et vous aurez beaucoup contribué au retour de M. Chevandier; ce n'est jamais en vain qu'une source de prières, d'humilité et de bonnes œuvres est ouverte dans une maison; elle rejaillit tout autour, et finit par pénétrer le granit même. Il me paraît évident, par ce que j'ai vu de plu-

sieurs des vôtres, que de grandes bénédictions sont amassées sur vous, de quelque part qu'elles soient venues, et j'en jouis du fond de mon cœur. Car je conserve un bien bon souvenir pour votre maison.

Après ma station de Strasbourg, je me retirerai à notre couvent de Chalais, et me rapprocherai ainsi de vous, mais sans prévoir qu'il me soit permis d'aller vous y visiter. Mes devoirs me lient beaucoup trop pour laisser à mon cœur toute sa liberté.

Je vous remercie de vos remarques sur quelques expressions de mes conférences. Elles sont, en effet, — je parle des expressions, — un peu hardies; mais, échappées qu'elles sont à l'improvisation, j'aime mieux les laisser telles quelles. Rien n'est plus commun que d'appeler Notre-Seigneur *un homme juste;* le mot d'*honnête* ayant la même signification et se référant à une citation raprochée, je n'y vois pas le même inconvénient que vous. Je ne l'eusse pas dit sans la citation, mais la citation entraînait cette hardiesse, qui, du reste, n'a produit sur l'auditoire aucun mauvais effet. La parole a bien des licences qui ne se pardonnent pas en style écrit. Quant au fond de l'intention, je n'en ai aucune, ni bonne ni mauvaise, en pareille rencontre; je suis commandé par le moment, et voilà tout; mon style étant infiniment peu recherché, je

suis plus sujet que d'autres à ne pas rester dans le noble et le grand, parce qu'on a toujours les défauts de ses qualités. Ceux qui me supposent des desseins cachés sous des expressions singulières n'ont pas la plus légère idée de ma nature, qui est toute spontanée et incapable de prévoir d'avance de semblables accidents. Une fois le mal fait, si mal il y a, j'y tiens comme à un souvenir, comme à une tache qui rappelle un moment de la vie.

X*** nous a, en effet, quittés, et il ne faut pas lui en vouloir. Il était poussé parmi nous par un bon mouvement de sa nature, mais il n'avait pas dans le caractère assez de fermeté, et dans le cœur assez de sainteté, pour se suffire dans une vie très simple et très monotone, qui ne lui ouvrait pas d'ailleurs, comme à nous, une perspective de travaux utiles pour le bien. C'était une situation mal assise. Mais je suis bien aise qu'il en ait fait l'expérience, parce qu'il y eût toujours songé, et que ce rêve l'eût empêché de mener sa vie comme il le devait.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à monsieur votre père, s'il est encore avec vous, monsieur et à votre oncle, que je remercie de son bon souvenir. Agréez aussi l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Notre-Dame-de-Chalais, 30 juillet 1846.

Madame,

Voici la fête de saint Dominique qui approche, et je ne veux pas la passer en ayant sur la conscience le long retard que j'ai mis à répondre à votre lettre du 30 mai dernier, si aimable et si bonne. J'habite comme vous un lieu charmant, mais qui joint aux beautés extérieures le charme de la piété. Chalais compte déjà quinze religieux, tous animés de l'esprit de concorde et de fraternité, et formant la plus heureuse famille du monde. Nous avons fait, cette année, de grandes réparations, qui ont déjà fait disparaître en partie les ruines causées par cinquante ans d'abandon. Encore deux ou trois ans, et toutes les plaies du passé seront cicatrisées. X***, comme vous le savez, nous a quittés et a repris son ancienne vie; il paraît content. Cette épreuve, quoiqu'elle n'ait pas réussi, lui a été fort utile; tant qu'il ne l'eût pas faite, il eût rêvé aux charmes de la solitude religieuse avec toute l'ardeur d'un artiste, et

cette pensée l'eût détourné de prendre pied dans le monde, où il ne se trouve pas complètement à l'aise, mais où il faut bien maintenant qu'il se résigne à vivre. Le monde sans doute n'est pas beau, qui en doute? Toutefois on peut le sentir très vivement sans avoir le courage et la persévérance nécessaires pour le quitter. C'était le cas de notre ami.

Je vois que les grandeurs viennent vous chercher jusque sous les ombrages de votre lointaine solitude, et cela ne m'étonne pas. La solituder approche, tandis que la foule disperse. C'est ce qui fait qu'il y a si peu d'intimité dans le monde, ou bien que les hommes habitués à vivre solitairement creusent leurs affections. Je n'ai jamais vécu avec les gens du monde, et je crois difficilement à ceux qui habitent cette mer où le flot pousse le flot sans que jamais rien y prenne consistance. Les meilleurs perdent à ce frottement continuel qui, en enlevant toutes les aspérités de l'âme, y détruit aussi la puissance de s'attacher fortement. Je crois la solitude aussi nécessaire à l'amitié qu'à la sainteté, au génie qu'à la vertu. Parmi les personnes que vous avez vues dans la vôtre, vous me nommez M. Poujoulat, et vous me parlez du désir qu'il aurait de me voir. Je l'ai rencontré deux fois seulement dans ma vie, et j'ai su qu'un jour il m'avait attaqué dans un journal à propos d'un petit discours que

j'avais prononcé au *Cercle catholique,* à Paris. Je ne l'en verrai pas moins volontiers si, de retour dans ce gouffre, il lui vient en pensée de me voir. La petite opinion qu'il avait de mon cœur ne doit point vous surprendre. Je suis très froid, parce que je suis sincère, et qu'habitué à une vie peu répandue, je ne m'ouvre sans effort qu'à ceux que j'aime. Je vois d'ailleurs si peu de monde en dehors de mes fonctions, qu'il est presque impossible qu'on ne me juge pas très arbitrairement, selon l'instinct que chacun ressent en soi à l'égard d'un homme dont il entend parler et qu'il voit de loin. Personne ne m'a jamais rencontré à Paris que par hasard, et le monde n'aime pas ceux qu'il ne voit pas. Il y a des gens qui me détestent cordialement par je ne sais quelles impressions vagues qu'ils ont reçues au sujet de mes opinions politiques, et qui, du reste, n'ont jamais lu une ligne ni entendu une parole de moi. Je vis entre Dieu, mon âme, les âmes que Dieu m'adresse et un très petit nombre d'amis. Le reste m'est étranger. Je sens tant de bon vouloir et d'attention autour de moi, dans le petit cercle que j'habite, qu'il m'est impossible de me croire dur et incapable de toucher; or on ne touche que par le cœur. Je me rassure encore en pensant que Dieu m'a préservé de l'enivrement du succès, et que je suis moins orgueilleux qu'il y a vingt ans. C'est un

effet de sa grâce, j'en conviens, et aussi je n'en parle pas pour me louer, mais pour me rendre compte à moi-même de mon âme lorsque les jugements d'autrui me porteraient à douter de moi.

Je suis bien aise de vous savoir heureuse à Costebelle et occupée de lectures sérieuses. C'est la vraie vie pour ceux à qui Dieu a donné de l'esprit avec du loisir. Quand on peut lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal, et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre le temps dans les niaiseries d'un salon. Le malheur des gens du monde est de vouloir faire de toute leur vie une récréation, tandis que la récréation ne doit être qu'un moment donné au repos pour rafraîchir l'esprit et lui rendre du nerf.

Je vous félicite aussi d'avoir Mme Robert auprès de vous. C'est une personne bien intéressante, à laquelle je vous prie de présenter mes respectueux hommages; ne m'oubliez pas non plus près de votre excellent oncle, et dites-lui que j'apprends toujours avec un sincère plaisir de ses nouvelles.

J'achève le troisième mois de mon séjour à Chalais, et j'y serai jusqu'à la fin de septembre. Le mois d'octobre sera consacré à Nancy. Je regrette bien que vous n'y soyez pas pour assister

à la bénédiction de notre chapelle. Tout a pris dans cette maison une nouvelle tournure. Le jardin a été changé en un cloître, qui relie entre elles toutes les parties de notre habitation, et lui donne un grand air religieux. Mais j'espère que vous verrez cela plus tard, et je m'en réjouis d'avance.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Notre-Dame-de-Chalais, 21 août 1846.

Madame,

J'ai reçu les deux bonnes lettres que vous m'avez récemment écrites, et qui se sont croisées avec la mienne. Je suis bien heureux de la consolation que celle-ci vous a causée, et qui me prouve tout l'attachement que vous voulez bien me conserver depuis 1835, où je vous vis pour la première fois à Cirey. Il me serait bien doux de vous rendre une nouvelle visite dans un autre lieu que vous affectionnez aussi, et où Dieu vous fait couler des jours sereins. L'instance que vous mettez à me le demander ne serait pas nécessaire pour m'y déterminer, si j'en avais réellement la liberté. Mais quoique supérieur, je m'attache à ne rien faire que ce que je puis permettre à mes frères, et comme je leur interdis tout voyage, sauf le cas de nécessité, force m'est bien de me les interdire à moi-même. Ma présence ininterrompue à Chalais est d'ailleurs nécessaire; chaque jour il y arrive de plus

ou moins loin des personnes qui m'y cherchent, et qui seraient fort désappointées de ne pas m'y rencontrer. J'avais cet hiver une chance de vous visiter, parce que j'avais promis ma station de carême à Toulon, sauf le cas de circonstances majeures; or ces circonstances se sont présentées. L'évêque de Liège m'ayant invité pour le jubilé séculaire de la Fête-Dieu, je n'ai pu tenir la parole que je lui avais donnée, et il a fallu lui accorder en dédommagement le carême prochain. Vous voyez qu'au lieu d'aller à vous je m'en éloignerai davantage encore.

Ce que vous me dites de l'utilité dont je serais à quelques âmes qui vous intéressent me touche certainement, et il n'y a pas de doute que je ferais bien un long voyage pour un tel motif, si des raisons graves ne me retenaient où je suis. Nous ne pouvons pas tout faire ici-bas; il faut choisir le bien que la Providence nous envoie et laisser à d'autres le bonheur d'accomplir celui qui leur est préparé. Sans cette résignation à la volonté de Dieu, on courrait risque de tout manquer en voulant trop embrasser. Je suis sans cesse obligé de voir un bien possible et de passer à côté, pour n'en pas sacrifier un autre. On me dit quelquefois : Prenez votre bâton et allez devant vous en évangélisant à droite et à gauche, jusqu'à ce que vous tombiez d'épuisement sur le chemin. Cela serait très bien, il est vrai, mais

Dieu m'a donné une autre œuvre qu'il faut achever, après nous verrons ce qu'il me demandera.

Je suis bien affligé des nouvelles que vous me donnez de X***; je le croyais bien léger, mais incapable de pareils excès. La vanité et les sens ont pris possession de cette âme au delà de toutes mes prévisions. Je ne regrette pas néanmoins de l'avoir connu, puisque c'est par là que j'ai été mis en relation avec vous et Cabat. Ainsi Dieu se sert de toutes voies pour mener les âmes à celles qu'il leur est bon de rencontrer.

Je quitterai Chalais le 18 septembre et serai à Nancy le 3 octobre au plus tard. C'est le 4, jour du saint Rosaire, qu'aura lieu la bénédiction de notre chapelle. Tous les travaux sont terminés. Je vous recommande le souvenir de ce jour-là. M. de Saint-Beaussant m'écrit que vous avez bien voulu envoyer cent francs pour notre maison; je vous prie d'en agréer toute ma reconnaissance.

Mes compliments à votre bon oncle, et à vous, Madame, mes très humbles et affectueux respects.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Nancy, 10 octobre 1846.

Madame,

J'ai bien tardé à répondre à vos questions du 29 août; mais vaut mieux tard que jamais. Vous m'excuserez sur des occupations qui ne me laissent pas toute liberté de faire ce que je voudrais.

Vous me demandez si N.-S. Jésus-Christ a conservé son corps dans le ciel. Cela est indubitable dans la foi catholique. N.-S. est ressuscité avec son corps naturel, mais transfiguré et glorifié; il est monté au ciel avec ce même corps; il y sera en corps et en âme pendant toute l'éternité.

Mais où est le ciel? Le ciel est un lieu formé par la matière à son plus haut point de perfection; il est le séjour de toutes les âmes unies à un corps, qui ont mérité de voir Dieu. Dieu s'y manifeste à elles en une manière que nous ne pouvons pas comprendre, ainsi que les anges, les archanges et tous les esprits purs; lesquels, tous ensemble, Dieu, âmes et esprits forment la

cité éternelle, la Jérusalem d'en haut, le séjour de la béatitude éternelle. Nous ne savons où est le siège de cette cité; Dieu, qui a créé tous les mondes visibles, n'a pas eu de peine à créer un monde maintenant invisible à nos regards. A la fin des temps, la nature extérieure et matérielle ne sera point détruite, mais transformée; pas un atome de matière ne périra, parce que tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour l'éternité; mais de même que le corps des saints subira une transfiguration glorieuse, la nature universelle subira une transfiguration analogue. C'est la foi expresse de l'Église, consignée dans les Écritures et la tradition. *Toute créature, dit saint Paul, attend le jour de la révélation des enfants de Dieu; car la créature a été soumise à la vanité présente, non par son propre choix, mais à cause de celui qui l'y a soumise avec l'espérance d'en sortir. Toute créature, en effet, sera délivrée de la servitude de la corruption pour servir à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.* Ce qui veut dire que l'univers actuel, approprié aux besoins présents de l'homme, sera un jour transformé pour être approprié à ses besoins futurs. Le ciel alors sera partout où s'étendra l'univers nouveau, sauf la partie réservée aux âmes perdues par leur faute, et qui constituera une région à part, séparée de l'autre par d'infranchissables barrières.

Les animaux ne feront point partie de l'uni-

vers à venir. Créés pour nos besoins actuels, leur existence alors n'aurait plus de but; il en sera de même probablement des végétaux, lesquels ne pourront plus nous servir. Le monde sera lumière, chaleur, étendue, une plaine sans foud ni rives, un océan, image de l'infini, un miroir sans tache de la figure de Dieu, ce que l'œil, avec sa transparence, sa vivacité et sa physionomie, est dans le visage de l'homme.

Rien ne peut nous peindre aujourd'hui cette nature éthérée, pas même la lumière, pas même l'espace, pas même le soleil se couchant en Italie dans sa sérénité d'or, de pourpre et d'azur. La matière sera autant au-dessus d'elle-même que l'âme d'un saint est au-dessus de l'âme d'un scélérat.

Si vous vous étonnez qu'elle ait été appelée à l'immortalité, aussi bien que les esprits, c'est que vous n'avez pas d'idée de la nature et du prix des corps. Par l'homme, âme et corps, le corps est devenu un sanctuaire de la vertu, une unité indivisible avec tout ce que nous avons fait de bien; et Jésus-Christ étant venu après nous prendre ce corps, y vivre, y souffrir, y mourir, l'a élevé à un état où il mérite l'adoration. Lorsque l'homme, dans ses passions grossières, adore le corps de la créature, il ne se trompe qu'à demi : il y a un corps, en effet, qui mérite d'être adoré, un corps qui a été toute âme, toute vertu, tout

héroïsme, qui a répandu son sang par un amour infini, et dont chaque goutte substantielle, vue telle que Dieu la voit, suffirait pour produire dans le spectateur un océan d'amour sans tache. Le corps, une fois consacré par son alliance avec l'âme, et par la sainteté dont il a été le coopérateur, exige un lieu qui soit le siège sensible de son immortalité ; le ciel est ce siège immortel, et la nature ayant un jour achevé son service transitoire pour l'homme, il convenait qu'elle fût appelée sous une autre forme à le servir éternellement en devenant partie du ciel primitif, qui ne fera que s'élargir pour renfermer tout ce qui aura mérité la béatitude.

Les animaux sont exclus parce qu'ils n'ont pas mérité, et que leur office en faveur de l'homme ne subsiste plus. Leur partie matérielle se réunit à la nature totale, ainsi que nous le voyons tous les jours, et quant à leur esprit, ce n'était pas un esprit ayant intelligence, conscience de lui-même, individualité et personnalité, mais quelque chose qu'il nous est impossible de connaître et qui pourrait très bien n'être que l'action de Dieu remuant ces machines selon certaines lois, comme le mécanicien remue des automates, et leur fait produire en apparence des actes raisonnables. Pour se faire l'idée juste des animaux, il faudrait être animal, et de plus, en n'étant qu'un animal, avoir intelligence et conscience de

soi, de manière à s'en rendre compte, comme l'homme a intelligence et conscience de soi, et se rend compte de tous ses phénomènes intérieurs, y compris celui de sa libre personnalité.

Nous avons béni dimanche notre petite chapelle dominicaine ; tout s'est passé avec ordre et édification.

Veuillez, Madame, présenter mes hommages à tous les vôtres, et agréez l'expression respectueuse de mon inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Liège, 10 mars 1847.

Madame,

Je n'ai point vu avant mon départ de Paris l'officier de marine que vous m'aviez annoncé dans votre dernière lettre. Je le regrette bien, puisque vous pensiez qu'une conversation avec moi aurait pu lui faire quelque bonne impression. C'est un très grand malheur qu'une conversion manquée. Outre l'ingratitude envers Dieu, dans une occasion si solennelle, il en reste, intellectuellement parlant, un préjugé bien difficile à vaincre. La lumière mal vue et repoussée est pire que la lumière qui n'est pas vue du tout. Je ne comprends pas qu'un homme qui va jusqu'à confesser ses fautes puisse être rebuté par une circonstance accidentelle. Qu'importe que le confesseur ait plus ou moins de tact? L'homme est si peu en pareille matière! Mais la nature humaine est si faible et si inconséquente, qu'il ne faut s'étonner de rien.

Vous aurez su peut-être le mariage prochain de

notre ami commun X***. Il doit épouser la fille d'un député qui est, je crois, dans une belle position de fortune, et X*** me parle de la jeune personne en elle-même comme lui allant très bien. Voilà sa vie fixée, et j'en suis ravi. Priez pour lui dans cette occasion si décisive.

Je n'ai pas vu M. Chevandier pendant mon dernier séjour à Paris. Il est venu chez moi juste au moment où je venais de partir pour la Belgique. J'ai bien regretté de ne l'avoir pas vu. En revanche, j'ai reçu la visite de votre frère Eugène[1] qui m'a apporté quelques-uns de ses travaux sur les bois, et qui était en train de postuler une place vacante à l'Institut. Je l'ai trouvé vieilli. C'est l'effet qu'on se produit mutuellement quand on se revoit au bout d'un certain nombre d'années, et je n'avais pas revu M. Eugène depuis mon séjour à Cirey en 1837, voilà dix ans.

On vous a bien informé en vous disant que j'avais promis à Toulon le carême de 1848 ; c'est, en effet, une affaire arrangée, et par conséquent

1 Eugène Chevandier de Valdrôme, esprit supérieur, tourné d'abord vers les sciences appliquées à l'industrie, longtemps directeur de la manufacture des glaces de Cirey ; — député de 1859 à 1869; — ministre de l'intérieur en janvier 1870; rentré, après la guerre, dans la vie privée, la remplissant de travaux utiles et de bienfaits à sa province ; — mort très chrétiennement en 1878.

je pourrai vous voir à Costebelle vers la fin d'avril 1848, si vous y êtes encore, et si la Providence permet qu'à cette époque rien ne dérange nos projets. Il pourrait bien en être quelque chose. L'horizon se charge partout de nuages assez noirs, et si l'été prochain ne répare pas les désastres des deux dernières années, je ne sais en vérité ce que nous deviendrons avec tous les mauvais ferments qui se remarquent partout. La pauvre Europe est bien menacée, et, chose merveilleuse! aucun de ceux qui gouvernent les hommes ne paraît comprendre pourquoi les peuples en sont où ils sont. Aussi aveugles qu'il y a soixante ans, ils repoussent ou asservissent l'établissement chrétien avec le même préjugé ou la même passion. Ils voient le mal, ils en sont épouvantés; mais reconnaître que Jésus-Christ est l'unique base de la société moderne est au-dessus de leur force. Pauvres gens! que Dieu leur réserve encore de dures leçons! Pour nous, qui voyons si bien les secrets de la Providence, et pour qui tout se fait dans le monde, parce que rien n'est précieux à Dieu que la vérité, quelle ne doit pas être notre reconnaissance et notre admiration! Nous souffrirons sans doute comme les autres; mais c'est notre doctrine, qu'il faut souffrir et acheter le don que nous avons reçu, afin qu'il fructifie pour nous et pour les autres.

Je recommande à vos prières ma station de

carême à Liège. On m'y a bien accueilli, et on accueille encore mieux la parole de Dieu. Cette ville a un fonds d'esprit français plus qu'aucune autre de Belgique, et elle est à la tête de la lutte contre ce qu'on appelle ici la domimation du clergé. Car dès que le clergé a un peu de liberté on crie à sa domination.

Veuillez, Madame, présenter mes hommages à monsieur votre oncle et agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Chalais, 10 juillet 1847.

Madame,

Voici une quinzaine de jours que je me retrouve à Chalais après une absence de neuf mois ; c'est bien long, mais aussi le bonheur de se revoir est bien grand. Notre communauté s'est accrue spirituellement et matériellement. Nous achevons, à l'heure qu'il est, la construction d'un logis séparé pour les étrangers et les retraitants; car pendant deux ou trois mois nous avons assez de monde, et la place nous manquait. Cette construction ne sera pas la dernière; nous avons encore deux ou trois campagnes de travaux pour que Chalais soit au terme où nous le souhaitons. Nous sommes allés lentement, afin de distribuer la dépense sur un plus grand nombre d'années; le temps supplée à la richesse, et avec lui tout est possible. C'est pourquoi je ne désespère pas de vous voir à Chalais lorsque vous retournerez à Nancy en 1848. C'est l'année où je vous visiterai moi-même à Costebelle, si toute-

fois la Providence n'y met un obstacle imprévu, ce que je ne pense pas. J'arriverai à Toulon dans les premiers jours du mois de mars, et j'en repartirai à la fin d'avril pour rentrer à Chalais. Cette année je ne retournerai point à Nancy, mais j'irai directement à Paris pour l'avent.

Le bon Dieu a béni mes travaux de Liège au delà de ce que j'espérais. En tout pays le bien à faire est considérable, et les âmes sont préparées en grand nombre dans le champ du père de famille. Lors de mon passage à Paris, en revenant de Belgique, toutes les personnes que j'ai vues m'ont parlé avec admiration de ce qui s'était passé au carême et au jubilé. Comment en serait-il autrement? Le spectacle de la société civile est si triste, qu'il est impossible aux âmes généreuses de ne pas voir qu'il lui manque un élément supérieur et essentiel. Sous la république, on avait le déploiement d'une grande force de destruction qui pouvait présager un édifice nouveau digne de la place qu'on lui faisait; sous l'empire, le bruit et la puissance de la conquête donnaient aux esprits un glorieux aliment; sous la restauration, une grande lutte politique tenait toutes les passions en haleine : mais aujourd'hui qu'y a-t-il pour l'intelligence, pour l'âme, pour l'imagination, pour le cœur, pour l'avenir et même pour la sécurité? Il est difficile d'être mis à un régime plus insignifiant, pour ne

pas dire plus vil. C'est que, d'une part, les passions révolutionnaires sont amorties, et que, d'un autre côté, les hautes vues de l'esprit chrétien sont absentes des régions du pouvoir. On ne détruit plus et on n'édifie pas, on reste à terre. Cette situation est évidemment favorable au développement de la foi dans une foule d'esprits qui ne veulent pas se donner aux rêves du communisme, et qui ne veulent pas non plus se traîner à plat ventre dans l'abjection morale du présent.

Vous contribuez, Madame, sur vos beaux rivages, à cette renaissance des seules idées civilisatrices, et vous ne devez pas regretter les peines qui, en vous séparant de bien des choses douces, ont permis à votre esprit de prendre un élan sérieux vers Dieu. Soyez-en assurée, rien n'est moins compatible que le bonheur du monde et le ravissement en Dieu ; plus j'étudie les gens heureux, plus je suis effrayé de leur incapacité divine, à part peut-être quelques exceptions. Et encore ce que l'on prend pour des exceptions n'est pris pour tel qu'à cause de l'ignorance où nous sommes de l'état du cœur. La souffrance a mille portes inconnues outre ces grandes et larges issues par où tout le monde la voit passer. Elle se fait des chemins subtils et couverts de fleurs ; elle va vite, loin et haut, parce qu'elle est la plus active messagère de Dieu. Elle porte la croix de Jésus-Christ, et l'humanité est taillée pour que le

fardeau passe partout. Ne vous plaignez donc pas des secrètes amertumes de votre vie ; c'est la condition de votre élévation intellectuelle et morale. Que seriez-vous si vous aviez été heureuse? Une petite fille gâtée, vaine, capricieuse, perdant son esprit dans un bijou et dans un désir comme tant d'autres femmes de votre âge et de votre fortune que vous voyez autour de vous. Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer n'a rien à désirer, rien à regretter; il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste.

Pardonnez-moi ce petit sermon, c'est pour vous préparer à ma visite du printemps prochain. Je me recommande à vos prières et vous prie d'agréer l'hommage de mes sentiments respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. — Mille affectueux compliments à votre excellent oncle. J'ai vu M. de Prailly à Nancy.

Chalais, 10 septembre 1847.

Madame,

Voici mon voyage et ma prédication à Toulon rapprochés de quatre mois. Mgr l'archevêque de Paris a transféré mes conférences de Notre-Dame à l'époque du carême; elles commenceront désormais au dimanche de la septuagésime, qui tombe cette année le 20 février. Cette détermination me force de transporter à l'avent mes prédications de province, et afin de me laisser quelque temps de repos entre l'une et l'autre station, j'ouvrirai la première au premier dimanche de novembre, pour la finir au premier ou second dimanche de janvier. Je viens d'en écrire à monsieur le curé de Toulon. Je vous dirai en outre que je pars le 15 de ce mois pour Rome, où je suis appelé par les affaires de mon Ordre. Ce sera un voyage très court. Je serai de retour à Chalais le 25 octobre, et après quelques jours passés près de nos frères, je descendrai à Toulon.

Je ne vous dirai que peu de chose sur le sujet

de votre lettre du 13 juillet. Le chrétien doit tendre à élever sans cesse toutes ses affections, afin d'être plus libre pour connaître et aimer Dieu; mais les affections en elles-mêmes ne sont pas défendues, même dans l'ordre purement naturel. Il suffit de les régler, non pas seulement en s'abstenant du mal positif, mais en ne laissant pas prendre sur son âme un empire trop exclusif et absolu. Par cela même que vous vous sentez portée à aimer très vivement, vous devez lutter contre ce penchant, qui s'égare avec facilité. Et pour réussir, il vous faut aimer Dieu de plus en plus; car de même que l'amour excessif des créatures éloigne de Dieu, l'amour extrême de Dieu détend les ressorts qui nous attirent trop fortement vers les créatures. L'amour ne se surmonte que par un autre amour.

Je vous prie de présenter mes hommages à monsieur votre oncle. Si M. Chevandier et M. de Prailly sont près de vous, veuillez aussi ne pas m'oublier près d'eux.

Je vous renouvelle, Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et bien sincèrement dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. — Je vous remercie de ce que vous avez fait pour notre maison de Nancy.

Chalais, 24 octobre 1847.

Madame,

Je viens de recevoir votre billet du 20, et j'avais reçu votre lettre du 3 à Viterbe, sur le chemin de Florence, trois jours après avoir quitté Rome, et étant par conséquent dans l'impuissance de faire les petits achats que vous me recommandiez. Je le regrette beaucoup, puisque vous attachiez du prix à avoir ces pieux objets par mon entremise. Je regrette aussi bien vivement de ne pouvoir vous donner un jour avant de commencer ma station; mais il m'est impossible d'arriver à Toulon plus tôt que le 4 novembre, et j'aurai ainsi à peine deux jours pour me reposer et me préparer à ma première conférence, qui aura lieu le 7. Mais j'espère trouver dans l'intervalle d'un dimanche à l'autre assez de liberté pour vous faire une visite à Costebelle. Je me réjouis bien fort qu'on vous permette de suivre toutes les conférences, et j'espère que rien ne viendra mettre obstacle à cette bonne résolution.

Vous avez grande raison de me féliciter du séjour que je viens de faire à Rome dans des circonstances aussi mémorables et aussi importantes pour toute la chrétienté. Le Pape est en ce moment l'idole des Romains et de toute l'Italie ; vous ne sauriez vous faire une idée de cet enthousiasme, où la religion domine et consacre la politique. C'est le plus touchant accord d'un peuple avec son souverain, et si Dieu permet, comme je le crois, le succès final de l'œuvre de Pie IX, nous aurons assisté à l'un des plus grands miracles sociaux dont le monde ait été témoin. Il faut bien prier à cette intention. La prière la plus obscure sert aux plus grandes choses. C'est de la dignité du chrétien le plus petit de coopérer à des événements qui décident du sort de l'humanité.

Veuillez, Madame, présenter mes hommages à monsieur votre oncle, et agréer l'expression de mon sincère et respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Toulon, 22 novembre 1847.

Madame,

Lorsque vous m'avez quitté hier, j'ai éprouvé une peine intérieure. Il me semblait que vous deviez être mécontente du refus obstiné que je vous faisais au sujet d'une visite à Hyères. C'est pourquoi je veux vous répéter que mon intention très positive est d'aller vous y voir, et de profiter de cette occâsion pour me mettre en rapport avec la personne à laquelle vous pensez que je puis faire du bien. J'ai tellement la persuasion que l'avenir n'est pas dans nos mains, que je répugne beaucoup à promettre de faire une chose à jour fixe, et puisque vous pouvez me recevoir à l'improviste aussi bien qu'annoncé, c'est une bonne grâce à vous de me laisser, non pas mon libre arbitre, mais cette dépendance où j'aime être de la volonté de Dieu. Ou je me trompe fort, ou il me serait plus agréable de combiner, de prévoir, d'être attendu, toutes choses qui ont bien leur douceur, et dont le sacrifice, je crois, est réel. Du moins, dans toutes

les choses d'une grande importance, ma passion est de les maîtriser en leur donnant leur jour et leur heure, comme le destin. Mais quand il ne s'agit que de récréation, je n'ose me permettre un tel empire. Si tout ceci est un peu sophistique, pardonnez-le-moi à cause de l'intention qui m'a dicté ces lignes.

Mes hommages, je vous prie, à votre bon oncle, dont je mange encore la pâte de réglisse. Priez pour moi, et agréez l'expression de mes sentiment respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Toulon, 24 novembre 1847.

Madame,

Les impressions que vous me communiquez dans votre lettre du 22 me paraissent tout à fait justes, et je ne vois pas ce qui a pu vous empêcher de me les communiquer ouvertement dans notre entretien de dimanche. La vérité est le bien le plus précieux que Dieu ait mis à notre disposition; nous le devons à tous, mais surtout à nos amis. La seule chose qui ne soit pas juste dans ce que vous avez ressenti, c'est cette préoccupation humaine de la gloire d'un homme. Nous devons regretter qu'un discours religieux ait été faible ou froid, parce qu'il n'a pas produit sur les âmes tout le bien possible, et non parce que le prédicateur aura mérité moins d'applaudissements. Dieu permet ces inégalités de la parole, précisément pour humilier ses serviteurs et les punir de cet orgueil secret qu'il est bien difficile d'éviter dans un ministère éclatant. Il m'arrive presque toujours de mal parler de temps en temps et de mal saisir

mon sujet; et bien qu'il y ait des causes naturelles de ces affaiblissements de l'esprit, tels que la lassitude, la tristesse, le défaut de travail, la disposition atmosphérique, cependant j'y reconnais volontiers la main de Dieu, qui se retire pour nous révéler le peu que nous sommes. Il faut alors se rejeter en Dieu, pour y puiser la force si difficile de l'immolation, et attendre en paix l'occasion de mieux faire.

Quand vous me ferez l'honneur de m'écrire, veuillez le faire toujours par la poste. Je n'aime pas les occasions, sauf les cas d'absolue nécessité.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon attachement sincère et respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. — Vous ne pouvez mieux me prouver votre affection qu'en me disant les vérités que vous croirez m'être pénibles.

Toulon, 6 décembre 1847.

Madame,

Je regrette bien de ne pouvoir me rendre à Costebelle mardi, c'est-à-dire demain, comme vous le souhaitiez. Étant retenu pour diverses causes jusqu'à vendredi matin, c'est seulement ce jour-là que je vous viendrai pour l'heure du déjeuner. Ensuite nous irons à Hyères visiter M. de Syon, et je repartirai le lendemain matin, après avoir couché à Costebelle. Bien que cet arrangement ne soit pas celui qui vous eût agréé davantage, je vous prie de l'accepter tel que la Providence le permet. Quoique j'aie fait mes adieux à M. de Lavau, veuillez lui dire encore pour moi un petit mot. Je vous charge aussi de mes hommages pour monsieur votre père et monsieur votre oncle.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux et bien sincèrement dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE
des Fr. Prêch.

Toulon, 20 décembre 1847.

Madame,

J'ai beaucoup regretté hier de n'avoir pas pu vous consacrer le court moment qui a précédé votre départ. J'irai vous faire mes adieux le 31, au matin, après avoir visité M. de Syon à Hyères, et vous quitterai le lendemain dans l'après-midi, afin de me trouver à Toulon pour l'arrivée de Mgr l'évêque de Fréjus, qui doit clore ma station le 2 janvier. Vous verrez, dans votre prudence, s'il faut ou non prévenir M. de Syon de ma visite. Vous pourriez lui dire que vous savez certainement l'intention où je suis de le voir encore une fois avant mon départ, ou être plus explicite encore si vous le jugez à propos.

Comme je ne sortirai pas de Toulon jusqu'au 31, la dame dont vous m'avez parlé sera toujours sûre de m'y trouver.

Adieu, Madame; parmi les heureux souvenirs que j'emporterai de Toulon, sera celui d'avoir

mieux connu la sincérité et la solidité de votre attachement pour moi. Je vous en remercie, et vous prie d'agréer, avec l'expression du mien, mes hommages très respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Toulon, 24 décembre 1847.

Madame,

Je ne veux pas laisser passer les fêtes de Noël sans faire des vœux pour qu'elles vous soient bonnes. J'ai bien regretté le mauvais temps, qui n'a pas permis que vous vinssiez en célébrer ici la vigile. Ma course s'achève ici. Priez Dieu pour qu'elle y laisse des traces utiles. Je vous renouvelle l'expression de mon dévouement bien respectueux. Mes hommages à monsieur votre père et à monsieur votre oncle.

Fr. L.

Toulon, 4 janvier 1848.

Madame,

Je n'ai que le temps de vous adresser un mot avant mon départ. Je suis bien peiné de vous laisser dans un état de souffrance où je ne vous avais pas vue depuis mon arrivée à Toulon; ce ne sera rien, je l'espère. Vous êtes entre les mains de la Providence, qui a veillé sur vous toujours avec prédilection; il faut vous abandonner à elle et éviter surtout de vous laisser aller à la tristesse et à l'abattement. Rien n'est plus nuisible à la santé du corps et de l'âme. Saint Paul dit que *la joie et la paix sont le fruit de l'esprit de Dieu*. Nous le sentons bien dans les moments heureux où nous aimons Dieu. Il y a en lui une plénitude qui chasse la mélancolie, comme le soleil levant chasse les ombres. Arrivez donc à la joie; c'est le grand signe de Dieu. Je vous le souhaite de tout mon cœur en partant. Vous êtes encore trop humaine et pas assez di-

vine. Voilà le reproche après le vœu. Je n'ajoute qu'un mot pour vous assurer de mon respectueux et sincère attachement.

Fr. L.

P.-S. — Tous mes hommages de cœur, je vous prie, aux deux vrais amis qui restent près de vous.

Chalais, 22 janvier 1848.

Madame,

J'avais quelque pressentiment que votre santé avait souffert une notable altération, et c'est pourquoi j'ai écrit à M. Chevandier pour lui demander de vos nouvelles, outre que j'étais bien aise de lui écrire à lui-même. Votre billet du 16 janvier m'apprend que je ne m'étais pas trompé; mais qu'heureusement vous étiez hors de péril, quoique non pas encore convalescente. Cette nouvelle m'a ravi. Je vous avoue que j'ai bien peur que votre crise ait été causée par ces courses périodiques et ces ébranlements des conférences de Toulon. Votre volonté vous a soutenue jusqu'au dernier moment, puis vous êtes tombée tout à coup. Je ne suis pas surpris de la force intérieure et de la résignation que vous avez opposées au mal. Quand on a une foi profonde comme la vôtre, les dangers de la vie perdent bien de leur terreur; on est si sûr que la vie est immortelle, et que nous allons à notre

fin suprême et bienheureuse! La religion est vraiment une source inépuisable de force et de consolation, et à mesure qu'elle pénètre jusqu'à la moelle de nos os nous nous sentons imbibés de quelque chose que l'on sent être divin.

Je suis arrivé ici en bonne santé, après m'être arrêté quatre jours à Marseille, y avoir prêché, et reçu des témoignages incroyables d'affection de la part des catholiques. Marseille m'a paru avoir un caractère plus ardent et impétueux qu'aucune ville qui me soit encore tombée sous la patte. J'ai trouvé nos Pères en bonne santé. Le P. Jandel, qui avait souffert beaucoup de la gorge pendant sa station de Grenoble, ne va pas mal du reste, et sa voix s'améliore de jour en jour. Il est bien sensible à votre bon souvenir, et me charge de vous présenter ses respects.

C'est le 30, au soir, que je pars pour Paris, où j'arriverai le 2 ou le 3 février, pour y demeurer jusqu'après Pâques. Notre logement de Paris est *rue de Vaugirard, n° 67*. J'espère y recevoir de bonnes nouvelles de vous, soit directement, soit indirectement.

J'ai prié pour vous particulièrement tous ces jours-ci. Veuillez présenter mes hommages à tous les vôtres, et agréez l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

Fr. L.

Paris, 15 février 1848.

Madame,

Me voici quitte enfin de l'oraison funèbre d'O'Connell, qui a paru ce matin dans l'*Univers*, et dont un exemplaire en brochure partira ce soir ou demain pour Costebelle. Nous avons eu à cette occasion de très belles et touchantes fêtes; outre un dîner de quatre-vingts couverts chez le prince Czartoriski, la jeunesse catholique a donné une soirée au fils d'O'Connell dans le jardin d'hiver, espèce de cathédrale en fer et en verre fort curieuse, et qui peut contenir des milliers de personnes à l'ombre de bosquets, d'arbustes et de fleurs et sous une illumination magique, supposé qu'il y ait rien de magique en ce monde. La joie et la cordialité étaient sur toutes les figures de ces jeunes gens, au nombre de douze à quinze cents. C'est une bien belle chose que la foi et la pureté sur de jeunes visages. J'ai ren-

contré là Gaston de Lavau[1], qui est aussi venu me voir, et qui m'a remis de votre part un charmant petit portefeuille dont je vous remercie. Son père aussi est venu et m'a bien remercié de l'affection que j'ai montrée à son fils, et que j'ai pour lui. Mes conférences ne commenceront que le dimanche de la Sexagésime 27 février, pour finir le dimanche des Rameaux. J'ai donc quelques jours de repos devant moi.

Les nouvelles que vous me donnez de votre santé dans votre billet du 3 février m'ont un peu rassuré. J'espère qu'en ce moment vous vous levez comme à l'ordinaire, et que vous jouissez déjà d'un beau et chaud soleil de printemps, proche de votre fenêtre. Je me représente l'air que vous respirez, et qui m'a si fort charmé dans les quelques fois que j'ai eu le bonheur de m'y trouver plongé. Mais, hélas! toutes ces jouissances de la nature sont courtes; il faut revenir à la vie réelle, qui ne peut être remplie et égayée que par l'amour de Dieu. Heureusement vous respirez aussi cet amour, et c'est lui qui vous donne la force de supporter l'isolement et les infirmités. Attachez-y toujours de plus en plus votre âme; c'est là que les rencontres ne finissent jamais.

1 Fils de M. Charles de Lavau, ancien officier supérieur, démissionnaire en 1830, un des chefs du parti catholique et membre du comité de la liberté d'enseignement, où le P. Lacordaire l'avait rencontré.

Adieu, Madame, donnez-moi de vos nouvelles bientôt. Mes compliments affectueux à monsieur votre père et à monsieur votre oncle ; j'espère voir bientôt le premier. Mille hommages respectueux que je vous prie d'agréer.

Fr. L.

Paris, 3 mars 1848.

Madame,

J'ai reçu votre longue lettre du 23 et votre billet du 27. Entre les deux, M. Chevandier est venu me voir. Il était bien portant, rassuré, et dans de très bonnes dispositions du côté de Dieu. J'ai porté moi-même votre billet à M. Gaston, et je l'ai vu hier au soir dans une réunion de la société ou *cercle catholique.* Paris est tranquille au delà de toute expression. Pas une église, pas un couvent, pas un prêtre n'a été menacé ou insulté; tout ce que nous voyons est miracle.

Je me suis mis à la tête d'un journal catholique intitulé *l'Ère nouvelle.* Vous en recevrez prochainement le prospectus.

Priez pour moi, comme je prie pour vous, tous les jours. Adieu.

Fr. L.

Paris, 27 mars 1848.

Madame,

J'ai sur ma table vos trois lettres du 9, du 19 et du 23, et je ne songe pas le moins du monde à me plaindre de l'abondance de votre précieux souvenir. Permettez-moi seulement aujourd'hui et toujours d'être bref; ce n'est pas mon cœur qui le sera, mais le temps lui seul.

J'ai accepté la candidature à l'Assemblée nationale; on me porte à Paris et dans plusieurs départements. Je n'ai pas cru pouvoir refuser dans une occasion où il y a de si grands devoirs à remplir, et où l'on m'a manifesté de toutes parts une confiance à laquelle, dans cette mesure, j'étais loin de m'attendre.

Ma nomination de vicaire général de Paris est purement honorifique, et par conséquent n'augmentera pas la somme de mes occupations. Cependant je ne crois pas possible que j'aille prochainement à Nancy, soit à cause de l'Assemblée nationale, si j'y suis nommé, soit à

cause du journal. Je ne comprends pas ce que vous me dites, qu'on n'a pas reçu à Toulon le prospectus. Il a été envoyé d'abord à tous les ecclésiastiques de France, puis à grand nombre de laïques, particulièrement à Toulon. Il est vrai que la distribution aux laïques n'est venue qu'après. Les abonnements que nous recevons de toutes les parties de la France nous prouvent que, s'il y a eu des erreurs dans l'envoi, ces erreurs n'ont été que partielles. Il faut d'ailleurs du temps pour qu'un pays tout entier soit averti d'une œuvre. Depuis trois semaines, nous avons envoyé quarante-huit mille prospectus, et il en part encore tous les jours. J'ai fait inscrire tous les abonnements dont vous m'avez donné l'indication.

Je vous remercie bien de vos bons conseils. Ils me sont une preuve de votre chère amitié. Quand vous lirez l'*Ère nouvelle* sous vos pins, ne m'épargnez pas votre façon de penser. Vous avez pu vous apercevoir que je ne suis pas une âme rebelle à la vérité affectueuse. Parlez-moi donc toujours librement; vous ne pouvez mieux me témoigner votre attachement.

Quant à l'affaire dont vous me parlez, je n'ose vous promettre de vous servir. Aucun des hommes du pouvoir actuel ne m'est connu particulièrement, et ma vie entière m'a tenu éloigné de tout ce qui peut donner de l'accès pour traiter

des questions d'intérêt positif. Mon caractère religieux ne s'accorde guère non plus avec l'office de solliciteur. Voyez d'après cela si vous estimez que je sois en mesure de répondre à vos vues.

Adieu, Madame, la terre tremble sous nos pieds ; mais l'âme du chrétien n'a peur que d'une chose, et il dépend de nous d'éviter celle-là. Je vous renouvelle l'hommage de mon respectueux dévouement.

Fr. L.

Paris, 25 avril 1848.

Madame,

Je m'empresse de vous écrire un mot en réponse à votre billet du 18, précédé d'une lettre du 6. Que vous êtes bonne de vous préoccuper ainsi du sort d'un pauvre moine, au milieu de ce beau printemps d'Hyères qui doit vous enivrer jusqu'au fond de l'âme ! Ici nous n'avons que de la pluie et toutes les préoccupations de la politique. Ce sont d'autres spectacles qui ont aussi leur grandeur et leurs émotions.

Notre journal est à flot. Nous avons commencé le 15 avec *onze cents* abonnés, et ce matin, avant le courrier, nous en avions *deux mille cent huit*. C'est un succès fabuleux. Encore neuf cents abonnés, et l'*Ère nouvelle* sera fondée sans un seul actionnaire et avec dix mille francs de *souscriptions volontaires* seulement. Tout nous présage qu'il en sera ainsi. La chose sera décidée en trois mois; car si en trois mois nous n'arrivons pas à

trois mille abonnés, je regarderai la bataille comme perdue.

Ma candidature a été combattue à Paris avec acharnement. Néanmoins j'ai été porté sur un grand nombre de listes de diverses couleurs, quoique sans espérance de succès. En province je suis porté dans beaucoup de départements : tels que la Mayenne, les Côtes-du-Nord, l'Ariège, l'Isère et d'autres encore. Mais aucune de ces candidatures n'a de chances probables; le Var seul, d'après les lettres que je reçois, fait en ma faveur un essai ou un effort qui peut amener le succès. Ce serait bien singulier que je fusse venu prêcher à Toulon précisément pour avoir un siège, et quel siège ! à l'Assemblée nationale. Vous saurez avant moi la volonté de Dieu à cet égard. Si elle est affirmative, mettez-vous à genoux et priez pour votre ami; ce sera une grande épreuve.

J'espère que votre santé est bonne.

Mes compliments affectueux à votre cher oncle.

Veuillez agréer l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

Fr. L.

Paris, 4 mai 1848.

Madame,

Que je vous remercie de tous vos billets et de tous vos bons conseils. Le format de l'*Ère nouvelle* va s'agrandir ; déjà son petit caractère a grossi; le nombre de nos rédacteurs s'augmente, et celui de nos abonnés touche à 2,500. Il faut du temps à un journal pour s'asseoir. Nous n'espérons pas faire une œuvre éclatante, mais une œuvre sage, chrétienne, utile et suffisamment bien écrite. Je vois bien des journaux, et je vous assure que sans l'esprit de parti, ils seraient bien peu de chose. Presque tous sont des entreprises de commerce et de passion tout à la fois. La nôtre s'adresse à des hommes de foi, qui aiment la religion et la patrie, et veulent lui donner un organe digne au moins et convenable.

Me voici donc député de Marseille, où je ne savais pas même être porté. J'ai eu 62,000 voix à Paris, malgré les efforts du parti républicain, qui a été jusqu'à couvrir tous les murs d'affiches

contre moi, ce qu'on n'a fait contre personne, et malgré aussi les efforts d'une partie du clergé, qui a travaillé pour M. le curé de Saint-Eustache [1]. Enfin Dieu s'est prononcé. Quelle vie nouvelle! et à quoi Dieu nous réserve-t-il! Priez pour moi. Si nous courons quelques périls [2], j'aurai soin de vous écrire un mot pour vous tirer de peine. Du reste, les journaux annonceraient tous la mort d'un représentant du peuple ou des blessures graves.

Adieu, Madame, continuez-moi vos conseils et votre bonne amitié ; j'en ai besoin plus que jamais. Pour moi, je ne cesserai d'être pour vous un ami fidèle et respectueux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

[1] M. l'abbé Deguerry, élu représentant.

[2] Le jour même où le Père écrivait cette lettre (4 mai 1848), tous les représentants du peuple réunis sur le péristyle du Palais-Bourbon proclamaient la république devant le peuple et la garde nationale. Le Père Lacordaire au milieu d'eux, signalé par sa robe de laine blanche, descendit avec l'abbé de Cazalès jusqu'à la grille, fut salué de cris enthousiastes et ramené comme en triomphe jusqu'aux portes de l'enceinte législative. Mais le 15 mai allait montrer une fois de plus ce que valent tous les hosanna de la foule.

Paris, 28 mai 1848.

Madame,

J'ai reçu vos deux lettres du 8 et du 20. La dernière m'apprenait votre voyage dans le Nord et l'heureux succès qu'il avait eu jusqu'à Châlon-sur-Saône. Vous voici maintenant dans votre maison de la rue du Manège [1], si bien préparée pour vous recevoir, et je pense que vous y êtes tranquille sous la protection d'un beau soleil. Pour moi, j'ai eu à franchir des moments bien pénibles depuis quinze jours, et il y a longtemps que je n'avais été aussi brisé devant Dieu. Ma position dans l'Assemblée m'était devenue un intolérable fardeau ; je ne pouvais siéger hors de la démocratie, et cependant je ne pouvais accepter la démocratie telle que je la voyais. Les convictions de mon esprit et mes engagements de position m'entraînaient d'un côté; les réalités présentes sous mes yeux m'en éloignaient. Et qu'est-ce qu'un homme sans terrain, sans ligne nettement dessi-

[1] A Nancy.

née? La retraite a coupé ce nœud gordien, mais non sans une grande commotion intérieure. Il est très dur de paraître manquer de conséquence et d'énergie; mais il est bien plus dur encore de résister aux instincts de sa conscience. Enfin j'ai pris le dessus; me voici calme en vous écrivant.

Je suis sûr que vous aurez été bien tourmentée de moi, et que vous aurez prié à mon intention. Je n'aurais jamais cru avoir tant d'horreur de la vie politique; c'est à un degré que vous n'imaginez pas. Je ne me suis trouvé qu'un pauvre petit moine, et pas du tout un Richelieu; un pauvre moine aimant la retraite et la paix.

Avez-vous vu le P. Jandel et M. de Saint-Beaussant? Êtes-vous allée à notre chapelle? Vous a-t-elle plu?

Je vous remercie de vos bonnes longues lettres; vous m'avez permis de ne pas vous en écrire de semblables, et vraiment j'use de la permission en toute simplicité. Il faut que vous me le pardonniez. Ne m'écrivez plus sur du papier trop léger et transparent; je n'aime pas cette sorte de papier. Il y en a d'autre très mince, mais qui a plus de consistance.

Adieu, Madame, donnez-moi de vos nouvelles, et croyez plus que jamais à tous mes sentiments respectueux et dévoués.

Fr. L.

Paris, 6 juin 1848.

Madame,

Que je vous remercie de votre avertissement ! Je venais de recevoir une lettre de cette personne, qui me demandait un rendez-vous, et je ne savais comment me conduire. Le bon Dieu s'est servi de vous pour m'éclairer. J'en suis bien touché.

Merci aussi de vos bonnes lettres du 30 et du 31 mai. Ne craignez jamais de me dire votre pensée tout entière ; c'est la plus grande marque d'attachement que vous puissiez me donner, et rien n'est si rare au monde. Dieu m'a fait la grâce d'entendre volontiers tout ce que l'on me dit.

Le mois de mai est l'un des plus agités que j'aie eus depuis longtemps. Aujourd'hui ma vie est rentrée dans son assiette ordinaire, bien que l'*Ère nouvelle* me donne un travail considérable. J'ai commencé hier la publication de mes conférences de cette année, et M. Vagner va les imprimer en livraison comme de coutume. Auriez-vous l'extrême obligeance de lui écrire un mot de ma part

pour lui dire que le titre de la conférence d'hier est celui-ci : DE DIEU, et que je le prie de m'envoyer les épreuves, comme de coutume, *rue de Vaugirard, n° 89.* Le numérotage de notre rue est changé.

Chaque jour me donne une certitude plus vive d'avoir suivi une bonne inspiration en me retirant de l'Assemblée. Cela devient pour moi d'une évidence telle, que je ne sens pas les jugements défavorables dont j'ai été l'objet. Vous pouvez être assurée qu'un jour ce sera une des choses dont on me louera le plus. Du reste, en quoi que ce soit, il faut regarder le devoir et non l'opinion. Faire son dévoir, au péril d'être blâmé, est un des mérites les plus réels de l'homme qui en est capable. Je suis en ce moment comme un homme qui était tombé dans un abîme où il allait périr, et qui en a été tiré miraculeusement. J'ai reçu quelques lettres dans ce sens on ne peut pas plus touchantes ; mais généralement l'impression a été douloureuse. Peu d'hommes voient l'avenir. J'ai écrit deux ou trois lettres à peine, pour me justifier près de quelques amis ; il vaut mieux attendre la justification du temps. Que de fois, mon Dieu, j'ai été mal jugé ! Si vous saviez à Paris, dans les salons du parti de la régence et dans beaucoup d'autres lieux, ce que l'on dit de moi, vous en éprouveriez de la stupeur. Ce sont des orages qu'il faut laisser passer sans s'émouvoir. La solitude est d'ailleurs

pour moi un préservatif qui est devenu plus complet depuis quelque temps. Autrefois ma porte était ouverte tous les jours de midi à trois heures. Mes occupations m'ont obligé de m'enfermer, et je ne vois plus que quelques amis et ceux qui m'écrivent pour avoir des rendez-vous. Cela me donne une paix infinie. Je ne suis malheureux que quand j'hésite sur un parti à prendre ; alors je souffre beaucoup de l'incertitude d'abord, puis des prévisions de ce qui arrivera. Une fois ma résolution prise, je redeviens calme et serein.

Il n'y a pas de jour où votre chère sainte Vierge ne m'accompagne pendant des heures entières ; mais je ne la porte pas constamment. Soyez assez bonne pour vous y résigner.

Faites mes amitiés à M. de Saint-Beaussant et donnez de mes nouvelles à nos frères. N'oubliez pas non plus ma commission près de M. Vagner.

Mille affectueux respects.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Des Fr. Prêch.

Paris, 1er juillet 1848.

Madame,

J'ai reçu toutes vos bonnes lettres, elles me sont toujours précieuses; mais elles me l'étaient surtout dans ces terribles jours que nous venons de franchir. Dieu nous a sauvés; il nous sauvera, je crois, jusqu'au bout. Notre histoire, depuis soixante ans, est un miracle perpétuel. Chose vraiment étrange! les insurgés eux-mêmes, qui ont commis tant d'actes de fureur, n'ont pas commis un seul sacrilège! Nous avons dans la rue de Charonne, en plein faubourg Saint-Antoine, un couvent de dominicaines; il n'a pas reçu une insulte. On est venu enlever des palissades de leur jardin pour servir aux barricades; puis, toute réflexion faite, ils les ont laissées, et ont veillé toute la nuit à côté pour que personne ne franchît la clôture.

Mgr l'archevêque a été tué d'une fenêtre où se trouvaient des meneurs, qui ont eu peur que son intervention n'eût un résultat efficace. C'est du moins ce qui est le plus probable, quoique non

pas absolument certain. Même en ce cas, le crime ne serait pas parti de la masse, mais d'un ou deux scélérats. Les autres ont montré une vive douleur du meurtre de l'archevêque, et lui ont témoigné toutes sortes de vénération. Je vous fais ces remarques, parce qu'elles me paraissent propres à établir qu'il n'y a pas de haine contre la religion dans le fond du peuple, ce qui est bien important pour l'avenir, et voilà pourquoi, dans l'*Ère nouvelle,* sans ménager l'insurrection, que nous avons flétrie et maudite énergiquement, nous tâchons d'adoucir les blessures morales et de préparer une réconciliation. Il ne faut pas juger un journal sur un article, ni sur une phrase, mais sur l'ensemble. Quand on ne connaît pas les intentions qui ont dicté une page, on les imagine, et on juge d'après cette imagination. L'impartialité et l'équité sont tellement rares dans le monde, qu'on n'y croit pas, ou qu'on en est effarouché comme d'une faiblesse et d'une trahison. Le difficile de notre œuvre est l'application de l'esprit religieux à la politique, c'est-à-dire de l'esprit de charité et de paix à la chose qui produit les plus fortes haines et les plus terribles divisions. Quand on visite les forçats, les prisonniers, les pauvres, les malades, le christianisme va de soi; tout le monde l'entend. Mais si vous l'appliquez à la politique, à l'instant un hourra s'élève contre vous; l'impartialité devient faiblesse, la miséricorde

une trahison, la douceur un désir de plaire à tout le monde. Rien n'est aisé comme le parti-pris des factions; rien n'est laborieux comme la justice envers les factions.

Je vous dis ce peu de mots pour répondre en général à vos bonnes observations.

Ma visite à Chalais ne tardera pas; celle de Nancy n'aura lieu qu'au mois d'octobre. Je désire bien vivement vous y rencontrer. Nous parlerons alors de bien des choses trop longues pour une lettre.

Adieu, Madame, priez pour moi, et agréez l'expression de mon respectueux attachement.

Fr. L.

Paris, 8 août 1848.

Madame,

Je crois qu'il vaut mieux que vous n'entriez pas dans le tiers ordre, puisque votre mari paraît s'y opposer, et que vous lui avez dit n'en pas faire partie. C'est un sacrifice dont Dieu vous tiendra compte ; rien n'empêche d'ailleurs que vous ne suiviez, à part vous, la règle du tiers ordre, et que vous ne vous nourrissiez de son esprit. Le temps viendra où les obstacles se lèveront, et votre association à l'ordre de Saint-Dominique vous sera d'autant plus précieuse qu'elle vous aura coûté du temps et de la vertu.

Je suis revenu à Paris bien consolé de mon voyage, et vous avez contribué pour votre part à la paix et à la force que j'en ai rapportées.

Mon âme a repris son assiette ordinaire ; je suis tranquille et à mon aise. Notre nouvel archevêque [1] nous veut beaucoup de bien et est excellent ; c'était un grand point.

1 Mgr Sibour.

Voici l'automne qui approche; vous vous éloignerez bientôt. Mais il n'y a pas de distance entre ceux qu'unit la lumière et l'amour de Dieu. J'éprouve de grandes joies intérieures depuis mon retour. Sans doute vos prières et votre affection y sont pour beaucoup. Les âmes qui s'entendent pour travailler à leur perfection réciproque ont une grande puissance sur le cœur de Dieu.

Jésus-Christ disait : *Si deux ou trois d'entre vous s'entendaient pour demander quelque chose en mon nom ils l'obtiendraient assurément.* Quelle promesse ! Il me semble que je deviens meilleur depuis que vous le devenez vous-même. Mais prenez garde aux excès. Ne faites rien qui affaiblisse votre santé ou surexcite votre imagination. Rien n'est calme et simple comme Dieu. Imitez-le en cela.

Je vous quitte par devoir, et suis, bien respectueusement, votre affectionné frère en N.-S.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Chalais, 7 septembre 1848.

Madame,

Je vous écris d'une solitude plus belle, je n'ose dire plus sainte, que celle dont vous sortez et d'où vous m'avez écrit votre bonne lettre du 29 août.

Vous aurez su par l'*Ère nouvelle* et par M. de Saint-Beaussant les arrangements qui m'ont rendu la liberté sans détruire l'œuvre commencée.

Dieu a été bien bon. Je n'avais jamais eu l'intention de rester toujours à la tête du journal, rien n'étant plus contraire à mes goûts, sinon à mes devoirs ; mais le difficile était d'opérer la séparation sans rien rompre et sans rien compromettre. C'est ce qui a eu lieu par suite de l'exigence du cautionnement, d'où est résulté un remaniement de la propriété, et avec lui une occasion naturelle de me retirer. Tout s'est bien passé entre nous. Loin que ma retraite affaiblisse le journal, je crois qu'elle le fortifiera en lui donnant une assiette défi-

nitive, et aussi en lui permettant des allures plus vives et plus décidées. Dans tous les cas, je suis tranquille, parce que ma persuasion est d'avoir accompli mon devoir, soit en fondant, soit en quittant l'*Ère nouvelle*. J'ai repassé devant Dieu ces six mois qui viennent de s'écouler, et, à part les fautes de détail, il me semble que j'ai fait dans ces terribles circonstances ce que la religion et le patriotisme exigeaient de moi. Ma vocation n'a jamais été politique, et pourtant il était impossible de ne pas toucher transitoirement à ce grand écueil, ne fût-ce que par l'erreur du dévouement, ne fût-ce aussi que pour en faire la douloureuse expérience. Elle est faite aujourd'hui, et sans que tout ait été perdu pour le bien. Vous ne sauriez croire dans quelle paix je me retrouve, et combien je comprends mieux ce que Dieu demande de moi pour le reste de ma vie. Eussé-je même perdu beaucoup dans l'esprit des hommes, qu'est-ce que cela si l'on n'a rien perdu devant Dieu. Il m'en coûte moins qu'à un autre de descendre, parce que j'ai toujours vécu très solitairement, dans le commerce d'un petit nombre d'âmes vivifié par celui de Dieu. Vous êtes du nombre de ces âmes qui ont répondu à la mienne dans la lumière divine; je ne l'ai pas toujours su aussi bien qu'aujourd'hui. C'est à Hyères surtout que je m'en suis rendu compte. Je vous crois associée dans les desseins de Dieu à la résurrection et à la propagation de notre ordre en

France. Vous pouvez beaucoup pour lui par vos prières, et aussi par votre action sur ceux des nôtres que la Providence vous envoie.

Je suis bien aise de vos rapports avec le P. X***. Je crois qu'il fera un grand bien s'il devient plus surnaturel, et s'il se dégage des restes de l'enfance du monde. Vous pouvez y contribuer. La vérité dite amicalement par une âme pénétrée de Dieu est un des plus grands secours pour devenir meilleur. L'ignorance de soi joue un très grand rôle dans les misères de notre vie intérieure. C'est pourquoi la communication de tout son être à un maître spirituel est si nécessaire pour avancer. La confession ordinaire est l'élément rudimentaire de cette communication, et il est impossible de la pratiquer sans devenir chrétien.

Le grand malheur de monsieur votre père, dont vous me parlez, est de n'avoir pu encore se résoudre à cet acte de simplicité et d'humilité. Mais il y viendra, je le crois; sans les impressions étrangères qui l'assiègent sans cesse, il y serait déjà venu. Je crois que Dieu lui fera miséricorde. Ne vous lassez pas de prier pour lui. Vous devez vous considérer comme l'ange spirituel de votre famille. Ma mère avait quatre enfants incroyants; elle en a vu deux dans la foi avant de mourir; un troisième en est très proche, et je pense qu'aucun ne finira sans la réconciliation suprême [1].

1 Ce vœu fraternel a été exaucé. C'est le Père lui-même

Je vous prie de faire savoir mon heureuse arrivée à nos frères. M. de Saint-Beaussant m'obligerait de voir M. Vagner, et de lui dire que les quatre conférences qui restent à publier lui seront envoyées directement de Chalais et en manuscrit. Je vais m'y mettre. Du reste il importe maintenant que la livraison ne paraisse pas avant décembre. Nous avons donc du temps.

Je ne quitterai Chalais qu'à la fin de janvier.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mon dévouement le plus sincère et le plus respectueux.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

qui devait, à son insu, contribuer au retour du dernier de ses frères, M. Télèphe Lacordaire, chef d'escadrons de hussards. « Je ne savais pas que mon frère fût un pareil saint! » disait-il après avoir lu la vie du grand religieux. Il disait cela au P. Ollivier, qui prêchait le carême à Vendôme en 1866; la conclusion fut un retour complet et public aux devoirs religieux. Il n'en fit pas mystère; la ville entière le sut, et nous connaissons trop ce cœur généreux et loyal pour douter qu'il nous pardonne cette honorable indiscrétion.

Chalais, 19 septembre 1848.

Madame,

Je consens volontiers à ce que le P. Souaillard prêche l'Avent à Hyères, du 15 novembre au 15 janvier. Quant au P. Jandel pour l'année suivante, il n'y faut pas penser.

Il n'est rien arrivé d'extraordinaire pour l'Avent de Dijon, sinon que je suis très arriéré pour mes travaux par suite du temps que j'ai passé à Paris, et que de plus, dans les circonstances présentes, les esprits ne sont pas assez calmes pour qu'une station produise l'effet désirable dans une ville où les passions sont très chaudes et très animées. Il vaut mieux attendre, ayant surtout besoin de mon temps.

Quant à la suite des conférences de 1848, j'ai deux raisons pour ne pas en continuer la publication par la voie de la presse quotidienne. La première, c'est que cette publication a déjà trop traîné, et qu'il faut en finir. La seconde, c'est que n'ayant plus la direction de l'*Ère nouvelle,* je ne

veux avoir aucune part à sa responsabilité. Mes anciens collaborateurs ont su formellement que je ne leur donnerais pas la suite de mes conférences, et que je me bornerais à leur laisser mon nom d'une manière tacite, concession de courtoisie et de bons rapports qui est déjà très grande de ma part. Tout s'est passé entre nous très explicitement. Ils ont su à quelles conditions ils continuaient l'œuvre, et je ne crois pas, quoi qu'il arrive, qu'ils aient jamais le droit de m'adresser un reproche.

Il me semble que votre départ pour Hyères ne saurait être éloigné. Je ne vous presse pas de visiter Chalais en passant; la température de nos montagnes serait déjà trop froide pour vous. Malgré l'heureux essai que vous venez de faire en Lorraine, il ne faut pas abuser du succès. Je vous souhaite un heureux retour sur vos beaux rivages de Costebelle. Vous y trouverez, je crois, M. Gaston; veuillez lui faire mes amitiés et lui dire que je ne l'oublie pas.

Tout à vous bien respectueusement et cordialement.

Fr. L.

Chalais, 2 novembre 1848.

Madame,

Notre jeune voyageur de Nancy m'a apporté votre lettre du 15 octobre, avec un billet du 17, et j'avais depuis longtemps dans mon portefeuille celle que vous m'avez adressée le 23 septembre. J'ai eu grand plaisir à apprendre que votre santé s'était constamment soutenue pendant votre séjour à Nancy, et que vous retourniez à Costebelle sans avoir rien perdu des fruits du séjour que vous y avez fait. Tandis que nous allons nous ensevelir sous la neige, vous jouirez de ces beaux rivages d'Hyères, de vos pins embaumés, de vos orangers en fleur, et vous pourrez perfectionner en paix votre âme dans la solitude. Je vous en félicite bien. Pour moi, ma carrière apostolique va se continuer; je quitterai Chalais le 25 pour me rendre à Dijon, où je donnerai la station de l'Avent. J'ai écrit hier à l'évêque pour lui donner définitivement parole. Une grande affaire se lie à cette station, dont je ne pense point

vous avoir encore entretenu. Le clergé de Dijon, possesseur à Flavigny, non loin de Montbard, d'une ancienne et belle abbaye de Bénédictins, qui a été longtemps un petit séminaire, a offert de me la céder gratuitement, si je voulais y établir une maison de notre ordre. On me donnerait, en outre, huit mille francs pour les frais de premier établissement, et trois mille francs pendant chacune des trois premières années. Ce couvent, situé entre Nancy et Chalais, achèverait la formation de la province dominicaine de France, chaque province devant au moins renfermer trois couvents. Flavigny est un bourg de trois mille âmes, dans les montagnes, éloigné des grandes routes, et fort religieux. Nous y transporterions plus tard nos étudiants, qui composent toujours la maison la plus nombreuse. Chalais serait notre noviciat, Flavigny notre maison d'études, et Nancy notre première maison professe. Je recommande à Dieu l'heureuse conclusion de cette affaire, qui se décidera d'ici à peu de semaines.

Je vous remercie de ce que vous me dites au sujet de la famille de M. de Saint-Beaussant ; leurs craintes sont bien chimériques, et ils en auront un jour la preuve. [1].

[1] Ces craintes se rapportaient à la fortune du nouveau religieux. On appréhendait de la voir passer aux mains du P. Lacordaire. C'était le connaître bien mal. En entrant dans l'ordre, le Frère de Saint-Beaussant avait fait trois

Je suis bien aise que vous retrouviez M. de Lavau à Quarqueranne [1]; faites-lui mes amitiés bien cordiales. Le jeune Raymond de Villeneuve, son ami, est venu me voir à Chalais, et il est encore près de Grenoble.

Parlez-moi donc de la santé du P. Jandel. Croyez-vous qu'il puisse se guérir à Nancy avec tant d'occupations et de confessions, et que pourrait-on faire pour l'amélioration de sa santé ?

Au sujet de la chose dont vous me parlez dans votre billet du 17, je crois que vous pouvez la continuer, jusqu'à ce que vous aperceviez qu'elle offre des inconvénients.

Adieu, Madame, mes hommages à votre oncle,

parts de ses biens : l'une à sa sœur, l'autre aux pauvres de Nancy; la troisième, il se l'était réservée en pension viagère, le capital devant revenir après lui à sa famille. Pendant les premières années de l'établissement dominicain, cette pension, quoique modeste, était une ressource précieuse. Dans sa dernière maladie, le frère de Saint-Beaussant, jouissant de toutes ses facultés et connaissant son état, demanda au P. Lacordaire la permission de refaire son testament, afin de donner à l'ordre le fonds de sa rente viagère. « J'espérais, lui dit-il, vivre assez longtemps parmi vous pour que cette rente vous fût utile; mais puisque je m'en vais si rapidement, permettez-moi de disposer autrement de ma fortune. » Le Père refusa. Vingt fois le malade revint à la charge, demandant une plume et du papier. Le père fut inflexible, et le malade mourut sans faire ce qu'il désirait; mais il laissa mieux qu'une fortune : la révélation d'un désintéressement auquel le monde ne veut pas croire.

1 Village aux environs d'Hyères.

et priez bien pour moi pendant cet hiver. J'ai franchi des abîmes depuis huit mois, et j'en suis pénétré de reconnaissance pour Dieu. Maintenant les périls sont d'une autre nature, et je les partage avec tout le monde ; ce n'est plus rien. Prions Dieu. Vous savez avec quelle respectueuse affection je suis à vous en Notre-Seigneur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Chalais, 20 novembre 1848.

Madame et très chère sœur en Notre-Seigneur,

C'est demain que je quitte Chalais; mais je n'arriverai à Dijon que le 27 au matin, parce que je m'arrêterai à Grenoble, à Lyon et à Beaune pour y voir quelques amis. Je logerai à l'évêché, et c'est là que je vous prie de me donner de vos nouvelles et de celles du R. P. Souaillard.

J'ai été surpris de ce que vous me dites à la fin de votre lettre du 6 novembre, *que je ne vous avais pas montré mon âme* dans celle à laquelle vous répondiez. Je croyais, au contraire, vous avoir parlé à cœur ouvert de tout ce qui me préoccupait, plus que je ne l'avais fait encore. Il m'a donc paru que vous entendiez par *montrer son âme* se servir, en écrivant, d'une certaine éloquence, et j'avoue que cela m'arrive rarement. Plus j'aime quelqu'un, plus je suis simple dans mes relations avec lui, soit que je parle, soit que j'écrive, sauf les occasions naturelles qui obligent de s'élever davantage. Un commerce épistolaire où l'on fait en quelque sorte les chapitres d'un

livre, n'est pour moi qu'une vaine occupation, plus convenable à l'amour-propre qu'à l'amitié. L'amitié confie simplement ses pensées, demande conseil, expose ses affaires, console, reprend, éclaire, cause familièrement; elle n'écrit point de morceaux d'éloquence. Les lettres de Mme de Sévigné ne sont qu'une causerie spirituelle, et toutefois elles sont assez soignées pour n'être pas l'œuvre d'une personne parfaitement simple ni sérieusement occupée. On voit que Mme de Sévigné faisait d'écrire à sa fille son importante et presque unique affaire, et l'on conçoit dès lors qu'elle y mît du temps. Pour moi, le temps ne m'appartient pas; j'écris vite et sans art, et j'ai un invincible éloignement pour le style, quand il ne vient pas tout seul, par la nature même du sujet. Croyez donc que je vous montre mon âme quand je vous dis ce que je pense, et ne me demandez pas davantage. Le christianisme n'a pas encore déraciné en vous une certaine influence de l'imagination; vous êtes vraie, même simple, mais pas encore calme. Lisez l'Évangile : quel repos dans la plus admirable simplicité! Le style de l'Évangile est celui de l'âme parfaite; rien n'y tourne à l'effet et à l'ébranlement. Il faut que vous en arriviez là.

Je suis bien aise que votre institutrice et votre servante soient du tiers ordre, et que vous commenciez à voir en elles des sœurs que vous de-

vez aimer et respecter en vous édifiant. Vous ne sauriez trop abaisser votre orgueil, et on ne l'abaisse que par des pratiques réelles d'humilité, en se faisant petit, non pas seulement devant Dieu, ce qui est assez naturel, mais devant les hommes, devant nos égaux, et surtout devant nos inférieurs. Une pieuse servante doit être pour vous comme un objet de culte, sans toutefois élever son orgueil et la sortir de son état. C'est la raison pourquoi Jésus-Christ a lavé les pieds de ses apôtres; il a voulu nous montrer par là à nous abaisser devant nos inférieurs, et à révérer Dieu dans les parties les plus viles de leurs corps. Soyez souvent en esprit aux pieds de votre servante et de votre institutrice, et même soyez-y réellement quelquefois, si vous le pouvez sans inconvénient. Car il faut toujours ménager les faiblesses des autres.

M. de Montalembert a été très douloureusement affecté de la pensée qu'on pût croire qu'il avait voulu s'en prendre à moi dans sa lettre à l'*Ami de la religion*. Il a offert de démentir publiquement cette interprétation; mes amis et les siens ont pensé qu'il valait mieux garder le silence.

Je ne songe pas à enlever de Nancy aucun des nôtres ; les éléments de la nouvelle maison seront pris à Chalais. Quant au P. Jandel, la solitude d'Hyères, dont vous me parlez, ne lui serait pas avantageuse; on viendrait l'y trouver, et il serait peut-être moins tranquille qu'à Nancy. Je ne vois

qu'un voyage à Lucques ou à Florence dans une de nos maisons ; mais je crois qu'il s'y déplairait et s'y ennuierait. Nous verrons au printemps. Il est très occupé du manuel du Tiers-Ordre. Je crois, comme vous le dites, qu'il n'y a aucune raison pour que nos tertiaires s'abstiennent de la chasse. On pourra en faire la remarque dans une note ou autrement.

Je ne pense pas que vous deviez presser M. l'abbé M*** d'entrer dans notre ordre. Si vous voyez en lui des marques de vocation, vous pouvez l'aider, l'encourager, mais sans le presser. A plus forte raison faut-il agir ainsi pour le jeune R***. Ses parents verraient avec désespoir qu'il quittât le monde, et, quoiqu'il soit fort pieux, je n'ai rien remarqué en lui qui annonçât un attrait prononcé pour la vie religieuse. Il est excellent sans être assez mâle et énergique.

Je recommande à vos prières ma station de Dijon, et en général tout cet hiver, qui sera, je crois, bien grave. Mes conférences de 1848 paraîtront le 15 décembre; vous en recevrez un exemplaire. Elles étaient le point le plus difficile de mon travail; grâce à Dieu, le voilà terminé. Je quitterai Dijon le 25 janvier pour retourner à Paris.

Que Dieu soit avec vous et avec tous les vôtres!

Fr. L.

Dijon, 2 janvier 1849.

Madame,

Je regrette de ne pouvoir vous donner de bonnes étrennes au premier jour de cette année. Je viens d'écrire à M. le curé d'Hyères que le P. Souaillard ne serait pas libre de retourner à Hyères. Outre qu'il est retenu déjà pour un grand nombre de carêmes futurs, nous sommes trop peu nombreux pour ne pas chercher à évangéliser des lieux différents. Même ayant plus de prédicateurs à notre disposition, je ne croirais pas utile de les renvoyer dans la même chaire à un intervalle peu éloigné. L'observation prouve qu'on réussit rarement aux lieux où l'on a eu le plus de succès. Je ne parle pas du succès humain seulement, mais de celui qui est l'objet de nos travaux. Il y a dans une première prédication une fleur qui ne se retrouve plus, une grâce qui ne renaît pas avec la même abondance. C'est pourquoi nous voyons les apôtres aller toujours en avant et revenir rarement sur leurs pas,

semblables à ces animaux vus par les prophètes, qui portaient l'esprit de Dieu, et *ne retournaient point en arrière*. Je ne veux pas dire que jamais un prédicateur ne doit prêcher deux fois au même lieu; mais, dans tous les cas, il est prudent qu'il laisse couler le temps, et qu'il ne reparaisse qu'avec l'auréole d'un peu d'oubli. Une circonstance décisive d'ailleurs est notre exiguïté présente, qui exige que nous rayonnions le plus possible et le plus loin.

Je ne sais si l'on vous aura écrit que la fondation de Flavigny est consommée depuis le 6 décembre dernier. Nous avons été reçus à bras ouverts par les populations et par le clergé. Je n'ai point vu encore une réception aussi cordiale. Les journaux les moins favorables ont gardé le silence. C'est une grande protection de Dieu dans un moment si agité. Mais je ne m'en étonne point. J'ai toujours cru que les instants les plus favorables pour semer et planter étaient le trouble et la tempête. Dieu se plaît à confondre les vaines craintes, et à récompenser la foi qui compte d'autant plus sur lui que les moyens humains sont moins assurés. Cette fondation de Flavigny a mis le comble aux grâces dont Dieu m'a comblé pendant tout le cours de cette année, qui s'est ouverte avec la clôture des conférences de Toulon, et qui a été remplie de tant d'événements imprévus. J'ai cru plusieurs fois avoir fait fausse route; je n'ai pas

bien compris ce que Dieu voulait de moi, et j'ai été tenté de croire qu'il m'abandonnait. Maintenant je jette un regard plus lucide sur le passé, et je ne regrette rien des peines où Dieu a enveloppé quelques mois de mon existence. Je crois avoir fait ce qu'il voulait et sans trop m'avancer dans le tourbillon, y avoir paru de manière à ne pas être inutile aux desseins de sa Providence. La fondation de Flavigny est la récompense qui m'était gardée, et une preuve que je n'ai point failli aux intentions de Celui qui connaît tout et dirige tout. Les épreuves que j'ai subies me seront d'ailleurs très utiles pour l'avenir. Je sais les choses que je dois éviter, les écueils où je ne dois point toucher de trop près ; c'est une science précieuse, qui ne coûte jamais trop cher.

Mes conférences de Dijon sont bénies au delà de ce que l'on attendait. L'auditoire paraît touché, et je crois qu'il s'y réalisera un bien positif.

J'ai vu Mme de laVillette. Elle est toujours dans un état de santé déplorable, et souffre souvent des douleurs capables de décourager la plus róbuste patience. Vous verrez bientôt peut-être une autre malade, qui est de ma famille. Si elle doit partir, elle vous portera une lettre de moi, et je vous prie d'avance de l'accueillir comme vous le savez faire.

Une lettre de M. Raymond de Villeneuve m'annonce une grande course du P. Souaillard à

Saint-Maximin, puis à la Sainte-Baume, d'où l'on redescendra au Bausset. J'ai bien regretté de n'avoir pas fait ce pèlerinage, qui se rattache à notre ordre, puisque nous avions à Saint-Maximin le plus célèbre couvent de nos provinces méridionales, d'où la Sainte-Baume dépendait. Je suis bien aise que le P. Souaillard y aille. Votre oncle se joindra peut-être à ces autres messieurs, afin que rien ne manque au plaisir de l'expédition.

Quand vous verrez M. Gaston, faites-lui mes amitiés, et qu'il sache bien que je pense quelquefois à Quarquerane.

Adieu, Madame, je vous souhaite de devenir une sainte, ou, si cela vous effraye, de devenir encore un peu meilleure que vous n'êtes. Priez aussi Dieu qu'il achève en moi son œuvre, et que nous marchions ensemble vers le jour qui ne sera plus suivi d'aucun jour, parce que ce sera celui de Dieu.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Flavigny, 11 février 1849.

Madame,

Je commencerai cette lettre par une prière qui vous surprendra peut-être, c'est de ne plus m'écrire sur le tout petit papier de votre dernier envoi. Il me semble qu'il y a quelque chose d'enfantin dans ces caprices de papier qui augmentent et diminuent sans que l'on sache pourquoi. Une personne sérieuse ne doit avoir que deux sortes de papier, l'un de grandeur ordinaire pour les lettres proprement dites, l'autre de plus petite dimension pour les simples billets. Vous trouverez peut-être cette remarque puérile; mais je suis persuadé qu'il n'y a rien d'indifférent dans les usages que l'on adopte, et que tout est un signe. Remarquez bien que mon désir ne suppose pas qu'il y ait eu rien de peu respectueux dans le format de votre papier ; ce n'est pas un manque de formalité que je vous révèle, mais une sorte d'enfantillage qui ne me paraît aller qu'à des esprits moins mûrs que

le vôtre. Enfin c'est une idée qui m'est venue, et je vous la communique pour ce qu'elle vaut, sans y attacher d'autre importance. Votre amitié en fera le cas qu'elle voudra. Elle vous sera toujours une preuve d'affection, puisqu'elle est une marque de ma simplicité à votre égard.

Je ne vous dirai rien de ma station de Dijon. Elle a été vraiment bénie outre mesure par ses résultats bien inattendus. Dijon est une ville où l'esprit est vif, cultivé, mais critique; on ne s'y laisse aller à aucun entraînement; on y voit plutôt le côté faible des choses, et cependant la bienveillance y a été générale pour moi, et le clergé surtout m'y a donné des preuves d'affection dont je suis pénétré. Il s'est établi un comité pour aider à la fondation de Flavigny; Monseigneur en a accepté la présidence, et tous les curés de la ville en font partie, ainsi que beaucoup de laïques distingués. On fonde sur nous de si grandes espérances que j'en suis vraiment honteux, et je ne sais comment nous ferons pour y répondre.

Dans votre lettre du 19 janvier, vous me parliez de la nécessité qu'il y aurait à déclarer plus nettement que je ne participe plus en rien à la direction et rédaction de l'*Ère nouvelle*. Bien que je l'aie dit formellement dans le numéro du 2 septembre dernier, peut-être, en effet, la chose considérée en soi, vaudrait-il mieux le dire de nouveau; mais cela n'est plus honorablement possible depuis les

attaques injustes et passionnées dont ce journal est l'objet.

Le clergé de France, les évêques en tête, ont accepté solennellement l'avènement de la démocratie et de la république; ils ont commenté dans leurs écrits et leurs mandements la devise républicaine : de son côté la république a donné la paix à l'Église, et en douze mois de législature, pas un coup n'a été porté à ses droits. Se tourner maintenant contre la république, c'est une inconséquence, une versatilité, une ingratitude. Je ne puis donner les mains à une aussi déplorable conduite; si j'écrivais un mot pour me séparer plus nettement de l'*Ère nouvelle,* dont je ne suis solidaire à aucun titre depuis plus de cinq mois, ce serait donner une adhésion à la réaction, et d'autre part commettre un acte de lâcheté à l'égard de mes anciens collaborateurs. Il vaut mieux souffrir patiemment quelques jugements injustes. Tôt ou tard la vérité sera connue, et si ce n'est en ce monde, ce sera dans l'autre. Je vais rencontrer à Paris bien des adversaires ; c'est mon sort depuis vingt ans. L'œuvre de Dieu ne s'en fait pas moins. Priez seulement pour que je sois calme, doux, maître de moi. Les obstacles ne doivent être pour le chrétien que le piédestal des vertus.

Je pars le 13 pour Paris, et j'y serai le 15. Mon logement est toujours aux Carmélites de la rue Vaugirard, numéro 89.

Mlle Nielle, dont vous me parlez, est une personne aimable et pieuse. Si vous la rencontrez, veuillez lui présenter mon souvenir respectueux.

Priez beaucoup pour moi pendant mon séjour à Paris; de mon côté, je vous nomme chaque jour à Dieu.

Mes hommages à votre excellent oncle, et tout à vous bien cordialement et respectueusement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Paris, 23 mars 1849.

Madame,

J'ai reçu vos deux bonnes lettres du 18 février et du 14 mars. Ma réponse à vos reproches ne vous consolerait guère ; j'aurais beau vous dire que j'écris rarement à mes meilleurs amis, et que je ne les en aime pas moins ; c'est une excuse que vous comprendriez mal, quoiqu'elle tienne à la nécessité de mes occupations, qui est telle, que je ne peux pas lire dans une semaine plus de vingt à trente pages d'un livre, ce qui est pour moi une très douloureuse privation. Vous ne pouvez vous figurer ce genre de vie, parce que pour vous la lecture, la promenade et la prière sont toute votre vie, et que vous avez autant de temps pour écrire qu'il vous en convient. Une lettre est pour moi une affaire; pour vous ce n'est qu'un plaisir de cœur. Ainsi ne vous plaignez plus. Vous me trouverez toujours le même en tous les temps, quel qu'ait été l'intervalle de mes lettres, et vous n'attribuerez mon silence qu'au respect de mes de-

voirs. Je n'ai que des minutes, et vous avez des jours.

Vos observations sur l'*Ère nouvelle* exigeraient une assez longue discussion. Je me borne à vous répéter que je suis complètement étranger à sa direction et à sa rédaction, ce que tout le monde sait ici. J'ai fait une visite à M. l'abbé Maret, et il me l'a rendue ; il en a été de même de M. Ozanam, et là se sont bornés tous nos rapports directs et indirects. Si je leur ai promis mes conférences, ce n'est point là un engagement qui entraîne solidarité ni responsabilité, mais une marque que je n'approuve pas la guerre injuste et odieuse qui leur est faite et que je ne veux pas les sacrifier lâchement à leurs ennemis. La levée monarchique de M. de Montalembert et de l'*Univers* a d'ailleurs placé les catholiques dans une position si fausse, que l'opinion contraire est devenue une nécessité morale de la lutte présente, et je suis bien aise de voir mon nom soutenir de loin, même au risque d'injustes appréciations, une marche qui empêche les catholiques de paraître livrés tous, corps et âme, à la conjuration d'intérêts et de partis d'où doit sortir infailliblement la guerre civile. Je veux être pur des maux qu'on nous prépare. J'ai accepté sincèrement la république sans l'avoir souhaitée ; je la crois nécessaire à un peuple divisé d'opinions comme le nôtre, n'ayant plus aucun sentiment monarchique, si ce n'est par peur, et qui ne trouve-

rait dans une troisième restauration dynastique qu'un pouvoir chancelant et bientôt méprisé[1]. J'eusse voulu moins de théories abstraites et absolues dans l'*Ère nouvelle;* mais ce n'est point mon œuvre, telle qu'elle est; et entre deux opinions extrêmes, j'aime mieux celle qui s'éloigne le moins de ma pensée, celle surtout qui respecte davantage une foule de sentiments généreux tout à fait oubliés d'autre part. Bref, entre deux maux, il faut choisir le moindre. Ce n'est pas d'ailleurs la seule question politique qui est engagée; il y en a d'une autre nature que vous n'apercevez pas, et sur lesquelles il serait trop long de m'expliquer. Je puis vous dire, du reste, que ma position est parfaitement claire ici, et que tôt ou tard elle le sera ailleurs. Jamais l'auditoire de Notre-Dame n'a été plus magnifique, plus bienveillant, plus pénétré, et à aucune époque de ma vie je ne me suis senti plus à l'aise sous tous les rapports. Mgr l'Archevêque est absolument dans mon point de vue, ce qui ne m'était pas encore arrivé, M. de Quélen étant légitimiste et M. Affre un esprit indéterminé.

Ma santé est très bonne. J'ai pris la résolution de renoncer aux stations de province pour concentrer toutes mes forces à Notre-Dame et dans

1 L'*Ère nouvelle,* fondée par lui, le rend plus républicain qu'il ne l'est au fond. Il défend des faibles, des vaincus, d'anciens frères d'armes. La lettre suivante donne la note vraie de sa foi politique.

l'intérieur de mon ordre. Il est probable que je commencerai à préparer des travaux écrits. Je suis à l'âge de la maturité, il faut saisir ces dernières années qui me restent et en tirer le meilleur parti possible.

Je suis bien touché des marques de votre bonne affection. La mienne vous suit tous les jours devant Dieu. Priez pour moi instamment comme je prie pour vous. Mes hommages à votre bon oncle, et tout à vous bien respectueusement et cordialement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Vineuil, 18 avril 1849.

Madame,

Mes conférences se sont heureusement terminées dimanche dernier, et je suis venu passer trois jours à la campagne pour me reposer un peu, quoique ma santé soit dans un très bon état. Je vois avec peine, par vos lettres du 28 mars et du 10 avril, que la vôtre est bien misérable cette année; c'est une grande croix pour vous et pour vos amis. La température est froide et variable jusqu'à présent, tandis que vous auriez besoin d'un printemps très chaud pour vous remettre. Il ne faut pas désespérer de l'obtenir, tout en nous résignant à la volonté de Dieu, qui est la seule chose toujours bonne, sous quelque apparence qu'elle se manifeste. Plus j'avance, plus je sens de goût et de consolation à m'y abandonner. Dieu seul a le secret de l'ensemble infini où nous sommes plongés; nous savons qu'il est la sagesse et la bonté même, et que tout ce qui arrive est pour le bien de ceux qui l'aiment sincèrement. Or vous l'aimez de cette façon; il a les yeux sur vous, et *pas un cheveu de*

votre tête ne tombera sans qu'il y ait de sa part une intention aimable à votre égard.

Je vais rentrer à Paris pour quelques jours, puis j'irai passer à Flavigny les mois de mai et de juin. Celui de juillet est réservé à Nancy. C'est le plus sûr pour vous y rencontrer, et je suis bien heureux que mes possibilités concourent avec les vôtres.

L'*Ère nouvelle* a passé entre les mains de M. de la Rochejacquelein. Je n'ai été pour rien dans toutes les transactions qui ont eu lieu à ce sujet. Il y a dans la nouvelle rédaction une arrière-pensée légitimiste, mais, si je ne me trompe, avec une acceptation plus franche que partout ailleurs du besoin de la société moderne. L'ancien parti victorieux en 1830 est celui qui me paraît comprendre le moins les causes et les raisons de la révolution de 1848, et tous ses efforts me semblent tendre à une restauration pure et simple des idées qui l'ont perdu et des hommes qui n'ont pu le sauver. Du reste, plus que jamais ma pensée se tient au-dessus des régions purement politiques, et si Dieu permet que je consacre à sa gloire quelques travaux écrits, ils seront tous inspirés par les vues de la foi. La politique humaine à bout, celle de Dieu seule peut nous donner la paix, et je serais bien fou de descendre de celle-là au moment même où la nécessité en devient plus évidente que jamais. Toutefois l'homme n'est pas une

abstraction. Il habite un milieu agissant ; il est pressé de toutes parts d'événements qu'il doit juger, et, encore qu'il ne soit pas au rang des acteurs, il n'est pas non plus spectateur passif ; il incline dans sa pensée pour le côté où est la justice, et c'est dans ce sens et dans cette mesure que je bénis Dieu d'être complètement séparé d'hommes qui depuis longtemps n'avaient plus mes sympathies.

Vos réflexions sur la venue du P. Souaillard à Paris ont un côté vrai. Cependant le choléra est bien peu sensible, surtout pour les personnes qui vivent régulièrement. Il est probable aussi qu'il n'ira pas jusqu'à la mi-mai. Dans tous les cas, le vin est tiré, il faut le boire. Saint Thomas-d'Aquin est une petite église. Le P. Souaillard n'y prêchera qu'une fois par semaine : ce sera une bien légère fatigue. Pour les auditeurs, Paris est grand, et ce qui ne viendra pas d'un côté viendra de l'autre.

Le plan de mes conférences comporte encore quatre années. Nous verrons après. Quatre années, c'est beaucoup aujourd'hui, pour ne pas dire toujours.

Mes hommages, je vous prie, à votre excellent oncle. Priez pour moi de concert à lui. Je vous nomme tous les jours à Dieu, et vous ne pouvez trop croire à ma sincère et inaltérable affection.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Flavigny, 6 juin 1849.

Madame,

Je conçois combien vous devez souffrir pour votre famille de l'état de langueur auquel vous êtes condamnée. C'est là, en effet, le côté le plus douloureux de votre situation. Il faut un grand courage et une grande piété pour vous y résigner et vous considérer comme une hostie vivante se consumant devant Dieu pour le salut de tous les vôtres. Quand j'ai du chagrin, j'ai une grande douceur à penser que c'est un sacrifice utile, à supposer que ce ne soit pas un châtiment mérité. Nous ne savons bien ni les uns ni les autres le but de notre vie, et comment, telle qu'elle est, elle entre dans le plan général de la bonté divine, pourvu que nous l'acceptions des mains de Dieu avec une entière sincérité.

Fr. L.

Flavigny, 19 juin 1849.

Madame,

Je vous écris un mot, selon votre désir, pour vous assurer que je n'ai absolument rien sur le cœur à votre sujet. Je suis pour vous tel que j'étais depuis longtemps, tel que je serai toujours, plein d'estime, de respect et d'affection. Vous avez vos défauts, mais qui n'en a pas? Et puis vous cherchez à les combattre, et, avec la grâce de Dieu, vous en viendrez à bout.

Le P. Souaillard continue avec succès la station de Saint-Thomas d'Aquin. Je le sais par des personnes qui sont fort compétentes pour juger de l'effet produit et du mérite des causes qui le produisent. La paroisse de Saint-Thomas le désire pour un carême, et le premier vicaire vient de me le demander. Dieu est bien bon pour nous.

Quand vous reverrez monsieur votre père, veuillez lui présenter l'hommage de mon affectueux souvenir. Il ne me devient point indifférent, et je serai bien heureux si j'apprends un jour qu'il

est pour Dieu tel que nous le souhaitons si ardemment. Mes hommages aussi à monsieur votre oncle.

Je suis bien aise de voir que vous allez en diligence, comme indice de santé, et aussi d'un esprit plus détaché des pompes de ce monde.

Je vous reverrai donc avant le 4 août : c'est une bien dominicaine époque, et bien à propos pour se retrouver.

Fr. L.

Chartreuse de Bosserville, 21 août 1849.

Madame,

Je vous remercie des médicaments que vous avez bien voulu m'envoyer; ils ont produit immédiatement leur effet. La nuit a été excellente, et je me trouve aujourd'hui comme à l'ordinaire, ce qui ne m'a pas empêché avant le dîner de prendre encore deux grammes de la drogue. Je vais me borner maintenant aux pilules pour vous faire plaisir.

Priez Dieu pour le travail qui m'occupe, et aussi pour la grande affaire de Paris [1], et en général pour qu'il nous donne la vie spirituelle et temporelle.

Je vous renouvelle l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. H.-D. LACORDAIRE.

1 Mgr Sibour offrait au P. Lacordaire l'église et une partie de l'ancien couvent des Carmes, où avaient eu lieu les massacres du 2 septembre 1792. Le Père en prit possession le 15 octobre 1849.

Chartreuse de Bosserville, 24 août 1849.

Madame,

Rien ne s'oppose à la visite que vous vous proposez de faire à la Chartreuse, de concert avec monsieur votre oncle et M. de Saint-Beaussant. Seulement vous savez qu'il n'y a point de parloir pour les dames, et qu'ainsi je ne pourrai vous voir qu'un moment à la voiture.

Je vous remercie de vos conseils au sujet du dernier discours. Ils sont justes, quoiqu'il fût facile de suppléer le résumé de la discussion. Il fallait dire que le christianisme seul avait eu le pouvoir de *faire accepter librement,* par l'effet de sa doctrine, l'inégalité des conditions, et cela en rendant plus heureux les petits et les grands, et en faisant naître entre eux le lien d'une véritable charité. En général, j'aime mieux faire sentir les conclusions que de les déduire expressément; c'est un tort qui tient à ce que je n'aime pas les formes didactiques, et que je me crois plus *clair* que je ne le suis probablement pour bien des auditeurs.

Vos idées sur ma vie spirituelle sont fausses. J'ai l'idée de ce que je devrais être sans l'être aucunement. Priez pour moi afin que je sois tout ce que le bon Dieu veut, et tout ce qu'exige ma position.

Mille respectueux hommages.

Fr. H.-D. LACORDAIRE.

Paris, 3 novembre 1849.

Madame,

J'ai reçu toutes vos lettres du mois d'octobre, et n'y ai pas répondu, parce que les travaux de notre établissement aux Carmes ne m'ont pas laissé un instant de repos. Grâce à Dieu, tout est terminé; et Mgr l'Archevêque vient nous installer demain solennellement. Nos Pères de Chalais sont arrivés en bonne santé depuis trois à quatre jours. Aucune attaque n'a eu lieu contre nous dans les journaux jusqu'à présent; je ne sais s'il en sera de même après la cérémonie de demain, qui, du reste, ne peut pas avoir un grand retentissement.

Vous avez dû recevoir un exemplaire des conférences de 1849, et je vous prie de m'en dire votre sentiment.

Vous pensez bien que je ne suis pas de l'avis de M. de Montalembert sur les affaires d'Italie. Le pape a aujourd'hui de grandes difficultés dans ses États, à cause de la situation générale des es-

prits et des choses; mais il n'en résulte pas le moins du monde que la vie politique de son peuple soit incompatible avec sa souveraineté. C'est dire que le pouvoir absolu est seul possible dans la main du chef de la chrétienté, et je vous avoue que rien ne me paraît moins prouvé par l'histoire et la logique. M. de Montalembert a sacrifié l'avenir aux embarras du présent. Son esprit, comme toujours, a manqué de justesse, de mesure et de profondeur. Lui et ses amis, depuis dix-huit mois, ont fait à l'Église une bien triste position, et plus que jamais je rends grâce à Dieu de m'avoir séparé d'eux.

Priez bien pour notre maison des Carmes. C'est un grand pas de fait, et peut-être le dernier que je ferai en ce monde.

Je vous renouvelle l'expression de tous mes sentiments respectueux et dévoués, et du bonheur que j'ai eu de vous revoir à Nancy.

Fr. L.

Paris, 26 novembre 1849.

Madame,

J'ai vu hier M. Poujoulat, qui m'a annoncé votre arrivée à Costebelle, ce qui m'a fort ravi; j'étais inquiet de vous savoir arrêtée en route, dans une auberge, avec les ennuis que donnent l'incertitude et le défaut d'un établissement. Vous voici maintenant dans votre air de Provence, sous vos pins maritimes, avec tout le soleil dont vous avez besoin. C'est pour moi une consolation de penser au bien-être intérieur que vous éprouvez. Il me semble que vous êtes au port, non seulement au port pour la santé, mais au port de l'âme. Dieu en soit loué! Tournez de plus en plus vers lui toutes les forces de votre cœur, en rompant les derniers liens d'amour-propre qui vous attachent à vous-même. C'est un travail bien difficile, je le sens par ma propre expérience; mais il me semble qu'à la longue on gagne quelque chose, et qu'à la mort on finit par être préparé à vivre.

Imaginez-vous que je suis devenu curé. Tous les dimanches, après l'évangile, je fais un prône d'une demi-heure, ou, si vous l'aimez mieux, une homélie sur le texte évangélique du jour. Notre église est pleine. On paraît content de ce nouveau genre de prédication, et l'on croit qu'il produira du bien, plus de bien même que les conférences de Notre-Dame. Je compte aussi pendant la semaine sainte donner une retraite aux hommes dans notre église, qui peut contenir douze cents personnes. C'est déjà un bel et utile auditoire. Notre-Dame est trop vaste pour que j'y donne jamais huit jours de sermons suivis. Je m'y tuerais sans profit.

Notre établissement s'est opéré sans difficulté et a causé généralement une assez remarquable satisfaction. Mme Robert, qui est ici, pourra vous en donner des nouvelles.

Monseigneur l'archevêque fonde, ou, pour être plus exact, protège efficacement la fondation d'un nouveau journal sous le titre de *Moniteur religieux*. Tout le monde paraît las de la presse religieuse actuelle, et il y a quelque chance de succès pour une œuvre au moins convenable.

Monseigneur m'a demandé un article philosophique, théologique ou littéraire *une fois tous les deux mois*, je n'ai pu le refuser, d'autant que cette coopération ne peut entraîner aucune solidarité, et que j'ai toujours le temps de voir com-

ment le journal tournera. Monseigneur a acheté la *Voix de la vérité,* journal qui a quatre ans d'existence et trois mille cinq cents abonnés. C'est une excellente base matérielle.

Mes homélies dureront jusqu'au carême, entremêlées de quelques sermons de charité; puis viendront les conférences et la retraite de la semaine sainte. Après un hiver bien rempli assurément, je me rendrai à Naples, où le chapitre général de notre ordre est convoqué pour le 17 mai prochain, à l'effet d'y élire un général. J'y demanderai l'érection définitive et canonique de notre province de France.

Priez bien pour moi. Vous ne sauriez croire combien Costebelle me tient au cœur. Il me semble que vous y êtes en sentinelle avancée de la prière et de l'amitié.

Mes hommages affectueux à votre excellent oncle. Vous savez tout mon dévouement respectueux et invétéré, et combien il m'est cher.

Fr. L.

Paris, 10 janvier 1850.

Madame,

Les nouvelles que vous me donnez de Rome m'étaient déjà connues, quoique avec moins de détails; je vous remercie de me les avoir communiquées. Il est tout simple que Monseigneur l'archevêque soit vu là-bas peu favorablement; quelques lettres calomnieuses suffisent en bien des cas pour opérer cette disposition, et Monseigneur l'archevêque y a prêté en n'entrant pas dans le plan général qu'on travaille à faire réussir. Mais c'est un très pieux et très digne prélat, plein de bon vouloir pour le bien, et ayant déjà mené à fin des choses qu'on croyait chimériques, telles que le rétablissement des conciles provinciaux. Il y a travaillé dix ans avant que personne ne crût possible cette résurrection, et il est imité aujourd'hui par toute l'Europe. Ce n'est pas un petit succès ni un léger service. Quant au journal qu'il protége, le *Moniteur catholique,* il est fondé sur l'abstention de toute

politique proprement dite, et c'est là probablement ce qui l'empêchera de réussir, attendu que la plupart des hommes veulent un journal ardent, qui les réveille, qui les exalte, qui réponde à leurs passions. Celui-ci en est l'antipode. Les articles des rédacteurs extraordinaires sont tous signés, afin de n'être pas compromis par la rédaction courante, et je n'aurai pas même le temps, avant mon départ pour Naples, d'y écrire une ligne. Je ne vois aucun des rédacteurs, et il est impossible d'y être plus étranger que j'y suis.

Je ne sais pourquoi vous revenez sans cesse sur cette idée que *je fais de la politique* ou que je dois m'en garder. La vérité est que mon crime est de ne pas faire de politique, c'est-à-dire de demeurer en dehors de tous les partis, et de leur dire à tous, dans l'occasion, les grandes vérités sociales de l'Évangile. Il n'y a aucun prédicateur, voulant se tenir sur cette ligne, qui ne suscite des mauvais vouloirs, parce que rien ne déplaît plus à l'homme que l'indépendance évangélique, et que la force intérieure par où l'on résiste aux passions de son temps. Si j'avais été légitimiste ou orléaniste, on m'aurait comblé d'éloges, j'aurais eu des journaux pour me louer et me soutenir; au lieu qu'en butte à toutes les coteries, je n'ai jamais trouvé pour appui que des âmes rares, et une sorte de sympathie vague qui s'attache aux hommes isolés de tout. Ce que

l'on appelle de la politique en moi, c'est de dire la vérité, la vérité la plus générale, aux riches, aux pauvres, aux croyants, aux incroyants. Je n'ai pas même fait de politique dans l'*Avenir :* car ce n'est pas de la politique que de réclamer la liberté de l'Église; ce n'est pas de la politique que de dire aux incrédules de respecter les droits de l'institution religieuse, et aux croyants de consentir à ce que l'erreur lutte contre eux à ciel ouvert. Un seul moment de ma vie, j'ai été sur le bord d'un rôle politique, et je m'y suis senti tellement malheureux et mal placé, que j'en suis descendu à toutes jambes. Lisez ma *Vie de saint Dominique,* mes Conférences, mes Oraisons funèbres : où y a-t-il vraiment de la politique? Il n'y en a nulle part, mais partout l'accent d'une âme qui n'appartient qu'à Dieu et qui ne se veut donner qu'à lui. Un jour, quand on me lira, si on me lit un jour, on cherchera curieusement dans des coins de phrases quelques allusions aux choses du temps, et on sera surpris de trouver si peu ce que le vulgaire aura cru si abondant. Toutes mes idées politiques se réduisent à ceci : En dehors du christianisme, il n'y a point de société possible, si ce n'est une société haletante entre le despotisme d'un seul et le despotisme de tous. Secondairement, le christianisme ne peut reprendre son empire dans le monde que par une lutte sincère où il ne soit ni oppresseur ni

opprimé. Je vis là dedans et suis étranger à tout le reste. Je crois que c'est absolument l'état des premiers chrétiens dans les catacombes.

S'il y a un reproche à faire, ce serait celui de l'indifférence en politique. Je saurais qu'y répondre; mais alors il faut le dire nettement et ne pas renverser la question du tout au tout.

Je vous dis ceci pour nous entendre une bonne fois, et que vous connaissiez nettement l'intérieur de la place. Du reste, vous avez bien raison de croire qu'il me manque beaucoup du côté de la prière et de l'union à Dieu[1]. Il m'est sans cesse présent; il est le mobile de tous mes actes, et néanmoins lorsque je lis, la Vie des saints, je suis très confus de la pauvreté de mon état. Je

[1] Dans ses annotations aux lettres du Père, madame de Prailly a écrit ceci : Il se trompe absolument quand il dit : « *Vous avez bien raison de croire qu'il me manque beaucoup du côté de la prière et de l'union à Dieu;* je ne lui ai jamais écrit cela et ne l'ai jamais pensé. » Madame de Prailly était d'un caractère ouvert, spontané, plein de candeur. Cette correspondance porte plus d'une fois la trace des observations faites à l'orateur, à l'homme public, et auxquelles l'encourageait l'amitié du P. Lacordaire. Mais sa respectueuse vénération pour son caractère de prêtre et de directeur spirituel ne lui eût jamais permis d'écrire la phrase précitée. Quelle qu'ait été la remarque à laquelle le Père fait allusion, on aimera le sentiment de profonde humilité et sincérité qui lui fait accepter simplement tout ce qu'il croit vrai, comme il repousse vivement ce qui lui paraît injuste.

ne comprends pas que Dieu se soit servi de moi pour une œuvre aussi spirituelle et considérable que celle du rétablissement d'un grand ordre, et cette incompréhension est très vive en moi et y excite de grands sentiments de reconnaissance. Tâchons de devenir meilleurs l'un et l'autre; c'est le vœu que je vous envoie pour 1850, en vous renouvelant l'expression de mes sentiments de respectueuse et éternelle affection.

Fr. L.

P.-S. Mille hommages à monsieur votre oncle.

Paris, 26 mars 1850.

Voilà bien loin, Madame, le projet auquel vous teniez tant, que je passasse à Hyères pour me rendre à Naples. Le souverain pontife vient de suspendre notre chapitre général, sans indiquer à quelle époque il pourrait se réunir, de sorte peut-être que lui-même nommera notre maître général. Quel est le but ou la raison secrète de cette détermination? Je n'en sais vraiment rien, tant sont vagues les indications que l'on m'a données. Quoi qu'il en soit, je suis quitte d'un voyage qui était une fatigue, une dépense et une perte de temps, et lors même que le chapitre serait convoqué de nouveau pour l'automne prochain, mon intention est de ne pas m'y rendre, à moins d'ordres exprès qui ne me seront pas donnés.

Ici, la campagne de cet hiver a été un peu chaude. On a cherché autant que possible, par les interprétations les plus ridicules, à me faire

passer pour un socialiste, un extravagant et le reste; mais, malgré les fureurs de l'esprit de parti, auquel je n'ai jamais vu tant d'intolérance, tout s'est passé fort heureusement. Mon auditoire a débordé toutes les limites où il s'était contenu depuis quinze ans, et jamais je n'y ai remarqué une bienveillance plus cordiale. Je terminerai le jour de la *Quasimodo*.

M. de Saint-Beaussant a passé avec nous les trois premières semaines de mars. Sa présence nous a été on ne peut plus douce et consolante. Il est arrivé à un degré de sainteté et de dévouement qui est vraiment pour nous une grâce signalée de Dieu. Il m'a fort rassuré sur moi-même par le témoignage qu'il me rendait de ses impressions personnelles au sujet de mes conférences. Il en a entendu quatre, et m'a dit n'y avoir pas remarqué un seul mot qui méritât d'être retranché. Je crois que Dieu l'avait envoyé pour me soutenir contre l'orage. Monseigneur l'archevêque aussi a été parfait pour moi, tantôt riant, tantôt s'indignant des imaginations dont le bruit venait jusqu'à lui. Ce concours d'heureuses circonstances a été cause que je n'ai rien éprouvé d'amer tout ce temps-ci, et qu'au contraire j'ai vécu dans la plus grande paix du monde. Mais je comprends combien la situation peut devenir difficile avec le temps, si les passions politiques s'allument encore davantage, quoiqu'il est bien

difficile de concevoir comment elles pourraient aller plus loin. Tous les débris des régimes passés s'usent à se réunir sans avoir aucun principe commun, et loin de chercher le remède aux maux de la société dans les profondeurs de notre état moral, ils ne songent qu'à un changement de forme dans le gouvernement, comme si un changement de forme était capable d'être autre chose qu'une restauration accidentelle, sans base et sans avenir.

Je ne vous envoie pas de billets d'admission au tiers ordre, attendu qu'il n'y en a pas d'imprimés jusqu'à présent, et, dans tous les cas, ils ne pourraient être signés que par celui qui aurait reçu la personne. Veuillez donner cette explication à M. le curé d'Hyères.

Il est probable que je partirai pour Flavigny après le 3 mai, jour où je dois prêcher pour l'œuvre de la *Propagation de la foi;* cependant mes pensées ne sont pas encore bien arrêtées sur mon séjour d'été, qui ne peut être que Paris ou Flavigny.

Adieu, Madame, priez pour moi, qui vous suis bien vraiment et respectueusement dévoué.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. Mes hommages affectueux à monsieur votre oncle.

Paris, 2 mai 1850.

Madame,

Je regrette bien de ne pouvoir me rendre au désir que vous me témoignez si aimablement dans votre dernière lettre. Il m'est impossible de me rendre à Dijon pour vous y voir au passage, quelque désir que j'eusse de m'entretenir avec vous. J'arriverai à peine à Flavigny lors de votre passage, et j'ai d'ailleurs des motifs de ne point aller présentement à Dijon. Je ne le pourrais qu'en blessant quelqu'un d'une manière grave. Il faut donc attendre une meilleure occasion de vous retrouver. Vous aurez d'ailleurs à Nancy des secours spirituels que vous connaissez et qui ne vous laisseront rien à désirer. Le P. Besson a particulièrement votre confiance, et je crois qu'il peut vous faire, avec la grâce de Dieu, tout le bien que je vous ferais. C'est sans doute une grande consolation de s'entretenir de Dieu avec des personnes qui l'aiment sincèrement, et qui, en outre, sont unies par une affection réciproque.

Mais vous savez combien il y a de mécomptes sur cette terre et que de sacrifices il y faut accomplir. Offrez celui-ci à Notre-Seigneur, puisque vous avez la bonté de l'estimer un sacrifice.

Un autre jour je causerai plus longuement avec vous; je me borne à ce peu de mots en me recommandant à vos prières, et en vous assurant de nouveau de ma très sincère et très respectueuse amitié.

Fr. L.

Flavigny, 15 juin 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai ressenti la peine que vous avez éprouvée de ne point me voir en passant si près de Flavigny, et de ne plus trouver le P. Souaillard à Nancy comme vous l'espériez. Mais il me semble que vous avez dans le P. Besson tout ce qu'il vous faut pour la conduite et la consolation de votre âme. C'est un de ceux de nos Pères avec lesquels j'aime le mieux m'ouvrir, et j'y ai toujours trouvé une grande bénédiction. Je crois que vous feriez bien de ne pas m'attendre pour cette revue du passé qui vous préoccupe, et que dès à présent vous devriez l'entreprendre avec le R. P. Besson. S'il vous en coûte davantage, c'est une raison de plus. Il faut que vous arriviez à un tel sentiment de vos fautes passées, que vous fussiez prête à vous confesser au premier venu, si la prudence le permettait. Je ne pense pas que vous ayez rien à réparer dans

vos confessions antérieures; le besoin que vous éprouvez d'y revenir est seulement un signe que vous comprenez mieux la grandeur du péché, et que vous avez une idée de plus en plus haute de la pureté de cœur nécessaire pour s'unir à Dieu. Ce sentiment est une grâce, et il me semble qu'il est bon que vous y cédiez. Je vous engage donc à vous ouvrir entièrement au P. Besson sur votre vie passée, avec un grand détail, de manière à vous humilier le plus possible, et à satisfaire ce besoin que vous ressentez d'être petite à vos yeux. Encore même que j'eusse la certitude de vous revoir prochainement, je vous conseillerais encore cet acte de soumission et d'humilité, étant persuadé qu'il vous sera très profitable.

J'ai été heureux de ce que vous me dites de M. de Prailly. Ses rapports avec le R. P. Souaillard étaient déjà un indice d'une sensible modification dans son esprit, et il est à croire qu'il ne s'arrêtera point où il est. C'est une loi générale de la Providence que nos prières et nos bonnes œuvres influent sur la lumière qui est envoyée à nos proches, et une seule personne vraiment unie à Dieu dans une famille est pour tous ses membres une source inépuisable de conversion. Peut-être même M. de Prailly arrivera-t-il avant monsieur votre père; il y a dans celui-ci un obstacle que je ne comprends pas, tant

il me semble sur la limite extrême où presque rien ne sépare plus de la vérité. Ces derniers temps surtout auraient dû achever de l'éclairer, lui qui a vu de si près les misères de la politique matérialiste, et qui a été victime d'une révolution née dans les régions mêmes où il habitait. Mais la grâce a ses secrets inexplicables, aussi bien que le cœur de l'homme.

Je regrette notre serviteur Pierre. C'est un jeune homme doux, honnête, sincèrement religieux. Nous ne savons encore comment le remplacer.

J'ai passé quelques jours à Paris tout récemment pour la première communion de mon neveu. Il est probable que je serai obligé d'y retourner encore une fois avant l'hiver.

Vous faites bien de prendre en riant les attaques dont je suis l'objet devant vous. C'est un sort auquel j'échapperai moins que jamais. Je vois dans toute l'Europe une précipitation vers le despotisme qui m'annonce pour le reste de mes jours d'effrayantes révolutions, et comme je ne dévierai pas d'une ligne des routes où mon esprit est engagé, je dois m'attendre à des poursuites d'autant plus vives que je serai plus seul dans mes sentiments. Le matérialisme n'ayant d'autre moyen d'ordre que la force, il est naturel qu'il s'y jette à corps perdu, et qu'il insulte tous ceux qui ne veulent pas de cet ordre-là,

parce qu'ils en connaissent un meilleur où la dignité et la moralité humaines sont sauvegardées. L'Europe passera dans le despotisme, elle n'y restera pas, et dût-elle y rester, je vivrai et mourrai en protestant pour la civilisation de l'Évangile contre la civilisation du sabre et du knout.

Le frère Saint-Beaussant est d'un bonheur qui fait plaisir à voir. Il n'est pas le seul, du reste, qui nous édifie; notre noviciat est charmant, et il s'accroît chaque jour de recrues où la bonté de Dieu est visible. Priez pour nous tous.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Flavigny, 22 juin 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vais répondre en deux mots aux choses que vous me demandez dans votre lettre du 18 de ce mois.

Il ne faut jamais nommer les personnes en confession, et lorsqu'on pense qu'elles peuvent être devinées par le confesseur, il faut autant que possible prendre sans mentir des précautions pour le dérouter.

Je ne puis pas permettre aux PP. X*** et X*** de vous écrire et de recevoir vos lettres en dehors de la règle générale. Toutes les exceptions sont dangereuses en communauté quand elles n'ont pas pour motif une nécessité morale, qui n'a pas lieu dans la présente occasion.

Mon intention est de n'aller à Nancy que dans le courant de novembre, avant de rentrer à Paris. Je ne changerais cet ordre, qui ménage mon temps, que pour des raisons très graves que je

ne prévois pas. Il me devient plus que jamais nécessaire de bien distribuer mon temps, et de ne pas le couper par des voyages qui peuvent se réunir ensemble.

La règle générale du tiers ordre est que personne ne doit porter de bijoux, et d'objets en or par conséquent, *puisque l'or est toujours une superfluité;* mais il est difficile de ne pas accorder quelquefois des dispenses, beaucoup de femmes du monde ne pouvant se persuader qu'on peut se passer d'une montre en or, d'autres attachant un souvenir de famille à quelques-uns de ces objets. Avec l'âge et le progrès spirituel, on se détache davantage et l'on accomplit des choses qu'on croyait impossibles.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

Fr. L.

Flavigny, 19 juillet 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Le R. P. Jandel vient d'être nommé général de notre ordre par le souverain pontife. C'est pour nous un grand honneur, qui nous permet d'étendre à l'ordre entier la réforme que nous avons commencée en France. Si j'eusse été choisi, tous mes travaux restaient inachevés. Dieu nous a donné les avantages de ce choix sans les inconvénients. Je le regarde comme la plus précieuse récompense que je puisse recevoir.

Envoyez-moi votre confession par une voie sûre; j'en prendrai une connaissance attentive.

Les couleurs dont vous me parlez, savoir : les nuances de lilas claires et foncées, les gros bleus et gros verts très foncés, les bruns rougeâtres, sont toutes dans les couleurs permises au tiers ordre, d'autant plus qu'il est extrêmement difficile à bien des femmes du monde de se borner

au noir et au gris. Pourvu qu'on retranche le luxe et l'éclat des couleurs, cela suffit.

Je m'absente quelques jours pour aller prêcher à Châtillon-sur-Seine, tout proche de mon pays natal, et non loin de Flavigny.

Je me recommande à vos prières, et suis bien respectueusement et affectueusement tout à vous en Notre-Seigneur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Flavigny, 26 juillet 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne trouve rien que de plausible et de très pieux dans la pensée que vous m'exposez par votre lettre du 21 de ce mois[1]. Je crois seulement qu'avant d'en parler à Monseigneur de Nancy et de demander aucune grâce ni autorisation à Rome, il faut une expérience qui ait donné du poids à cette association. Commencez petitement avec un nombre très restreint de personnes; éprouvez sur vous-même votre force et votre fidélité. Puis, si Dieu vous donne persévérance et accroissement, rien n'empêchera d'aller plus loin, en sollicitant quelque chose de Rome. Le R. P. Jandel alors vous servirait sans doute efficacement.

Nous nous préparons à célébrer la fête de saint Dominique. Unissez-vous à nous, et demandez

[1] L'Association expiatrice dont il sera question dans les lettres suivantes.

particulièrement pour moi la grâce d'une grande patience et d'une grande douceur.

Je vous renouvelle l'expression de mon attachement respectueux en Notre-Seigneur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Flavigny, 7 août 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne puis vous donner aussi vite le règlement que vous me demandez pour l'œuvre qui vous préoccupe. Il me semble nécessaire de la mûrir encore, et que vous dressiez vous-même un petit plan préparatoire que vous me soumettrez. Pensez-y devant Dieu; jetez quelques articles sur le papier à mesure que vous y aurez bien réfléchi, puis vous me les communiquerez.

Le P. Besson m'écrit des choses consolantes sur la manière dont s'est passée la fête de saint Dominique à Nancy. Elle a été admirable à Paris par le concours des fidèles. Le Père provincial des capucins a officié à la grand'messe, M. l'abbé Desgenettes à vêpres, et M. l'abbé Bautain a fait le panégyrique du saint. Le chœur était plein d'ecclésiastiques et de religieux, et les fidèles ont paru très impressionnés de cette fraternité. Ici, tout s'est passé aussi très heureusement.

Le P. Jandel a été reçu par le pape le dimanche 28 juillet. J'attends demain ou après-demain le résultat de cette entrevue.

Priez bien pour moi. Je pars pour Paris, où je resterai dix à douze jours.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

Fr. L.

Paris, 23 août 1850.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai lu avec soin le projet de règlement que vous m'avez envoyé pour l'association pieuse qui vous préoccupe, et je vous le renvoie sous ce pli[1].

Je n'ai rien trouvé à changer dans le préambule et les articles. Le jour des *Morts* m'a paru le préférable pour la quatrième communion générale, à cause de sa relation naturelle avec le but de l'association. J'ai rayé la prière qui m'a

1 La première pensée de cette association ne venait pas de Mme de Prailly, mais d'une pieuse sœur de la Doctrine chrétienne dirigée par le Père Besson. Celui-ci, voulant prendre les conseils du P. Lacordaire, avait chargé Mme de Prailly de lui en écrire. Nous donnons en appendice le texte de ce petit règlement, revu par le P. Lacordaire.

paru la moins convenable. Quant au patronage, celui de la sainte Vierge suffit, pourvu qu'il soit entendu que c'est *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Le titre de l'association me paraîtrait devoir être celui d'*Association expiatrice*. Je pense qu'il est meilleur de ne pas faire de vœux, et d'accepter des associées à terme. Quant à se retirer par inconstance ou par crainte, après avoir fait une promesse illimitée, vous ne pouvez l'empêcher, et c'est le directeur naturellement qui jugera si cette retraite est ou non sans péché dans la circonstance particulière.

Je suis maintenant à Paris, où il est décidé que je demeurerai habituellement, sauf mes visites à nos maisons. Je les commencerai le 15 octobre prochain.

Mes lettres ne sont point ouvertes et surtout lues; on me les renvoie quand je suis absent, et si on les ouvre quelquefois, c'est seulement pour ôter l'enveloppe et diminuer le poids. Ordinairement le portier les retourne à la nouvelle adresse sans les recevoir.

Je suis bien touché de l'intérêt surnaturel où vous êtes à mon égard. J'ai eu, en effet, quelques peines; mais elles sont bien compensées par les grâces de Dieu et par l'esprit de douceur avec lequel il m'inspire de les supporter. Rien n'est encore décidé à l'égard du P. Jandel, et je commence à espérer qu'il nous reviendra.

Priez sans cesse pour moi et pour nous tous.

Je vous renouvelle l'expression de mon sincère et respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Paris, 21 octobre 1850.

Madame,

Je ne puis laisser partir le R. P. Souaillard sans le charger d'un petit mot pour vous, d'autant que voilà bien des jours que vous n'avez reçu de moi aucun signe de vie. Mon voyage à Rome, conçu et exécuté à l'improviste, m'a éloigné de vous, et les occupations du retour ne m'ont laissé jusqu'aujourd'hui que bien peu de liberté. Vous avez su tout le bon succès de ce voyage. Il a été vraiment une inspiration du bon Dieu. Outre l'érection de notre province et la promotion du P. Jandel au généralat, j'ai pu dissiper quelques préventions nées à Rome des échos de Paris. Ma position y est plus nette; le pape m'a reçu avec beaucoup de bonté et s'est exprimé plusieurs fois sur ma personne avec estime et bienveillance devant des Français. Je suis revenu le cœur très allègre, et je suis sûr que vous avez bien prié pour obtenir ces heu-

reux résultats. Maintenant que vous êtes *victime,* vos amis ont beau jeu avec la très aimable justice divine, qui sait si bien tenir compte de tout.

Vous voilà en partance pour Hyères. Sur tout mon chemin d'Italie, je disais toujours : Au fond, la nature et le climat d'Hyères sont encore plus beaux. C'est d'Hyères à Pise, au dos des Apennins, qu'est la véritable Italie, du moins pour le Nord, et sur toute cette longue et admirable côte, il n'y a rien vraiment d'aussi riche et parfumé que les rivages maritimes de la Provence. Vous êtes bien heureuse d'y retourner.

Vous rencontrerez dans la famille Beauregard un jeune ecclésiastique, du nom de Bernard, qui vient d'y être appelé pour l'éducation d'un de leurs enfants. Ce jeune homme est bon, bien élevé, pieux, et j'ai de l'affection pour lui. Vous m'obligerez de lui faire accueil et de le recevoir quelquefois à Costebelle. Vous pourrez lui faire du bien et entrer ainsi en part de celui qu'il fera dans la suite, si Dieu le guérit d'un commencement de mal de poitrine. C'est la cause qui lui a fait quitter le séminaire pour se charger de cette éducation dans un pays chaud.

J'ai bien des regrets de vous laisser partir de Nancy sans vous y voir; mais ce voyage de Rome a tout changé pour moi cette année. J'espère l'an prochain être plus heureux.

Mes hommages affectueux à monsieur votre oncle.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus inaltérablement dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 1er janvier 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne suis pas surpris de l'espèce de refroidissement intérieur que vous éprouvez. Il est difficile qu'après un enthousiasme et des joies de cœur très vives, il ne survienne pas dans l'âme une défaillance ou du moins un affaiblissement de cette température élevée où nous sentions Dieu avec tant de force et des délices si capables de nous enivrer. Peut-être même est-ce la volonté expresse de Dieu qu'il en soit ainsi. Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Il est bon pour vous que je m'en aille.* C'est que les apôtres avaient pour Notre-Seigneur, durant sa présence mortelle, un attachement qui avait un côté sensible et humain. Ils le voyaient, le touchaient, l'entendaient, s'embrasaient de sa doctrine, de ses miracles, de l'effusion permanente de sa grâce, et cette jouissance ne permettait pas à leur foi et à leur dévouement de se développer comme Notre-Seigneur le souhaitait. Vous en étiez là l'an dernier. Aujourd'hui Dieu se retire

un peu, et vous commencez à sentir la différence de l'amour joyeux à l'amour éprouvé. Tout vous paraissait non seulement possible, mais facile. Maintenant que la grâce se soustrait un peu à la nature, vous retrouvez l'incapacité humaine pour le recueillement, la prière, la pénitence. Il ne faut pas vous en affliger. Dieu passe et revient. D'ailleurs ce qui importe, c'est la constance de la volonté dans les œuvres. Faites ce que vous faisiez, et vous aurez d'autant plus de mérite que vous sentirez moins la récompense.

Je vous remercie de vos observations sur les conférences de 1850. Ceux qui m'en ont écrit ou parlé les trouvent supérieures aux précédentes. Je n'ai plus que cette année pour terminer le dogme. Le sujet est magnifique. Je traiterai *de l'économie providentielle de la réparation,* c'est-à-dire du gouvernement de la Providence dans l'ordre surnaturel, de la distribution des grâces aux individus et aux peuples, de la prédestination, des élus, des damnés, de la résurrection et du jugement[1]. Il reste pour la partie morale, qui fera un ouvrage séparé, les *vertus* et les *sacrements*. Voilà bien de l'avenir encore; mais qu'est-ce que l'avenir de l'homme?

(1) On sait que ces conférences de 1851 furent les dernières données à Notre-Dame. La partie morale qu'il indique ici fut abordée dans les conférences de Toulouse, en 1854, mais resta inachevée.

Nos prédicateurs réussissent à merveille : le P. Souaillard à Notre-Dame des Victoires, le P. Roussot dans notre église des Carmes, le P. Monjardet à Lons-le-Saulnier, le P. Hue à Dijon. Ce dernier donne des conférences pour les hommes seuls; il a été obligé de changer de chapelle pour une plus grande, et son auditoire est maintenant de cinq à six cents hommes compacts. Nos amis de Dijon sont on ne peut plus satisfaits, et notre établissement en Bourgogne est plus que jamais une chose fortement assurée et qui aura du développement. A Paris, notre clientèle s'augmente, et déjà bien des préjugés dont j'étais la cause sont évanouis.

J'ai reçu des nouvelles du P. Jandel hier; il était souffrant. La réforme qu'il a entreprise lui fait des amis et des ennemis. C'est le sort ordinaire. Si Dieu est avec lui, comme je le pense, il triomphera. Priez pour nous tous.

Si vous voyez l'abbé Bernard, faites-lui mes amitiés.

Mille choses bonnes et affectueuses à M. Chevandier.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués, et prie Dieu d'achever en vous l'œuvre qu'il y a commencée.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 19 février 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Puisque l'association expiatrice s'étend, et que l'on vous presse d'en demander l'approbation au Saint-Père avec des indulgences, je me rends volontiers à ce sentiment. Mon instinct en toutes choses, et particulièrement dans les choses saintes, est de procéder avec lenteur. On a toujours le temps de se faire approuver; mais cependant ici il n'y aura pas grand mal de solliciter une approbation. Si le Saint-Père la refuse, on se soumettra à son refus; s'il l'accorde, on en bénira Dieu. Je suis frappé, du reste, des bénédictions que Dieu accorde à votre pensée, et je ne m'en étonne pas; elle est tout à fait pieuse et propre à ce temps. Nous avons tant à obtenir, tant à expier, qu'une union d'âmes, pour s'offrir en victimes à la justice et à l'amour de Notre-Seigneur, est assurément une des plus saintes choses qui puisse s'établir. Les pratiques d'ail-

leurs sont très simples, quoique très efficaces; Dieu reste le maître d'envoyer les peines dans la mesure et la forme qui lui paraissent les meilleures, et le sacrifice est d'autant plus grand qu'il renferme l'obéissance et exclut le choix. Ce que nous choisissons est toujours moins rude que ce qui nous est imposé.

Dieu bénit visiblement, comme vous le savez, les travaux du P. Jandel à Rome, et je commence à croire que notre réforme de France pourra s'établir solidement en Italie, dans un laps de temps qui ne sera pas trop considérable. Peut-être aussi les événements généraux hâteront-ils cette œuvre, en dispersant les éléments trop rebelles. L'horizon de Rome semble s'assombrir, autant que l'on en puisse juger de loin par les relations de ceux qui voient de plus près. Les difficultés pour constituer quelque chose sont énormes, et, pour ainsi dire, insurmontables, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut lever les yeux en haut et tout attendre de Celui qui peut tout, et qui a promis de ne jamais abandonner son Église.

Le succès du P. Hue a été constant à Dijon. Le P. Souaillard va y prêcher le carême. Nous gagnons de plus en plus dans ce pays.

Je recommande à vos prières mes conférences, qui vont recommencer le 9 mars. Le travail fait, il se trouve que j'aurai encore deux années sur

le dogme. J'en suis bien aise pour l'explication des matières et les proportions générales de l'œuvre.

Que Notre-Seigneur et sa grâce soient avec vous.

Je vous renouvelle l'expression de mon inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 21 mars 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis bien touché de la peine que vous avez prise de me donner de vos nouvelles, malgré l'état de faiblesse où vous êtes encore. J'espère que maintenant votre convalescence est en pleine voie, et que le printemps la mènera grand train. Écrivez-moi de nouveau pour me donner pleine satisfaction à ce sujet.

Mes conférences sont commencées. La foule est la même. Jusqu'ici tout se passe dans un calme profond. Dieu permet que cette année on me laisse un grand repos. Il y en a plusieurs raisons humaines; mais il faut toujours remonter à la cause première, qui est la miséricorde de Dieu.

Les joies de l'hiver et du carnaval, dans le grand monde, ont été marquées d'un sceau horrible de dépravation. On raconte des choses inouïes de ce qui se passe dans les salons. C'est

là un bien triste signe de notre avenir, d'autant plus triste que les familles chrétiennes suivent absolument le même train que les autres, tant la foi est peu sérieuse et profonde dans les classes mêmes qui ne sont pas perdues. On ne sait plus ce que c'est que l'esprit de modestie, de recueillement, de pénitence, et l'on passe de la table sainte au bal avec le même luxe et le même besoin effréné de plaisirs que ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Cela m'effraye plus que toute la démagogie européenne ensemble; car la démagogie n'est que l'effet, et la démoralisation des classes riches et lettrées est la cause. Tant qu'elles ne seront pas corrigées, tout l'effort de leur prudence et de leurs combinaisons politiques échouera devant l'enchaînement de l'ordre moral et les lois de la Providence. C'est donc une bien bonne pensée que vous avez eue de fonder votre association expiatrice, et j'apprends avec joie que vous avez la certitude d'obtenir du souverain pontife des indulgences qui en feront une œuvre autorisée. Mais tant qu'on se bornera à des prières, on n'agira que peu sur la réforme des gens du monde. Il faut attaquer le luxe, la distribution ridicule des heures de réunion, les nuits tout entières passées dehors, les manières infâmes de danser, toutes choses aussi contraires au bon goût qu'à la foi.

Priez pour moi, je vous en conjure, afin que

cet hiver s'achève en paix, et que Dieu accorde à sa parole sur mes lèvres des effets de bénédiction.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et à jamais dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 25 mai 1851.

Madame et chère amie,

Nous ne pouvons accepter l'ermitage d'Hyères; les petits couvents sont la ruine des Ordres religieux. Veuillez remercier de ma part M. le curé d'Hyères, et lui dire de ne pas compter sur nous ni dans le présent ni dans l'avenir.

Je sens très bien la nécessité d'accroître la maison de Nancy, et je l'aurais déjà fait sans les pertes que notre province a éprouvées par suite de la promotion du P. Jandel. Trois de nos Pères sont à Rome, un quatrième à Constantinople, et un cinquième doit partir pour Rome à la fin de l'année. Vous concevez sans peine de quel épuisement est pour nous cette émigration. Cependant mon intention arrêtée est d'envoyer deux nouveaux Pères à Nancy avant la mi-novembre prochaine, ce qui portera à huit le nombre des Pères. Vous savez que, par suite des dispositions de la maison, ce nombre ne pourra jamais excéder douze.

Le P. Hue ne restera que quinze jours à

Nancy. Le frère Saint-Beaussant, s'il était envoyé à Nancy avant son sacerdoce, ne pourrait y produire qu'un faible bien spirituel, et il serait entravé très malheureusement pour ses études théologiques, au lieu que dans la solitude de Chalais il travaillera plus aisément, plus rapidement, et en nous rendant dès aujourd'hui de grands services.

Mon intention n'est pas d'aller à Nancy avant la fin d'octobre, et il est probable que je ne vous y trouverai plus. C'est d'avance un regret pour moi. Mais je suis obligé à une stricte économie de mon temps et à ne voyager que pour les vrais besoins de l'Ordre. J'espère avoir quelque autre occasion de vous rencontrer et de causer avec vous. Vos observations dernières ne m'ont point blessé comme expression de l'intérêt que vous prenez à ce qui me touche; mais j'ai compris avec peine que vous me connaissiez mal, et que vous n'êtes pas du nombre de ceux à qui les événements ont laissé une intelligence libre. Il y en a peu, du reste, et peut-être n'en suis-je pas moi-même. Laissons couler le temps, qui finit toujours par tout éclaircir. Je voudrais en vain vous dire ce que je suis, ce que je pense, ce que je fais, puisque vous ne le savez pas. Il est plus simple de vous laisser vos jugements, qui ont d'ailleurs l'excuse de ne rien changer à votre affection.

J'y compte comme par le passé, et vous prie d'agréer l'expression de celle que je vous conserverai toujours.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 29 mai 1851.

Madame et chère amie,

Je n'ai pas le temps de vous adreser une longue lettre. Je me borne à vous assurer que je n'ai rien contre vous, et que je vous parlerai avec la même ouverture de cœur que je l'ai toujours fait. Autant que j'en puisse juger par les explications de votre lettre, il ne me semble pas que nous soyons séparés par rien de sérieux dans l'appréciation des choses, puisque vous mettez comme loi la religion au-dessus de tout, et que vous y voyez le seul vrai remède aux maux du monde et de notre pays.

Priez pour moi, et croyez-moi bien inaltérablement tout à vous dans notre cher et commun Maître.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 6 juillet 1851.

Madame et chère amie,

Mon intention n'est pas de m'unir expressément à votre association expiatrice. Je ne me sens pas assez fort pour m'offrir de moi-même aux coups de la justice divine, et je me borne à supporter le moins mal que je peux la part de contradictions et de maux qu'il lui plaît de m'envoyer. Il se pourrait qu'en demandant davantage je fusse très embarrassé du fardeau. Permettez-moi donc seulement d'approuver et d'aimer votre œuvre, qui est bien certainement excellente et parfaitement appropriée aux besoins de notre temps.

J'aurais beaucoup regretté que l'on fît imprimer à part les chapitres que le R. P. Jandel a ajouté aux explications ordinaires de la règle du Tiers-Ordre. Ce sont ces chapitres qui font le caractère du livre, en même temps qu'ils donnent la physionomie du Tiers-Ordre. Les mettre à part serait détruire tout l'effet pour lequel ils

ont été destinés, et si le cas se présentait, je ne ferais réimprimer le Manuel du Tiers-Ordre que sous une forme et avec un travail nouveaux. Chaque chose doit être laissée à sa place.

Il ne faut plus songer au P. Souaillard pour Hyères. Il est retenu, Avent et Carême, pour plus de dix ans. Je ne puis non plus envoyer un autre prédicateur. Nous avons déjà beaucoup fait pour ces parages, et quant à présent, il nous est impossible d'y retourner. Je voudrais vous faire ce plaisir; mais nous sommes écrasés par tant d'obligations, que faire plaisir est un mot qui ne nous est, pour ainsi dire, plus permis.

Ce n'est pas par un pur effet de ma volonté que je viens si tard à Nancy. Mes travaux ne me laissent pas libre de quitter Paris avant le mois de septembre, et ma première course doit être à Chalais, où j'ai à réinstaller une communauté, et où la saison, à cette époque, est déjà fort avancée. Pour peu que j'y reste, et à Flavigny ensuite, vous voyez où j'arrive. Si je ne mettais pas cet ordre dans mes affaires, il me serait absolument impossible d'y suffire. Il faut donc que vous me pardonniez de ne pas vous chercher envers et contre tout. J'ai peut-être tort d'avoir un esprit aussi méthodique; mais c'est le tort d'un grand devoir.

Je vois avec peine que vos épreuves intérieures continuent. C'est peut-être l'effet de l'oblation

que vous avez faite à Dieu de votre personne; il vous envoie le genre de peines le plus dur à supporter pour une âme qui aime et qui voudrait sentir son amour. Vous avez passé par les délices de l'enfance spirituelle. Maintenant vous arrivez à la maturité des saints, époque plus profonde et moins douce, où les tribulations ont une grande part. Je prie Dieu de les abréger et de vous rendre bientôt, ou au moins quelquefois, les tendresses dont il vous a sevrée.

Je me recommande à vos prières, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et bien affectueusement dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 21 juillet 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne puis que vous répéter pour Hyères ce que je vous ai dit déjà dans ma précédente lettre; il n'y faut point songer. D'ici longtemps nous ne pourrons envoyer personne dans ces parages. Quant à vous rencontrer à Nancy, la chose n'est pas impossible, si vous y demeurez au delà du 15 octobre, et, dans tous les cas, je pourrais vous donner un rendez-vous à Dijon lorsque vous y passerez. Soyez donc tranquille sur ce point.

Je n'avais pas été le moins du monde offensé que l'on eût écrit au P. Jandel les observations dont vous m'aviez fait part au sujet de Paris. La pensée ne m'était pas venue que ce fût vous, et quelle qu'ait été la personne qui s'est permis ce rapport, je ne m'en suis point préoccupé.

Vous allez avoir, j'espère, une belle fête de saint Dominique avec le P. Jandel et la première

messe du P. Pierson. Les parents de celui-ci paraissent entièrement réconciliés avec lui, et peut-être le père se rapprochera de Dieu à cette occasion. Que les voies de Dieu sont admirables! Il a fallu six ans de patience à ce pauvre frère Pierson pour obtenir de sa famille, dont il est l'unique héritier, une permission telle quelle de se faire religieux, et aujourd'hui voilà tous ces braves gens dans le contentement, et ils finiront par devenir tous des saints comme leur fils. Il faut ne jamais désespérer de la miséricorde divine, et aller de notre côté aussi lentement que possible, par égard pour la faiblesse des autres, mais ne point se lasser.

Nous aurons à Flavigny Mgr l'évêque de Dijon pour la Saint-Dominique, et ici Mgr l'archevêque de Paris.

J'ai eu quelques jours d'un mal de gorge accompagné d'une légère fièvre. Ma tête n'est pas bien libre encore, mais ce n'est plus qu'un malaise sans importance et à peine sensible.

Je me recommande à vos prières, et suis bien respectueusement et affectueusement tout à vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 22 septembre 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Mon intention bien arrêtée est d'être à Nancy le 13 ou le 14 octobre; vous y serez vous-même de retour, et nous pourrons nous voir ainsi et parler de votre âme un peu à l'aise. Je me réjouis bien de vous revoir après si longtemps; j'en ai vraiment grand besoin. Ce que vous me dites du progrès de M. de Prailly du côté de la religion m'a été au cœur; c'est une grande conquête de la grâce, si faible et mal assurée qu'elle soit encore, et sans doute vos prières en ont été le principal instrument. Le retour de votre famille a commencé par monsieur votre oncle; j'espère qu'il s'achèvera. Nous autres chrétiens, nous ne pouvons pas avoir de plus grande joie que la conversion d'une âme, surtout quand elle nous est chère. Hélas! qu'est-ce que la vie présente? et qu'il faut être malheureux pour sacrifier l'autre à si peu de chose!

Nous avons reconstitué Chalais. Voilà quatre maisons dans un état florissant. Les couvents de Belgique, par suite de la visite du P. Jandel, ont été placés sous la juridiction du provincial de France. C'est un fardeau de plus; mais c'était le seul moyen de venir en aide aux couvents de Belgique.

Priez pour moi : au 13 octobre! Tout à vous bien respectueusement et affectueusement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 8 décembre 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai reçu vos deux lettres du 18 et du 20 novembre dernier. Au moment où je me disposais à vous répondre, une révolution nouvelle a éclaté à Paris. Nous avons été trois jours sur le qui-vive, incertains des événements. Mais la résistance matérielle a été peu générale, peu animée, et les cent mille hommes rassemblés à Paris ont aisément comprimé ce faible mouvement. Je ne vous dis pas ce que je pense de tout ceci. Il était facile de prévoir qu'on sortirait de la république par un acte de violence venu de part ou d'autre. Le président était mieux placé pour prévenir ses adversaires. C'est à la nation de voir maintenant si elle veut l'accepter et s'en remettre à lui du soin de lui donner une constitution.

Nous avons été fort tranquilles durant ces trois jours. Nous avons continué nos missions partout, en Bourgogne et en Lorraine. Le P. Souaillard prêche l'Avent à Rennes; le P. Hue, à Dijon; le P. Roussot, à Grenoble; le P. Monjardet, à Beaune, près de Dijon. Mais il est probable que l'élection générale du 20 ne permettra pas à ces stations de produire tout le fruit qu'on pouvait en espérer. Nous sommes entre les mains de Dieu.

Si vous croyez pouvoir sans inconvénient pour votre santé dire quelquefois votre office dans la nuit, ou faire une lecture pieuse, je ne m'y oppose pas. Il est certain que les saints ont toujours beaucoup aimé les prières de la nuit, et que, quand on le peut, c'est une pratique excellente pour le cœur. Mais, dans votre état de souffrance ou de faiblesse, je ne sais s'il est prudent de le faire. La maladie est un grand obstacle au désir de mortification; aussi est-elle elle-même la meilleure des mortifications et la plus difficile à accepter, surtout quand il s'y joint un certain état d'angoisse intérieure, comme celle que vous éprouvez depuis déjà longtemps. Il vous faut beaucoup de patience et d'abandon à Dieu.

M. l'abbé Bernard m'écrit qu'il vous a vue, et que vous l'avez accueilli avec bonté. Je vous en remercie. C'est un jeune homme qui est droit,

pieux, et qui un jour, je le crois, sera un bon prêtre.

L'hiver est très doux à Paris jusqu'à présent. Je pense que vous avez aussi de beaux moments de soleil, et ce parfum de vos bois et de votre air qui m'a tant charmé, comme ce que j'ai senti de plus méridional en ma vie. Malheureusement je ne suis point appelé de ce côté. Dieu me rejette vers le Nord. Un de nos Pères est allé à Nimègue, en Hollande, pour prendre la direction du noviciat de notre province hollandaise, et je suis moi-même allé à Gand et à Tirlemont pour visiter les deux couvents que nous y avons. La résurrection de notre Ordre dépendra, je le crois, de ces cinq provinces septentrionales : la France, l'Angleterre, l'Irlande, la Belgique et la Hollande.

Nous n'avons plus rien en Espagne, l'Allemagne est morte, et l'Italie ne se prête que peu à la réforme que veut y introduire le P. Jandel. Mais le Nord prendra le dessus tôt ou tard; c'est ma foi et mon espérance.

Le P. Jandel a trouvé mes dernières conférences irréprochables. On les avait dénoncées à Rome; mais c'est un coup manqué et je n'ai plus d'inquiétude. Dites-m'en votre avis comme à l'ordinaire.

Mes compliments affectueux à monsieur votre oncle.

Vous savez avec quel affectionné dévouement je suis tout à vous pour jamais en Notre-Seigneur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 21 décembre 1851.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous ai écrit tout au travers des événements, il y a déjà une douzaine de jours. Ne recevant point de réponse, je crains que ma lettre ne vous soit point parvenue, et bien que je sache que nos côtes ont été protégées, je serais bien aise néanmoins que vous me tiriez d'inquiétude par un mot de votre main. Je vous en serai bien reconnaissant.

Veuillez agréer l'hommage de mes sentiments respectueux et on ne peut plus affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Gand, 3 février 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Peut-être aurez-vous su par quelqu'un que j'ai quitté Paris et la France depuis une dizaine de jours, et que je suis en train de visiter les couvents de nos provinces du Nord. J'ai naturellement commencé par la Belgique, où deux maisons sont soumises à ma juridiction. De là je me rendrai en Hollande, puis en Angleterre et en Irlande. C'est un voyage de trois mois. Je compte être de retour à Paris vers la mi-avril.

Les motifs de cette détermination ont été puisés à diverses sources. J'ai pensé ne pouvoir donner mes conférences cet hiver, au milieu du silence de la presse et de la tribune, sans exposer la chaire de Notre-Dame à devenir un rendez-vous périlleux pour les amis et les ennemis du nouveau pouvoir. L'oppression du temps eût été pour moi une occasion incessante de donner çà et là des coups d'épée au despotisme, et on les

eût faits encore plus grands qu'ils n'eussent été dans mon intention. J'ai mieux aimé me taire; j'ai trouvé ce silence digne et sage, et, à sa façon, un deuil de nos libertés péries. Plusieurs fois le P. Jandel m'avait exprimé sa crainte au sujet de cet hiver; il ne pouvait me donner d'ordres positifs à cet égard; mais ses désirs étaient manifestes, et j'ai dû aussi en tenir compte. Une fois ma résolution prise, afin d'éviter les discussions et de tirer parti du premier loisir que j'aie eu depuis longtemps, j'ai naturellement songé au voyage que j'entreprends.

De grandes nouvelles de Rome ont coïncidé avec ma détermination. L'affaire de la réforme de nos provinces d'Italie a décidément tourné contre le P. Jandel, et le souverain pontife, sur ses instances comme sur celles de ses adversaires, a résolu d'assembler un chapitre général pour l'élection d'un nouveau maître général. Seulement on ignore s'il sera convoqué pour septembre prochain ou pour la Pentecôte de 1853. Il est probable que ce sera pour le mois de septembre; car la position du P. Jandel est trop difficile maintenant pour que lui et tout le monde ne souhaitent pas d'en abréger l'épreuve.

Je vous félicite de ce que Notre-Seigneur est devenu votre commensal. C'est une grande grâce. D'un autre côté, presque au moment de quitter Paris, j'ai su que monsieur votre père s'était en-

fin décidé à remplir ses devoirs religieux. Il s'est adressé au R. P. Souaillard. Je ne saurais vous dire la joie profonde que j'en ai ressentie. Depuis 1835 que j'ai vu pour la première fois votre famille, j'ai toujours espéré que monsieur votre père en viendrait là; mais le temps se prolongeait, et je commençais à craindre qu'il ne fût de ceux qui arrivent au bord de la vérité, mais qui n'y entrent point. Enfin voilà ce grand pas accompli. Quand vous lui écrirez, veuillez lui dire la part que j'y ai prise; elle est vraiment grande. Le même bonheur vient d'être accordé à mon frère aîné. De quatre frères que nous sommes, il n'en reste plus qu'un, le militaire, qui soit en retard de Dieu[1].

Voici un mot pour servir d'autographe à la personne qui vous persécute.

Mille choses, je vous prie, à monsieur votre oncle, et croyez-moi pour jamais votre très respectueux et encore plus affectionné.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

1 *Le militaire,* chef d'escadrons de hussards, en retraite, n'est plus *en retard de Dieu,* il y a bientôt vingt ans. L'excellent M. Télèphe Lacordaire nous pardonnera de le dire, lui qui, profondément ému des vertus héroïques de son illustre frère, publiées après sa mort, ne fit pas mystère de son retour à Dieu, après cinquante ans de négligence, et se plaisait à dire au Père Olivier, instrument de ce retour : « Je ne savais pas que mon frère fût un pareil saint ! »

Flavigny, 31 mars 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Une de mes lettres s'est croisée avec celle que vous m'écriviez le 29 janvier. J'en ai reçu depuis une autre, datée du 4 mars, à laquelle je réponds aujourd'hui. Elle m'a trouvé en Angleterre où je n'ai passé que trois semaines, juste le temps qu'il me fallait pour visiter nos trois couvents d'Hinckley, Leicester et Woodchester; voir Londres, Birmingham, le collège de Sainte-Marie d'Oscott, et quelques églises nouvelles bâties avec magnificence dans le vieux style. Ce voyage, tout court qu'il fût, m'a grandement intéressé et consolé. Notre-Seigneur travaille ce grand pays; nous n'aurons pas le bonheur de le voir catholique, mais peut-être ce spectacle sera réservé à nos descendants. Je ne puis réduire ma foi au désespoir et penser que l'Évangile ne

régnera pas un jour sur tout l'univers, sauf les révoltes individuelles qui, même étant nombreuses, n'empêchent pas une nation d'appartenir à Jésus-Christ. Ainsi il y a en France beaucoup d'incroyants, de débauchés de corps et d'intelligence; cependant peut-on dire que la France ne soit pas une nation chrétienne? Le souffle de l'Évangile ne gouverne-t-il pas l'ensemble des âmes, encore que beaucoup ne lui ouvrent qu'une partie de leur vie, comme il vient heureusement d'arriver à monsieur votre père? Je ne pense pas que jamais l'ordre du moyen âge, avec ses voies de contrainte, s'établisse dans le monde entier, mais peu à peu tous les peuples, entrant dans des communications de plus en plus rapides, la force ne soutenant plus les erreurs, les schismes et les fausses religions, il se fera deux unités : l'une positive, qui réunira tous les chrétiens; l'autre négative, qui réunira tous les sceptiques, et de la lutte de ces deux forces colossales naîtront les combats des derniers jours. Voilà comment je considère l'avenir! Ainsi, qu'il arrive, nous le verrons du haut du ciel!

J'ai été bien heureux, comme vous le pensez, de me retrouver au milieu des nôtres après ces deux mois de pérégrinations. Quoique j'eusse habité dans plusieurs de nos couvents, aucun par le nombre et la régularité ne me rappelait ceux de France, et puis les différences de mœurs ap-

portent beaucoup d'impressions peu agréables à l'âme du voyageur.

Rien ne compense non plus les liens étroits formés entre des religieux par de longues années passées ensemble; cependant j'ai trouvé çà et là sur mon chemin des figures et des accueils qui m'ont touché, et qui m'étaient comme une vision de la patrie. Cette pauvre patrie! où la voilà-t-elle tombée? Ce qu'il y a de plus triste, c'est sans doute de reconnaître que tant de malheurs nous ont pourtant préservés de malheurs plus grands.

Le parti démagogique nous préparait, ce semble, une si affreuse ruine, que les violences de toute nature par où nous passons seraient justifiées si elles avaient été nécessaires. Mais l'étaient-elles? Fallait-il tout détruire pour tout sauver? Je ne le crois pas. L'ambition dénature tout, et le despotisme n'a jamais rien sauvé. Notre chance la meilleure, présentement, est de reconquérir avec lenteur et prudence nos libertés perdues, et si nous le faisons, si d'une part aucun crime ne vient arrêter la marche naturelle des événements, et que, d'une autre part, une opposition grave et honnête use de ce qui reste encore pour ressaisir ce qui n'est plus, peut-être arriverons-nous à une ère meilleure que toutes les précédentes, où la religion, l'autorité, la liberté se concilieront sur des bases plus équitables et par conséquent plus durables. C'est la

bourgeoisie qui est vaincue; c'est à elle de reconnaître ses fautes et de les réparer. Sans elle nous n'aurons jamais qu'un gouvernement fondé sur des institutions captieuses et qui, en paraissant s'appuyer sur le peuple, ne s'appuyera en réalité que sur l'inintelligence soutenant l'astuce et la force.

La bourgeoisie est le pays doué de lumières; elle a abusé contre Dieu et tout le monde de ses lumières et de sa puissance; mais il est impossible que les préjugés ne diminuent pas, et que, humiliée au degré où elle est, elle ne recherche pas l'alliance de la vérité. Nous devons y travailler tous selon nos forces, et Dieu sans doute sera avec nous; il aime notre pauvre pays, il l'a soutenu contre bien des fautes depuis treize siècles, et le soutiendra encore. C'est une consolation pour moi de penser que l'ordre de Saint-Dominique ne sera pas sans influence sur ses destinées, et qu'en travaillant à l'établir et à l'agrandir, nous travaillons aussi au bien général de la France.

Je viens de convoquer pour le samedi 24 avril prochain notre premier chapitre provincial; il sera composé du provincial et des quatre prieurs de Nancy, Chalais, Flavigny et Paris. Je suis tout occupé à préparer les éléments de nos délibérations. Priez Dieu afin qu'il nous donne son esprit.

Mes amitiés à l'abbé Bernard, je vous prie, et croyez-moi bien respectueusement et durablement tout à vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 16 juin 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai reçu hier soir une lettre du R. P. Hue, qui m'annonce son retour à Nancy, ce qui m'a causé une grande joie pour vous, sachant par votre lettre du 26 mai combien vous aviez besoin de ce secours pour la tranquillité de votre âme. Dieu vous envoie, ce semble, des croix pesantes; mais ce ne sera que pour un temps. Lorsqu'elles vous auront éprouvée et purifiée, le calme renaîtra dans votre cœur, et vous y posséderez doucement notre bon Maître. Je ne ressens pas comme vous ces tristesses intérieures; mais Dieu m'a envoyé dans ma vie beaucoup de peines du dehors, et il m'en envoie encore de temps en temps, sans doute pour que je ne perde pas le sentiment de mon infirmité.

Vous savez que je suis de retour à Flavigny depuis trois mois. Je me trouve on ne peut mieux

dans cette maison solitaire et tranquille, bien mieux qu'à Chalais, où les étrangers abondent malgré la hauteur des montagnes où se cache notre couvent; mieux aussi qu'à Paris, à cause des relations sans nombre où l'on y est enveloppé. Cependant je regrette les amis que j'y ai laissés, et dont la présence a toujours été pour moi le plus doux plaisir de ce monde après la connaissance et l'amour de Dieu. Mais c'est un sacrifice qu'il faut faire à la nécessité des circonstances. J'y ai passé quelques heures l'autre jour, en conduisant à Gand le R. P. Bernard, pour y être en qualité de maître des étudiants.

Bientôt aussi je partirai pour Toulouse, où l'on prépare une grande fête en l'honneur de saint Thomas d'Aquin. C'est la première fois que je visiterai cette partie de la France, qui est le berceau de notre Ordre, et où reposent les restes du plus grand de nos docteurs. J'aurai le bonheur d'y prononcer son panégyrique en présence même du tombeau qu'il habite encore, et j'espère en rapporter quelques grâces pour notre Ordre et pour moi. C'est le dimanche 18 juillet qu'aura lieu la cérémonie; elle sera présidée par Mgr l'archevêque de Toulouse, et toutes les autorités y seront invitées. Du reste, le R. P. Hue est très instruit à cet égard, et vous donnera tous les détails qui seront propres à satisfaire votre pieuse curiosité.

Je partirai de Flavigny le 8 ou le 9 juillet, parce que je dois m'arrêter à Lyon un jour, et que je veux me ménager du repos avant de monter en chaire. J'ai souvent eu occasion de remarquer que la fatigue du voyage est une des choses qui brisent le plus la voix et les entrailles du prédicateur. Je visiterai aussi Prouille et Muret : Prouille, où saint Dominique fonda sa première maison, et Muret, où fut gagnée cette fameuse bataille contre le roi d'Aragon et le comte de Toulouse. Mon retour aura lieu avant la saint Dominique, que je célébrerai à Flavigny, s'il plaît à Dieu.

Veuillez dire au R. P. Hue que j'ai reçu ce matin de bonnes nouvelles de Rome. Le P. Jandel a été vigoureusement soutenu par le Saint-Père contre une nouvelle intrigue de ses adversaires, et bien que toutes ces secousses augmentent la difficulté de sa situation, cependant elle semble se fortifier par le constant et énergique appui du pape. Pour nous, notre chapitre provincial s'est très heureusement passé, et j'en attends d'heureux effets pour le présent et l'avenir. Son approbation, d'après ce qui m'est écrit, paraît chose faite à Rome, et j'en attends les actes d'un jour à l'autre.

Quelque chose de nouveau et d'important se prépare aussi pour notre province. Je recommande cette affaire à votre bon souvenir devant

Dieu, et je vous en instruirai dès qu'il me sera possible d'en donner connaissance[1].

Comme vous ne me dites rien de votre santé, je présume que vous en êtes satisfaite. Mais quand viendra le temps où vous ne serez plus obligée à ces pèlerinages? Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu à votre égard que cet exil intermittent se prolonge, et il est vrai que vous y jouissez d'une paix que vous ne trouveriez point dans une grande ville comme Nancy, où vous avez tant de relations. Dieu sait ce qui nous convient à chacun.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, et croyez au respectueux et inaltérable attachement dont je vous renouvelle l'expression.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

[1] Il s'agissait de l'institution du tiers ordre enseignant.

Flavigny, 7 août 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai là sur ma table vos deux lettres du 24 juin et du 15 juillet, auxquelles je n'ai pas encore répondu par suite des occupations extraordinaires qui viennent de remplir ce dernier mois : mon voyage à Toulouse, ma prise de possession d'Oullins, et la fête de saint Dominique que nous venons de célébrer.

J'étais parti le 8 juillet, en prenant la route de Lyon, Avignon et Montpellier. A partir d'Avignon, rien ne m'était plus connu. Avant d'arriver à Toulouse, j'ai visité les lieux les plus célèbres dans l'histoire de saint Dominique : Mont-Réal, Fanjeaux, Prouille. Prouille était le premier couvent de notre Ordre; il n'en reste qu'un champ, avec une maison qui servait d'hospice, et qui est aujourd'hui une auberge, appelée encore l'auberge de Prouille. Les lieux sont parfaitement reconnaissables, parce qu'ils sont encadrés dans

deux routes et un ruisseau. C'est ce ruisseau, qui probablement avait déterminé saint Dominique à choisir ce lieu pour y bâtir son premier monastère. Au-dessus de Prouille, sur une hauteur qui domine à la fois la plaine du haut Languedoc et la chaîne des Pyrénées, est assis Fanjeaux, où saint Dominique opéra un miracle célèbre, et qui est tout plein encore de ses souvenirs. En montant la côte, j'ai lu sur une baraque servant de cabaret : *A saint Dominique.* L'église de Fanjeaux est la même que celle où saint Dominique a prié et offert le saint sacrifice. Le curé m'accueillit avec cordialité; je passai la nuit chez lui, et le lendemain, 15 juillet, jour de ma fête, je célébrai la sainte messe avec une chasuble qui avait appartenu au couvent de Prouille. Mon dessein est d'acheter quelques ares du terrain où ce monastère était situé, et d'y bâtir une chapelle commémorative, dédiée à Notre-Dame de Prouille. Tout appartient au même propriétaire, sauf un petit pré et une petite maison au bord de la route, en face de Fanjeaux, qui est la propriété d'un ouvrier du pays. Nous espérons pouvoir l'acquérir, et réaliser ainsi notre pieux projet[1].

1 Sur l'ancien emplacement du monastère de Prouille s'élève aujourd'hui un nouvel et vaste couvent de religieuses dominicaines.

J'ai été reçu à Toulouse, on ne peut mieux, par le clergé et un grand nombre de laïques. Tout s'est heureusement passé, et si je pouvais envoyer là seulement trois de nos Pères, je ne doute pas qu'ils n'y fondassent un couvent avec une extrême facilité.

De Toulouse je suis allé à Muret, où s'est livrée la fameuse bataille qui a décidé la fondation de notre Ordre, et où les traces anciennes sont parfaitement reconnaissables. La chapelle où saint Dominique a prié a été conservée telle qu'elle était, et j'y ai dit la messe.

En revenant, je me suis arrêté à Oullins, magnifique pensionnat près de Lyon, où se tramait depuis longtemps la fondation d'un tiers ordre régulier enseignant; la maison est maintenant à nous, et les premiers novices de ce tiers ordre seront réunis à Flavigny pour la mi-septembre. C'est une grosse affaire que Dieu m'a envoyée sans que j'y eusse pensé; car je ne me croyais plus de force à rien entreprendre. Mais une fois venue, je ne l'ai pas repoussée, parce que j'ai remarqué que tout ce qui me venait ainsi du dehors, sans qu'il y eût rien de moi, me réussissait toujours. D'ailleurs, il n'y a aucun péril à courir. Les anciens maîtres restent jusqu'à ce que nous soyons en état de prendre la direction de l'établissement, et c'est de leur sein même que sortent les premiers novices du tiers ordre en-

seignant. Sous le rapport matériel, la maison nous est plutôt cédée que vendue, et nous n'aurons à débourser que des frais d'actes, tout le reste se réduisant à des rentes viagères et à une dette peu considérable, qui s'amortit chaque année par le bénéfice de l'œuvre, et qui est plus de deux fois garantie par la valeur même de l'immeuble. Vous voyez que Dieu nous traite en enfants gâtés.

Je compte visiter Chalais vers la fin de ce mois. Quant à Nancy, je ne puis prévoir encore l'époque où je serai libre de le faire.

Je vois avec peine que votre intérieur n'est pas calme. C'est un temps d'épreuve qui passera et qui vous élèvera à une plus grande union avec Notre-Seigneur.

Veuillez prier pour moi, et agréer l'expression de mes sentiments respectueux et les plus affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Paris, 22 septembre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je me reproche de n'avoir pas encore répondu à vos deux lettres du 24 août et du 1er septembre. Les nouvelles que vous m'avez données immédiatement de la retraite ecclésiastique prêchée par le R. P. Hue ont été pour moi une grande consolation; je les attendais avec impatience, craignant beaucoup qu'il n'eût pas réussi. Ce succès lui permettra de se livrer chaque année à ce genre de ministère si important pour la religion, et où notre Ordre lui-même gagnera de l'ascendant. Dieu soit béni!

J'ai abandonné provisoirement le projet de Prouille, à cause des affaires majeures que nous avons sur les bras présentement, savoir : la construction de notre chapelle de Flavigny, et la fondation de notre tiers ordre enseignant. Tout cela coûte beaucoup. Le tiers ordre enseignant va faire son noviciat à Flavigny; mais, malgré

l'agrandissement de cette maison, il ne sera pas possible de l'y continuer l'an prochain. C'est tout au plus si elle pourra suffire au noviciat du grand Ordre. Heureusement il se présente l'occasion d'acquérir à Flavigny même une seconde maison, celle des Ursulines, qui pensent à quitter cette ville[1]. Nous aurions ainsi dans le même lieu les deux noviciats, ce qui serait admirablement utile et commode. Par bonheur encore, les Ursulines, étant reçues dans une autre communauté de leur Ordre, n'ont pas besoin de capital, et se contenteraient d'une rente représentative du prix de la vente. Cette circonstance est infiniment précieuse, d'autant que plusieurs de nos amis s'offrent de contribuer au payement de cette rente pendant un terme de dix ans. Je vais traiter cette affaire en rentrant à Flavigny, et je vous demande le secret en attendant. Si elle se conclut, je vous le manderai, et vous verrez si vous pouvez par vous et par nos amis unis à vous, venir à notre aide par de petites souscriptions décennales. Il vaut mieux faire peu en un long temps que beaucoup en une fois. Je suis enhardi à vous en parler parce que vous m'avez offert vos services pour Prouille, et que je sais d'ailleurs tout le dévouement qui vous anime pour notre Ordre et pour moi en particulier.

1 Ce projet n'eut pas de suite.

Notre chapelle de Flavigny marche à grands pas. Elle agrandira et ornera beaucoup cette chère maison, où les novices sont deux fois plus nombreux qu'ils n'avaient été jusqu'à présent. Nous sommes très à l'étroit, et malheureusement ce n'est que l'an prochain, à l'automne, que les nouvelles cellules seront habitables. Dieu y pourvoira.

Je suis bien sensible aux compliments que vous me transmettez de la part de M. de Prailly, de votre père et de votre oncle ; veuillez leur offrir à tous l'hommage de mes sentiments et de mon cordial souvenir.

Priez pour moi, qui en ai besoin plus que jamais, dans cette multiplication d'affaires et d'offices, et agréez l'expression de mon respectueux et éternel attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 5 octobre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Les Ursulines de Flavigny n'ont pas quitté, et par conséquent le projet dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre est à vau-l'eau jusqu'à nouvel ordre. Je reviens à la pensée de faire quelque chose pour conserver le souvenir de Prouille et de Fanjeaux. Fanjeaux a cet avantage d'avoir l'ancienne église où saint Dominique a célébré la mémoire d'un miracle très fameux, et la roche d'où, considérant la plaine, il désigna le lieu qui devait être le monastère de Prouille. Il suffirait d'y ériger ou plutôt d'y consacrer un autel sous son nom, autel dont nous ferions les frais, et de l'entretien duquel nous nous chargerions. Je viens d'écrire à Fanjeaux pour prendre des renseignements à cet effet, et je vous tiendrai au courant.

Nos tertiaires enseignants sont en retraite et prendront prochainement l'habit. Tout est ter-

miné à Oullins par acte authentique. La rentrée des élèves s'annonce bien. Je me recommande à vous sous ce rapport ; je vous enverrai des prospectus quand vous en aurez besoin.

Tout à vous respectueusement et affectueusement en Notre-Seigneur.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 14 octobre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Le frère Saint-Beaussant n'est pas transportable à Hyères : sans cela il y serait déjà. C'est à grand'peine qu'il a pu descendre de Chalais à Oullins, où l'air est d'ailleurs excellent, et où il a des soins jour et nuit qu'il ne trouverait nulle part. Oullins a sept sœurs accoutumées à servir les enfants et les malades.

Les dernières nouvelles sont très mauvaises, et le R. P. Danzas part tout à l'heure pour se rendre à Oullins. Nous n'espérons plus conserver ce pauvre frère sans un miracle. Du reste on a fait pour lui tout ce qui était possible : jusqu'au dernier moment le médecin de Grenoble a déclaré qu'il n'avait qu'une maladie sans gravité, et l'air de Chalais, pendant tout l'été, était chaud et excellent. Nul de nos religieux n'y a souffert, et la plupart s'y portent mieux qu'ailleurs. Ce n'est pas non plus notre régime qui l'a ruiné;

car il s'est porté deux ans parmi nous, et particulièrement à Flavigny, dont l'air est plus vif qu'à Chalais, d'une manière admirable, dont lui-même était étonné. Priez pour lui et pour nous.

J'ai envoyé à M. de Malglaive un prospectus d'Oullins. Je vous en envoie un à vous-même pour l'occasion.'

Rien encore de Fanjeaux. N'y pensez donc point jusqu'à nouvel ordre.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et à jamais affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

P.-S. Voyez ce qu'il y aurait à faire près de la famille du frère Saint-Beaussant.

Flavigny, 17 octobre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Notre très cher frère Saint-Beaussant est mort vendredi, 15 de ce mois, à midi, entre les bras d'un de nos religieux de Chalais; le R. P. Danzas, que j'avais aussi envoyé de Flavigny, est arrivé au moment où il rendait le dernier soupir et lui a fermé les yeux. Il est mort avec une douceur, une patience, une résignation et une sérénité qui ont touché jusqu'aux larmes ceux qui en ont été témoins. C'est une perte bien grande et bien cruelle pour nous. Mais nous avons la confiance qu'il est allé rejoindre ceux de nos Pères que nous avons déjà perdus, et qu'il est avec eux un protecteur efficace pour nous. Dieu l'avait prédestiné à être, dans l'ordre temporel, le premier fondateur de notre nouvelle province de France; cette œuvre achevée, il a disparu au moment où nous en commencions une seconde, et dans le lieu même de ce commencement. Il y est enseveli

aujourd'hui même, dans un caveau attenant à la chapelle, et je me propose de placer dans cette chapelle un marbre et une inscription à sa mémoire, que j'irai moi-même faire placer.

Voici un mot pour Mme de R***, dont j'ignore l'adresse. Soyez assez bonne pour le lui faire parvenir.

Je vous renouvelle, dans cette triste occasion, l'hommage de mes sentiments respectueux et affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 1er novembre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai écrit hier au R. P. Hue pour l'autoriser à passer quelques semaines à Hyères avant sa station de Marseille. Vous le logerez comme vous le jugerez convenable, ce sera toujours bien. J'avais donné à Mme de R*** quelques détails sur la mort de son frère, et les croyais suffisants; mais je vais en écrire de nouveau au R. P. Hue.

Je vous souhaite une bonne fête de la Toussaint, et de nous retrouver un jour ensemble dans cette belle assemblée de tous ceux qui auront aimé et servi Dieu pendant leur pèlerinage sur la terre.

Vous savez mes sentiments respectueux et à jamais dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 21 décembre 1852.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous envoie par le courrier de ce jour un prospectus d'Oullins. Grâce à Dieu, cette œuvre marche à merveille, et, d'un autre côté, celle de la fondation du tiers ordre enseignant des sœurs commence à prendre de la solidité, ainsi que le R. P. Hue, qui s'en est occupé jusqu'ici presque exclusivement, pourra vous le raconter au long [1].

La chapelle commémorative de Prouille avance aussi. La donation authentique du terrain va être faite, par suite des relations que j'ai nouées avec Mme de Chambert, aujourd'hui propriétaire de l'ancien domaine de Prouille. Je vais m'occuper d'une notice imprimée qui servira à recueillir des souscriptions, mais seulement parmi nos

[1] Ce tiers ordre enseignant des sœurs, dont la maison-mère fut établie à Nancy, compte aujourd'hui quatre maisons et pensionnats en pleine prospérité.

amis véritables. Le nom de tous sera inscrit sur un parchemin, qui sera déposé dans la première pierre de la chapelle dédiée à *Notre-Dame-de-Prouille*. Je compte sur vous pour nous aider dans ce pieux projet.

Nous avons en ce moment vingt novices français; nous en attendons d'autres. Dieu nous bénit visiblement.

Je ne sais rien de particulier sur la santé du P. Jandel. La dernière lettre du R. P. Besson annonçait un mieux; il paraît qu'il ne s'est pas soutenu. Le fardeau est énorme, et d'ailleurs la santé de ce pauvre Père n'a jamais été bien solide. Dieu veillera sur lui et nous le conservera.

Ce que vous me dites de P*** m'a ravi. Je vous avoue que c'était une peine pour moi, une peine de me le rappeler, le sachant si loin d'une vie chrétienne et même raisonnable. J'avais besoin d'unir votre souvenir et celui de Cabat au sien pour me rendre agréable son souvenir, et je me disais que si je n'avais rien gagné en lui pour Dieu, du moins il avait été la première occasion de rapports qui m'étaient bien chers, et qui font partie de ce que j'ai de meilleur dans ma vie. Grâce à Dieu, son âme n'a pas perdu tout sentiment de la vérité, et sans doute un jour, comme votre oncle et votre père, il vous devra de connaître et de servir la vérité. Je m'en réjouis bien sincèrement, et quand vous le verrez

ou lui écrirez, veuillez lui dire que j'ai appris de ses nouvelles avec plaisir, et que je ne l'oublie point.

Le R. P. Souaillard prêche avec un grand succès à Saint-Roch. Le P. Bourard[1] a très bien réussi à Grenoble. Notre noviciat compte vingt novices français, et nous en attendons d'autres.

J'ai vu Mgr. l'archevêque en passant à Paris. Je ne l'avais pas vu depuis près d'un an. Il m'a pressé de reprendre mes conférences, me disant qu'il ne s'était engagé que pour cette année avec le R. P. Félix, de la compagnie de Jésus. Je lui ai demandé un mois pour lui faire une réponse catégorique et définitive. A vrai dire, la pensée du bien à faire me touche, mais affairé comme je le suis, et ma première ardeur déjà bien tombée, je ne me sens point porté à me lancer de nouveau dans la carrière. Dieu m'inspirera quand l'heure sera venue.

J'ai des consolations et des peines, c'est le sort de tous. Le fardeau de tant d'hommes à guider et à nourrir me pèse quelquefois, et je regarde de loin la solitude douce et calme où j'aurais été à cet âge de ma vie, si je n'avais pas uni ma destinée à celle des autres. Je n'aurais pu aujourd'hui tenter ce que j'ai fait il y a

[1] Tué avec les Pères d'Arcueil à la barrière d'Italie, lors des massacres de la Commune, mai 1871.

vingt ans; la jeunesse est nécessaire aux hasards et à l'orgueil du dévouement; mais le vaisseau est en mer, et il n'est plus en mon pouvoir d'écouter les muets soupirs qui appellent le port. Je dois mourir à la tâche, à une tâche plus lourde chaque année, et le tombeau seul me donnera le repos dont le charme m'apparaît aujourd'hui si grand.

Adieu, Madame. Je vous charge pour votre oncle et votre père de mes sentiments les plus vrais, et vous renouvelle l'expression de ceux que je vous ai voués dans des jours qui étaient ceux de mon inexpérience et de ma force, et où vous m'avez aidé d'une affection dont je sens tout le prix.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 28 février 1853.

Madame et chère amie,

J'ai reçu vos deux dernières bonnes lettres, et vous remercie de m'avoir tenu au courant de la chère santé de notre R. P. Hue. Il ne m'a encore rien écrit de Marseille. C'est par vous que j'ai su le bon accueil qui lui a été fait. Partout ailleurs aussi nos Pères réussissent à merveille dans leurs stations de Carême.

Le P. Monjardet à Saint-Pierre de Lyon, le P. Deschamps à la Mulatière, aux portes de cette ville; le P. Souaillard à Saint-Thomas-d'Aquin de Paris, le P. Bourard à Saint-Pierre de Chaillot. Nos missionnaires de campagne font beaucoup de fruit. J'ai prêché moi-même, le 10 février, un sermon de charité à Saint-Roch. La foule était immense. J'avais choisi pour sujet *la grandeur du caractère, comme devoir du chrétien.* Sans faire la part à personne, chacun pouvait se la faire dans ce temps d'abaissement général, et il y a eu, comme vous le pensez bien, des

jugements fort divers. Mais mon devoir était accompli, et encore que la chose eût moins bien tourné, je n'en aurais point eu de regrets. Le gouvernement a pris le parti de donner une petite analyse de mon discours dans le *Moniteur* et d'en faire l'éloge. C'est la première fois, du moins à ma connaissance, que le *Moniteur* a parlé de mes sermons. Me voici maintenant dans la solitude pour tout le reste de l'année, et sans rien préjuger pour l'an prochain. On me presse toujours beaucoup de reprendre mes conférences, particulièrement Mgr l'archevêque. Je lui ai demandé un mois de réflexion pour lui donner une réponse définitive.

Nos tertiaires enseignants vont toujours très bien. Ce sont vraiment quatre âmes d'élite, et, bien que l'œuvre soit difficile, il me semble que ce ne sera pas en vain que Dieu les aura réunies. Oullins se soutient toujours. Dernièrement trois enfants des familles les plus considérables de Lyon y sont entrés. Je vous remercie bien de l'intérêt que vous lui portez, et vous envoie de nouveaux prospectus, selon le désir que vous m'en avez témoigné dans votre dernière lettre. Toutes les fois que vous en aurez besoin, marquez-le-moi.

Vous savez que la guerre est de plus en plus allumée dans l'Église de France au sujet du journal l'*Univers*. Mgr l'archevêque de Paris vient

de le condamner par une ordonnance motivée. Mgr l'évêque de Viviers [1] a publié contre lui une longue lettre pastorale qui vient d'être adoptée par Mgr l'évêque de Verdun. Il est probable que d'autres manifestations vont suivre. D'une autre part, M. de Montalembert s'est séparé d'eux et rapproché de moi. Je l'ai vu à Bruxelles le mois dernier, lors d'un voyage que je fis en Belgique pour visiter nos maisons. Vous avez lu sans doute son livre intitulé : *Des intérêts religieux au dix-neuvième siècle.* Il a eu un grand succès en Allemagne, sur les bords du Rhin, parce que là les catholiques ne peuvent s'appuyer que sur la liberté. L'accueil a été partagé en Angleterre. En France, on en a beaucoup vendu, mais peu parlé, soit à cause de la servitude de la presse, soit parce que M. de Montalembert avait contre lui sa conduite depuis 1848, peu en harmonie avec son nouveau livre. Mais enfin il a repris son ancienne position, et j'en suis bien aise pour lui, pour moi et pour la religion.

Je prends bien part, soyez-en sûre, aux grâces que Dieu vous fait, et à tous les vôtres. Elles iront en croissant, je n'en doute pas. Priez souvent pour moi dans ce cher petit oratoire, où j'ai eu le bonheur de dire la sainte messe. Dieu con-

1 Mgr Guibert, aujourd'hui cardinal-archevêque de Paris.

tinue aussi à veiller sur moi et sur mes œuvres, et j'en sens une grande reconnaissance.

Mille compliments, je vous prie, à monsieur votre père et à monsieur votre oncle. Je suis bien sensible à leur bon souvenir.

Vous savez tous les sentiments respectueux et dévoués que Dieu m'a donnés pour vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Flavigny, 10 août 1853.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Puisque Mme de Boutiny désire que je lui indique un de nos Pères à Chalais, il me semble que le R. P. Roussot est celui qui lui conviendrait le mieux. C'est un religieux instruit, droit, et capable de faire avancer une âme dans la vie spirituelle.

Les bonnes dispositions de votre mari me touchent réellement. Je crois de plus en plus que Dieu lui fera miséricorde. Un livre que vous pourriez lui faire lire, en le laissant sur votre table, serait *le Christ devant le siècle*, de M. Roselly de Lorgues, ouvrage court, qui n'est pas profond, où le style moderne est trop sensible, mais qu'un assez grand nombre de personnes ont lu avec intérêt et avec fruit. Au degré où est votre mari, cette lecture ne serait peut-être pas sans utilité. Vous pourriez aussi faire venir *les Pensées de Pascal*, deuxième édition de M. Fron-

tin. L'édition est nécessaire à indiquer, parce que c'est la seule où les *Pensées* aient un ordre suivi et intelligible. On la trouve à Paris, chez Lagny, rue Bourbier-le-Château, n° 1. Ce livre ne convient pas à tout le monde; il peut heurter, mais il peut aussi frapper beaucoup.

Notre fête de Saint-Dominique s'est on ne peut mieux passée. Messeigneurs de Dijon et d'Autun nous sont venus avec près de deux cents ecclésiastiques des environs et un grand nombre de laïques de tout rang. Il y a eu sympathie et édification.

Je pars le 12 pour Oullins, et serai de retour à Flavigny le 20. Le 30, je prêche à la cathédrale de Sens pour la translation solennelle des reliques de sainte Colombe. Au delà, je ne sais rien. Des lettres de Rome, que j'attends, peuvent modifier beaucoup l'emploi des mois qui suivent. Il s'agit d'une affaire très importante pour nous, et que je recommande à vos prières[1].

Vous savez avec quels sentiments respectueux et dévoués je suis tout à vous.

Fr Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

[1] La fondation d'une maison à Toulouse

Paris, 8 octobre 1853.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai vu avec joie, par vos lettres du 5 et du 13 septembre, que votre situation spirituelle s'était un peu améliorée, et j'ai la confiance que tous ces incidents imprévus vous conduiront à une plus grande stabilité en Dieu, et dans une paix qui sera la récompense de vos tribulations.

La visite provinciale m'appelle à Nancy. J'y arriverai mercredi prochain dans l'après-midi, et j'y passerai les quatre jours suivants. Il ne m'est pas permis d'espérer de vous y voir, parce que c'est l'époque, je crois, où vous êtes près de monsieur votre père. Au sortir de Nancy, j'irai à Flavigny, où j'achèverai ma tournée provinciale de cette année, et le 31 octobre l'on m'attend à Toulouse. L'achat de notre maison y est chose conclue. J'en prendrai possession, et, aussitôt après Noël, trois de nos religieux viendront m'y rejoindre. C'est une grande consolation pour

moi que de fonder cette maison au berceau de notre ordre, et près du tombeau de saint Thomas d'Aquin, et il est probable que j'achèverai là ma carrière apostolique en y donnant mes conférences projetées sur *la vie chrétienne*. Il me semble que je dis adieu à Paris pour jamais. Mon provincialat expirant le 15 septembre 1854, la visite provinciale ne m'y rappellera pas une dernière fois, et je puis dire avec Lusignan :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.

Priez pour tout cela, vous souvenant devant Dieu de celui qui vous est à jamais uni par une affection qui a sa source en haut.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Nancy, 13 octobre 1853.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous remercie de votre bonne invitation pour Sainte-Catherine[1], et suis aux plus grands regrets de ne pouvoir l'accepter. Ma correspondance est très en retard, par suite de ces changements continuels, et les quatre jours que je vais passer ici me sont nécessaires pour me mettre au courant, outre la visite provinciale que je dois faire. Veuillez donc m'excuser dans votre cœur, et aussi près des vôtres, dont vous voulez bien me transmettre le désir.

Je vous recommande de nouveau notre fondation de Toulouse, et vous renouvelle l'hommage de mes sentiments respectueux et affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

1 Terres de Mme de Prailly, près de Ciery-sur-Vesouze, (Meurthe-et-Moselle).

Toulouse, 6 janvier 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Enfin tout est accompli à Toulouse. Notre maison est en ordre, nos Pères arrivés, et notre installation solennelle par Mgr l'archevêque a eu lieu le 30 du mois dernier. Je suis très consolé de cet établissement, qui couronne mes quinze années d'administration, et j'entre avec courage et espérance dans la dernière série de mes conférences religieuses.

C'est après demain qu'elles reprennent leur cours. Le plan général en est fait dans mon esprit, et elles embrassent un cycle de six ou sept ans. Elles seront publiées comme à l'ordinaire, et j'espère que vous les lirez en mai prochain. Elles paraîtront sous ce titre : *Suite des Conférences de Notre-Dame de Paris,* et formeront une nouvelle suite de volumes, afin que l'on puisse se procurer chaque partie séparément, selon qu'on le jugera à propos.

Je n'ai aucun dessein arrêté au sujet de la durée de mon séjour à Toulouse; mais mon désir est d'y achever l'œuvre de mes conférences, encore que la situation générale des affaires me permît de rentrer à Paris, et par conséquent d'y demeurer habituellement.

Je dis seulement que c'est un désir, vu toutes les circonstances dont je dépends et les élections qui peuvent avoir lieu dans les années qui vont suivre.

Je puis être appelé d'un moment à l'autre à la tête d'un autre couvent, et ainsi ma volonté ne saurait être prise pour base de mon avenir. Il faut se laisser emporter comme la feuille et aller mourir où Dieu voudra. Qui sait ce qu'il nous réserve? Une lutte immense peut-être va commencer entre les deux grandes parties de l'Europe, la partie catholique et libérale d'une part, la partie schismatique et absolutiste de l'autre, et c'est impossible d'en prévoir l'issue. Je penche à croire que Dieu va châtier sévèrement le plus grand persécuteur qu'ait eu son Église depuis des siècles, l'homme le plus infatué du pouvoir humain, le véritable Nabuchodonosor des temps modernes[1]. Cependant il est possible qu'il veuille s'en servir préalablement

[1] La guerre de Crimée n'était que le prélude des châtiments qui ont continué à peser sur l'empire du Nord toujours persécuteur de la foi catholique.

pour renvoyer les Turcs de l'Europe et porter un coup mortel à l'islamisme.

D'autres ont l'espoir que c'est l'Angleterre qui sera humiliée et diminuée, sous prétexte qu'elle est l'âme des révolutions de notre âge ; pour moi, qui vois en elle, malgré ses fautes, le boulevard de la vraie liberté politique et civile, j'espère qu'elle triomphera, et la France et l'Église avec elle.

Quant aux tables parlantes, je les crois tout simplement et très nettement le moyen d'une communication surnaturelle avec le mauvais esprit. On ne peut supposer la supercherie, parce que tout ce qui est général a une cause vraie, et, d'une autre part, la matière inanimée est incapable d'entendre la pensée des intelligences et d'y répondre en une manière quelconque. Nous voyons reparaître là des procédés et des phénomènes fort anciens, dont il est souvent question dans la Bible et dans les saints Pères, et s'ils ont pris un caractère de diffusion universelle, cela tient à la publicité et à la liberté de toutes choses aujourd'hui, peut-être aussi à ce que Dieu, pour contrebalancer le développement des forces matérielles, permet une irruption des forces spirituelles dans notre monde.

J'ai peu vu par moi-même, mais assez pour ne plus me permettre de prendre jamais part à ces jeux fort sérieux.

Je me réjouis de la paix où vous êtes. Je prie Dieu de vous la continuer et de l'accroître encore. C'est le signe de l'accroissement de vos vertus.

Priez pour moi, pour l'œuvre des conférences, qui entre dans sa dernière phase, et croyez-moi à tout jamais votre inaltérablement affectionné,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

P.-S. — Mille compliments et souvenirs à monsieur votre oncle.

Toulouse, 6 mars 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Dieu bénit mon séjour à Toulouse. Nous y célébrons demain en grande pompe la fête de saint Thomas d'Aquin. La liturgie du diocèse de Toulouse l'avait transférée au 18 juillet, mais Mgr l'archevêque, sur ma demande, a promis de la solenniser le 7 mars ; comme cela a lieu dans notre ordre et dans presque toute la chrétienté. Monseigneur officiera lui-même, et je prêcherai aux vêpres. On s'occupe d'une souscription pour nous bâtir une chapelle plus grande et plus convenable que celle dont nous jouissons présentement.

Voilà donc ce pauvre M. de La Mennais paru devant Dieu ! Il a persisté jusqu'au bout, après vingt ans de réflexion, à se tenir séparé de l'Église. Quelle lamentable destinée ! J'ai vécu tous ces jours-ci en présence de tous les souvenirs que m'avaient laissés mes relations ; il y en avait de

douloureux, mais rien de comparable aux circonstances qui ont accompagné sa mort. Cet abandon, ce cercueil des pauvres, cette fosse commune sans signe de reconnaissance, cette obstination à mourir loin de toute foi, contre les lumières si vives de son ancien génie, tout cela me cause une impression qu'aucune autre fin, même des plus funestes, ne m'a laissée. Mais en même temps, je me sens comme plus libre envers le passé, je le comprends mieux, et je sens une plus grande reconnaissance pour Dieu de m'avoir préservé d'une chute qui pouvait m'entraîner si loin dans l'abîme.

Adieu, Madame, priez pour moi, pour notre ordre, pour notre maison de Toulouse en particulier, et n'oubliez pas tout ce que je vous suis à jamais.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Collège d'Oullins, 23 avril 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Il me semble que le choix du P. R. est bon pour vous. Vous pouvez lui dire que je suis chargé de votre conscience et que c'est moi qui vous envoie à lui. Quant aux règles que vous a tracées le R. P. Aymard, elles me semblent convenables et utiles à suivre.

Je suis pour quelques jours à Oullins. Si, en passant, vous vous informiez de moi et pouviez me venir voir, j'en aurais bien de la consolation. Vous sauriez si je suis encore à Oullins en le faisant demander à M. l'abbé Caton, directeur de l'externat de l'enfance, *quai Saint-Antoine n° 31, à Lyon.*

Veuillez présenter mes hommages à M. Chevandier et à Berthe[1]. Je savais le mariage de votre frère Eugène. Monsieur votre père m'a

1 Mlle de Prailly.

écrit une bonne lettre à cette occasion, et m'a prié de permettre au P. Souaillard d'aller bénir ce mariage à Saarbruck, ce que j'ai fait.

Priez pour moi qui désire vous voir et vous entretenir de choses très graves.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Toulouse, 26 mai 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai reçu vos billets successifs, et regrette de n'avoir pu vous tirer plus tôt d'inquiétude. Il ne s'agissait de rien de fâcheux, mais d'une extension considérable donnée au tiers-ordre enseignant par la cession du fameux collège de Sorèze, dans le midi. Livré longtemps à des laïques et à un esprit peu chrétien, ce collège a été acheté par des personnes religieuses et considérables de Toulouse, qui veulent en faire une institution tout à fait catholique. On nous en a donc offert l'administration pleine et absolue pendant trente ans, avec application des bénéfices à notre profit, de manière à éteindre les actions des propriétaires et à faire ainsi passer la propriété sur notre tête sans rien débourser et sans courir aucune chance défavorable. Ces propositions sont acceptées du P. Jandel, et je n'attends plus pour conclure que son autorisation

officielle et définitive. Nous prendrions possession après la distribution des prix.

Le tiers-ordre enseignant doit être complètement séparé de la province du grand ordre. Il sera administré par un provincial relevant directement du Général, et, en attendant sa constitution définitive, par un vicaire général que nommera le R. P. Jandel.

Vous me ferez plaisir de communiquer ces nouvelles au R. P. Hue, en lui remettant le mot ci-joint.

Je recommande cette importante affaire à votre souvenir devant Dieu, et vous renouvelle brièvement, parce que je suis pressé, l'expression de mon attachement le plus sincère et le plus respectueux.

Fr. L.

P.-S. — Je n'écris pas au R. P. Hue.

Toulouse, 27 juillet 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous suis bien reconnaissant de la part que vous avez prise à la fête de la Saint-Henri, qui s'est très bien passée, comme de coutume. J'ai remarqué qu'aux anniversaires de mes grands jours, Dieu m'envoyait toujours quelque grâce signalée. J'en ai six dans les mois consécutifs du beau temps de l'année. Le 12 avril, ma profession religieuse; le 12 mai, ma naissance et mon baptême; le 24 juin, la fête de saint Jean-Baptiste, mon premier patron; le 15 juillet, la Saint-Henri, mon petit patron; le 4 août, la Saint-Dominique, patriarche de l'ordre que Dieu m'a fait la grâce de rétablir en France; le 22 septembre, l'anniversaire de mon sacerdoce. Vous voilà initiée à tous mes petits mystères domestiques.

Du reste, je n'ai rien de nouveau à vous mander, sinon que je reviens d'Oullins, où j'ai pré-

sidé la fête de saint Thomas d'Aquin, et que je pars bientôt pour Sorèze, dont je vais prendre possession le 8 août. C'est là désormais que votre pensée et vos lettres devront me chercher, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me jeter dans un autre coin du monde. Voilà bientôt vingt-cinq ans qu'ont commencé mes pérégrinations, et il ne m'est pas possible encore de prévoir le lieu où elles se termineront.

Je suis bien heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre âme et de celle de Berthe. La paix dont vous jouissez ne sera plus interrompue, je l'espère; vous avez franchi les lieux arides et désolés de la vie spirituelle, et vous n'avez plus qu'à paître doucement dans les champs sans bornes du père de famille. Quant à Berthe, c'est une grande grâce que cette foi solide dont elle est imbue, et ce sentiment vrai des devoirs du christianisme. Une religion de pure tendresse s'évanouit bien vite au souffle du monde, et l'âme trompée par un goût de dévotion sans substance et sans œuvres végète dans les bas-lieux, sans se douter un moment de ce qu'est une femme vraiment chrétienne et forte. Il n'en sera pas ainsi de votre enfant : le calme de son père uni à l'ardeur de votre nature l'ont trempée heureusement, et il est probable qu'elle vous donnera de plus en plus de solides consolations.

Je vous ai envoyé un discours qus j'ai lu à une académie de Toulouse. C'est le résumé de mes convictions sur notre époque, bien qu'il y manque une appréciation plus nette de l'avenir; mais il est difficile de prévoir exactement ce qui n'est pas encore, et encore plus difficile de le dire lorsqu'on le sait. Il est manifeste que le monde se transforme : mais nous n'en sommes qu'à la préparation de la chrysalide, et le papillon futur est bien loin.

Au sujet de cette relique que vous voudriez donner au R. P. R. à l'insu de son Prieur, je crois meilleur de n'y pas consentir. Ces petits secrets ne vont pas à l'ouverture et à la simplicité de la vie religieuse.

Priez pour moi, et agréez l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

Sorèze, 2 octobre 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Votre lettre du 28 août m'est parvenue à Flavigny, où j'étais pour le chapitre provincial. Les affaires de ce moment et celles de mon retour ne m'ont pas permis de vous répondre plus tôt. Tout s'est bien passé au chapitre. Le R. P. Danzas a été élu provincial, et moi déchargé de ce fardeau à l'heure où cette œuvre pouvait se passer de moi et où une autre appelait la concentration de toutes mes forces. Je renonce à tout pour elle, même à la prédication, et mes conférences de Toulouse n'auront pas de suite. Après tout, si je ne me trompe, ce n'est pas sortir de ma vocation qui a été constamment l'enseignement de la jeunesse. Je me donne à elle sous une autre forme, et ce que j'ai vu des hommes ne me laisse aucun regret de passer avec des enfants le reste de ma vie. Notre collège est bien beau ; je m'y plais infiniment. Ajoutez que je

viens d'y établir le noviciat du tiers-ordre enseignant. Cinq jeunes ecclésiastiques de Lyon m'ont accompagné à Sorèze, et je les ai placés dans un quartier isolé de ce vaste établissement dont j'ai déjà ranimé la vieillesse par des réparations bien placées. Je me réjouis d'en recevoir les élèves qui doivent y rentrer le 18 de ce mois. Je suis comme un père de famille qui a embelli la demeure de ses enfants, et qui attend avec impatience l'heure de les en faire jouir. A mon âge on commence à ne plus vivre pour soi. Jeune, j'aimais le bruit et la gloire; aujourd'hui le repos d'une obscurité utile est le seul bien qui m'attire. Mais hélas! qui sait l'avenir et combien l'on demeure au lieu que l'on a choisi? Il faut saisir au passage les biens de Dieu et ne pas se préoccuper des douleurs que le temps peut nous amener.

Je ne puis pas juger des sentiments que j'aurais éprouvés à la fin de mon provincialat, si je n'avais rien eu à mettre à la place. Le regret ne pouvait pas exister, et par conséquent il n'y a pas eu de mérite à ne rien éprouver d'amer. Je dis que le regret ne pouvait pas exister, parce que mon œuvre était accomplie et qu'une nouvelle commençait. Le démon a bien tenté de me dire que mes enfants eussent dû me réélire, ne fût-ce que pour me donner lieu de les refuser; mais ce mouvement n'a paru qu'à la surface de

l'âme. Au fond, j'étais satisfait et n'avais point de mérite à l'être.

Vous allez sans doute retourner dans vos délices de l'hiver. Je vous y accompagne de tous mes vœux, vous priant de penser souvent à moi dans votre chère chapelle et de vous rappeler l'amitié respectueuse et inaltérable que je vous ai vouée.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 27 octobre 1854.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'aurais dû répondre plus tôt aux questions contenues dans votre lettre du 14 de ce mois, en songeant à l'intérêt que vous y portez; mais les occupations d'une rentrée de collège ne m'ont pas laissé un moment de libre.

Votre première question est celle-ci : *les preuves de l'existence du Christ* et les trois autres y sont contenues puisqu'elles ne sont que des objections partielles à cette existence. Or, cette question se réfère à une autre plus générale, qui est celle même de la certitude historique, et la certitude historique repose sur des notions de bon sens qui entraînent constamment l'adhésion de tous les hommes. L'histoire n'est pas une chose abstraite; elle est la vie même des peuples qui sont parvenus à une civilisation assez avancée pour écrire les faits principaux de leurs luttes intérieures et extérieures. Dès que deux peuples

écrivent, ils se contrôlent, et lorsque vingt écrivent, ils se contrôlent à un degré qui exclut nécessairement toute crainte d'entente et d'imposture. Supposer qu'un peuple puisse admettre un tissu de fables pour son histoire, c'est admettre déjà dans une masse d'hommes civilisés, une stupidité incompréhensible; mais supposer que vingt peuples s'entendent pour recevoir comme vraies des relations et des événements qui n'ont jamais existé entre eux, c'est supposer que le genre humain est à l'état de démence perpétuelle.

L'histoire repose donc sur l'écriture, l'écriture sur le contrôle des peuples qui la lisent et la reçoivent, et en dernier lieu sur l'enchaînement même des événements qui se lient les uns aux autres en se soutenant et en s'expliquant. Si l'on peut contester quelque chose dans l'histoire, ce sera telle ou telle particularité, des faits isolés et sans conséquence; mais, dès que les événements prennent de l'ampleur et de la durée, l'histoire en est vraie, ou l'humanité est à l'état de folie, et alors il est inutile de s'occuper d'aucune question parce qu'il n'y en a plus.

Cela posé, je demande : Y a-t-il dans l'histoire un événement plus vaste, plus compliqué, mêlé à plus de choses et plus de peuples que la naissance, le progrès et l'affermissement du Christianisme? Le Christianisme n'est-il pas la vie même de l'humanité depuis dix-sept à dix-huit siècles?

Et si cela est, comment l'histoire du Christianisme serait-elle fausse? Et comment l'histoire du Christianisme serait-elle vraie, si elle reposait sur une première imposture, sur un chef et un nom imaginaires? Si Jésus-Christ n'a pas existé, l'Évangile est un mensonge d'un bout à l'autre, un roman sorti d'une plume quelconque, et cependant il faut admettre que ce roman a persuadé le monde et poussé des générations à se faire tuer pour lui; ce qui n'est arrivé pour aucun autre livre d'histoire, et d'histoire crue et avérée. L'Évangile est la base du Christianisme, et Jésus-Christ est la base de l'Évangile. Tout est faux dans le Christianisme si l'Évangile est faux, et tout est faux dans l'Évangile si Jésus-Christ n'a pas existé; et comme le Christianisme, l'Évangile et Jésus-Christ sont de l'histoire, c'est-à-dire des événements écrits, lus, acceptés par cent peuples, si cette histoire-là est fausse, il est impossible d'admettre qu'il y en ait une seule de vraie, et dès lors à quoi bon discuter sur rien? Quand l'intelligence est obligée de nier tout pour pouvoir nier quelque chose, c'est la marque qu'elle s'égare et voilà pourquoi la négation du Christianisme conduit au scepticisme les esprits conséquents. Quand on vient à croire que quelque chose d'aussi considérable que le Christianisme repose sur une fable, il faut désespérer de soi-même et de tout. Il est manifeste que l'homme

est incapable de recevoir, de conserver et de connaître la vérité. Il faut se taire et devenir ce que l'on peut.

Il n'y a pas d'effet sans cause. Toute cause est d'autant plus grande et plus vraie que l'effet est plus grand et plus vrai lui-même. Or, le Christianisme est un effet visible, considérable, inouï dans sa portée, et par conséquent, il a une cause d'une vérité au moins historique. Qu'on suppose Jésus-Christ un imposteur, c'est déjà beaucoup en voyant ce qu'il a fait; mais qu'on le suppose une fable, cela est démesurément fabuleux. Je crois Mahomet un imposteur, mais il ne me tomberait pas dans la tête de nier son existence : car son imposture même, par les effets qu'elle a produits, atteste la vérité historique de son auteur.

Aussi, pour échapper à cette intuition du sens universel, qui nous fait apparaître Jésus-Christ comme un personnage évidemment historique, on s'attache à certaines remarques que l'on croit fortes parce que l'on n'a pas des faits et de l'antiquité une connaissance complète. Par exemple, on affirme qu'aucun historien contemporain n'a parlé de Jésus-Christ, que sa personne et son œuvre ont été inconnues des Grecs, des Romains, du monde authentique de son époque. Or, j'ouvre les *Annales de Tacite,* ch. xv, nombre 44, et qu'est-ce que j'y lis? Après un récit de l'incendie de Rome sous Néron, incendie attribué aux chré-

tiens par Néron lui-même, après que l'historien a dépeint les chrétiens, leurs superstitions, leur multitude, il ajoute : *Auctor nominis ejus Christus, qui, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus est.* Suétone, historien des Césars, dit la même chose. Pline le jeune, écrivant à Trajan, décrit les cérémonies des chrétiens, leur nombre, leur courage, leur patience, et Trajan lui-même lui répond une lettre que nous avons.

Que si les historiens profanes n'ont point parlé au long des premiers chrétiens, la raison en est si facile à comprendre, qu'on se demande plutôt comment ils en ont pu parler. En effet, qu'étaient-ce que les premiers chrétiens? Des pêcheurs, des artisans, d'obscurs disciples d'un Juif crucifié? Et cependant, quelques années après la mort de Jésus-Christ, voilà Néron, le maître du monde, livrant les chrétiens à la haine du peuple, et Tacite, le plus grand des historiens, racontant leur origine, leur multitude, le nom et la mort de leur auteur sous *Ponce Pilate,* et jamais ce texte n'a été révoqué en doute par qui que ce soit. Mais il n'y avait pas seulement au monde des Grecs et des Romains. Les Juifs existaient aussi, ils écrivaient aussi, ils étaient accusés par les chrétiens d'avoir mis à mort le juste par excellence : qu'ont-ils fait? Ont-ils nié l'existence de Jésus-Christ? Jamais cette pensée ne leur est

venue ; ils ont tout dit contre Jésus-Christ, hors de nier son existence. Dès le troisième et quatrième siècle, d'illustres philosophes, Celse, Julien, Porphyre, ont attaqué le Christianisme : ont-ils nié l'existence de Jésus-Christ? Jamais. Jamais, parce qu'on ne peut pas nier l'évidence, et qu'ils voyaient Jésus-Christ d'aussi près que nous voyons Louis XIV et Henri IV.

On imprime la traduction du *Triomphe de la Croix* de Savonarole. C'est un ouvrage court, profond et excellent. Je vous l'indique comme une nouveauté et serai bien aise d'en avoir votre jugement.

Adieu, Madame, je vous remercie de votre constant souvenir et vous prie d'agréer mes sentiments respectueux et dévoués.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 4 janvier 1855.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai été bien aise d'apprendre, par votre chère lettre du 10 décembre, que M. de Prailly n'avait pas été mécontent de mes réponses au sujet des questions que vous m'aviez posées pour lui. Je vous signalerai encore un autre livre que le *Triomphe de la Croix* de Savonarole : ce sont les *Questions historiques* de M. Lenormant. Ces questions traitent des points les plus difficiles et les plus délicats de l'histoire de l'Église, du quatrième au neuvième siècle. Vous savez que l'histoire est un des arsenaux de l'incrédulité. M. Lenormant s'est proposé d'éclaircir et de mettre dans leur vrai jour des points embarrassants, et de faire ressortir les intentions de la papauté dans une foule de circonstances graves. Son travail devait embrasser toutes les annales de l'Église; mais les événements qui l'ont arrêté dans sa carrière professorale ne lui ont pas permis

d'aller au delà du neuvième siècle. C'est un très bon livre où l'érudition s'allie à un sens droit et impartial et est revêtue d'un style noble et chaleureux. Je n'ai rien lu de mieux sur l'histoire de l'Église. Vous voyez que Dieu ne cesse de nous susciter, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, des écrivains et des ouvrages remarquables. M. Lenormant appartient à la saine partie de l'école catholique du dix neuvième siècle ; il est catholique libéral, c'est-à-dire acceptant ce qu'il y a de bon et de véritablement progressif dans les institutions modernes. Il était l'ami de M. Frédéric Ozanam que nous avons sitôt et si malheureusement perdu.

Je vous citerai aussi une *Histoire de Jésus-Christ,* par M. Foisset, sur laquelle je viens de publier un article dans le *Correspondant*. C'est une biographie de Notre-Seigneur tirée des saintes Écritures. Les Évangiles n'ont guère d'ordre, comme vous le savez. M. Foisset restitue la liaison des événements ; il replace à son vrai point chaque acte de Notre-Seigneur, et je vous assure que j'ai trouvé une grande consolation spirituelle à cette restitution de toutes les particularités de temps et de lieux qui concernent une vie si précieuse pour nous.

Voilà, je l'espère, des étrennes que je vous envoie. Vous m'avez donné les vôtres dans votre billet du 27 décembre.

Je ne sais si le R. P. R. doit se rendre à Sébastopol. Cela ne me paraît pas impossible. Mais, comme il serait probablement de retour après l'hiver, vous n'en souffririez pas beaucoup. Sébastopol doit tomber au printemps ou bien il est écrit que nous ne la prendrons pas. Je ne pense pas qu'on puisse éviter la guerre générale, ni une secousse horrible en Italie et en Allemagne. Comme tous les grands scélérats couronnés, qui doivent payer dès ce monde à la justice divine une part révélatrice du châtiment qui leur est dû, Dieu aveugle l'empereur de Russie. Mais, avant sa chute, il est possible que Dieu le destine à bouleverser l'Italie et l'Autriche, et à punir aussi les fautes de ces peuples et de ces gouvernements. Je m'attends à d'effroyables catastrophes ; mais je suis sûr que la Russie succombera, et que sa ruine ouvrira en Europe une expansion du progrès chrétien et libéral. L'alliance des trois puissances du Nord était un obstacle presque invincible à l'établissement de la justice : l'ambition de la Russie vient de briser cet obstacle, et le salut arrive du côté même qui devait le retarder, sinon l'empêcher.

Vous avez bien raison de dire que l'absence est une des grandes peines de cette vie. On voudrait se rassembler dans un même lieu avec les quelques personnes dont l'amitié nous fortifie et nous console ; mais, après avoir à grand' peine

obtenu de Dieu quelques amis, les événements nous séparent d'eux, et l'on est réduit au souvenir entretenu par de rares correspondances. Cependant l'amitié demeure ; elle est, avec la vertu, une des belles choses que nous emporterons de ce monde et qui fleuriront, en se mûrissant, dans l'incorruptible lumière et chaleur de l'éternité.

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle. Ne m'oubliez pas non plus près de Mlle Berthe, et soyez assurée de tous les sentiments respectueux et affectionnés que je vous ai voués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 22 mars 1855.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Après avoir reçu dans votre lettre du 5 de ce mois la nouvelle du chagrin arrivé à M. de Metz, je me suis empressé de lui écrire. Il vient de me répondre une bien bonne lettre, et je profite de mon jeudi pour vous dire moi-même un petit mot. Je dis *mon jeudi,* parce que c'est un jour où je suis plus libre, surtout en ce moment où nous passons les examens de Pâques. Figurez-vous que je suis sept heures par jour dans un fauteuil à poser des questions de latin et de grec, à faire expliquer des auteurs, enfin à mener la vie d'un homme de collège. Je suis surpris de tout ce que j'ai conservé de mes études, qui datent cependant de trente-cinq ans en arrière. Cela me prouve combien est puissante la couche première déposée dans notre esprit par l'éducation et l'instruction. Tout porte là-dessus, sans détruire ou effacer ce sillon premier où tous les germes ont été semés

si laborieusement. Ainsi je n'avais pas vu de grec depuis 1819, et, sans pouvoir expliquer des auteurs à livre ouvert, je me rappelle cependant les formes et une foule de mots.

Tout va toujours bien à Sorèze. Les élèves se disciplinent et s'assouplissent ; ils commencent à nous aimer et à travailler. Déjà deux cours sur trois ont des préfets religieux, je veux dire de notre ordre. Nous avons huit novices, et nous en attendons deux. Cette œuvre marchera, j'en suis convaincu ; mais cependant priez Dieu pour elle et pour moi. Car je ne laisse pas que d'avoir des épreuves et vous savez que rien ne se fonde sans tribulation. Dieu mêle les angoisses aux joies spirituelles, et il nous conduit ainsi d'étape en étape au port où est le repos dans la vie.

Je vous félicite du fond de mon cœur sur vos progrès spirituels. Dieu vous a fait de grands dons, surtout dans l'ordre de la prière. J'ai moins ceux-là que vous, quoique cependant la présence de Dieu me soit très facile et très naturelle, et que j'aie fréquemment des élans du cœur vers lui. Mais il ne m'est guère possible de m'assujétir à une méditation suivie, ou plutôt à une contemplation véritable. Le goût de l'Écriture sainte augmente en moi, je la comprends et la sens mieux que jamais. Je pense qu'il en est ainsi de vous.

Donnez-moi des nouvelles de votre chère fille.

En êtes-vous contente ? Avance-t-elle vers Dieu ? Veuillez offrir mes hommages à votre digne oncle.

Je vous renouvelle celui de la plus respectueuse et de la plus constante affection.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 12 juin 1855.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez par votre lettre du 13 mai dernier, et particulièrement de ce que vous me dites au sujet des progrès de votre très chère fille Berthe. Il ne m'est pas possible de vous rien dire de la marche que vous suivez à son égard. L'important est qu'elle vous ait donné toute sa confiance et que vous soyez, dans la propre acception du mot, sa directrice spirituelle. Cette ouverture est très rare dans une enfant, et c'est une récompense des efforts que vous avez faits vous-même pour vous élever à Dieu. Vous voyez là le résultat efficace d'une vie véritablement chrétienne près de ceux qui en sont les témoins. Si les père et mère étaient eux-mêmes chrétiens, les enfants suivraient leurs exemples; mais qu'attendre lors-

que sur des âmes inexpérimentées les mauvais exemples tombent de haut? Rien que la misère et la mort de l'âme. Oh! que vous êtes heureuse de pouvoir transmettre à votre fille unique l'héritage d'une foi pleine et ardente! Voyez comme autour de vous s'étend peu à peu le règne de Jésus-Christ. Votre oncle est un parfait chrétien, votre père est revenu à Dieu, votre fille l'aime, votre mari se rapproche des idées religieuses auxquelles il était tout à fait étranger : ces merveilles se sont opérées depuis 1835, où Dieu nous a fait connaître l'un à l'autre. Croyez-vous que les choses en seraient là si vous aviez mené une vie mondaine et ordinaire? C'est bien là le grain de sénevé dont parle l'Évangile, qui n'est qu'une graine imperceptible, et qui devient un grand arbre où s'arrêtent les oiseaux du Ciel.

Je rends grâces à Dieu aussi du progrès constant qui s'opère dans votre âme. Je voudrais pouvoir en dire autant de moi-même; mais les progrès y sont bien lents, s'il y en a quelques-uns. Il me semble cependant être plus dégagé de ce monde et travailler davantage pour Dieu dans une vue qui ne vient que de lui.

Notre année s'achève à Sorèze. La distribution des prix est fixée au 8 août; ce sera l'anniversaire de ma prise de possession, et je vous assure que l'année n'aura pas été perdue. Priez pour qu'elle s'achève bien.

Je ne sais quand je vous reverrai. Ne m'oubliez pas, et soyez assurée des respectueux et inaltérables sentiments qui m'attachent à vous.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 22 août 1855.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Vos deux lettres du 13 juillet et du 1er août, si bonnes toutes les deux, me sollicitent depuis longtemps de vous écrire. Je le fais à la veille de notre retraite du tiers-ordre enseignant. Tous les Pères d'Oullins sont ici, sauf deux, et, réunis à neuf novices, nous formons ensemble un petit troupeau de quatorze brebis du bon Dieu. C'est la première fois que nous sommes réunis. Vous vous rappelez encore sans doute cette retraite de Saint-Clément, à laquelle vous assistiez en 1841, et qui préludait à notre rétablissement en France. Celle-ci, je l'espère, sera pareillement bénie, et je la recommande à vos prières.

Je vois par votre lettre du 1er août, que vous avez été sérieusement souffrante ; soignez-vous pendant le reste des beaux jours, et ne retournez pas trop tard à Costebelle. Il me semble que, l'année dernière, vous y êtes rentrée bien tardi-

vement. L'été est chaud, mais il est possible que l'hiver soit prompt, et il ne faut pas vous laisser prendre.

Vous m'avez donné des nouvelles de P., et je vous en remercie. Il y a bien longtemps que je ne savais rien de lui. Je crois comme vous qu'il a la foi, et que la faiblesse jointe à une grande vanité est la plaie de son âme. Si Dieu le touche un jour, la difficulté serait pour lui dans la persévérance. S'il se mariait, peut-être le retour lui serait-il facilité. Ces sortes de nature n'irritent pas Dieu, mais finissent par le lasser. S'il vient ici en retournant en Lorraine ou à Paris, soyez sûre que je l'accueillerai cordialement, et je n'y aurai aucune peine. Il n'a pas été pour moi tout ce qu'il aurait dû être; mais il ne pouvait être mieux avec son caractère et son peu de fixité.

Notre distribution des prix, le 8 août dernier, a été très belle et a produit un très heureux effet. Elle était présidée par Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, qui a parlé admirablement, et m'a forcé à une improvisation la plus improvisée que j'aie jamais faite, ce qui a jeté sur toute la cérémonie un intérêt inattendu.

J'ai achevé une notice assez étendue sur M. Ozanam. Elle paraîtra à Paris du 15 au 20 novembre, et j'aurai soin de vous la faire lire malgré que vous en ayez.

Il n'est pas possible que j'aille vous voir à Cos-

tebelle cet hiver ; cette maison me retient comme je ne l'ai jamais été. Tous les jours, même pendant les vacances, ma présence est utile, pour ne pas dire nécessaire. Il faut laisser à Dieu le soin du temps où nous nous reverrons. Voilà vingt ans juste qu'il nous a rapprochés, quoique placés bien loin l'un de l'autre par notre naissance, et il est à croire qu'il l'a fait dans un but qui lui permettra de nous réunir tôt ou tard encore une fois.

Je suis bien touché de ce que vous me dites sur les progrès de la grâce dans l'âme de M. de Prailly. Il me semble que vous le verrez chrétien.

Adieu, Madame, priez pour moi, et n'oubliez pas le respectueux attachement que Dieu m'a donné pour vous.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 2 décembre 1855.

Madame,

Mme la comtesse de Mesnard, qui vous présentera cette lettre, est une des personnes que j'honore et affectionne le plus en ce monde. Elle désire, étant à Hyères pour quelques mois, faire votre connaissance. Permettez-moi de vous la présenter comme une âme pieuse, dévouée et amie, et de saisir cette occasion de vous renouveler l'hommage du dévouement respectueux avec lequel je suis,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 6 octobre 1855.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

P. est venu, en effet, à Sorèze. Par un hasard vraiment extraordinaire, j'en étais parti le matin pour un voyage de dix jours. En rentrant, j'ai trouvé une excellente lettre de lui, où il m'apprenait comment il avait été touché de Dieu dans sa maladie et conduit à m'apporter son âme. Il retournait, disait-il, à Paris chercher quelqu'un de nos Pères pour remplir près de lui cet office qu'il n'avait pu trouver en moi. Je lui ai répondu à Saint-Raphaël, près de Fréjus, adresse qu'il m'avait donnée. Vous m'obligeriez beaucoup de lui dire dans votre prochaine lettre combien j'ai été touché de son bon souvenir et de son retour à Dieu, et que je lui ai écrit à Saint-Raphaël; car peut-être, s'il ne s'y est pas rendu à l'époque marquée, ma lettre aura pu s'égarer. En ce cas, je lui écrirai de nouveau.

Puisque vous vous intéressez au R. P. Loyson[1], je vous dirai, en confidence, qu'il va venir à Sorèze comme aumônier. Le R. P. Chocarne, qui était avec moi, n'a pu se faire à ce genre de vie et de ministère, et j'ai demandé à sa place le R. P. Loyson, que j'attends sous peu de jours.

Je vous ai envoyé l'autre jour quelques prospectus de l'école. L'idée m'en est venue par un propriétaire d'Hyères qui m'a écrit pour m'en demander un. J'ai pensé que peut-être vous auriez l'occasion de parler de nous et de donner çà et là quelqu'un de ces programmes. La rentrée sera très-bonne, et je crois que nous irons à deux cents élèves. Cette progression n'est pas énorme, mais elle est plus sûre que si elle était plus rapide. La loi du progrès véritable est la lenteur. Ce qui vient vite périt vite.

Nos vacances finissent le 18. Elles ont été employées à des réparations et constructions très importantes, et à préparer des réformes qui achèveront celles de l'an dernier.

Je suis bien aise que vous vous sentiez arrivée à la paix. C'est le grand signe et le grand bien. Je ne sais si je la possède et si je l'ai jamais eue. Des troubles, des tristesses montent souvent dans mon âme ; car j'ai vu et j'apprends sans cesse des choses tristes : mais il est vrai qu'une certaine

[1] Aujourd'hui professeur à la Sorbonne.

force me ranème au repos en Dieu. Ce qu'on a perdu n'est qu'un désabusement, et le désabusement, si la grâce s'en empare, est un des moyens les plus sûrs de s'élever à Dieu par le détachement du monde. Il faut que l'âme, à la fin de sa carrière mortelle, tombe de ce monde comme un fruit mûr. C'est là sans doute à quoi Dieu tend par toutes les misères qu'il nous envoie. Mais la souffrance ne détache pas toujours et ne donne pas toujours la paix. Heureux ceux qui ne souffrent pas en vain !

Je vous répète que la visite et la lettre de P. ont été un de mes plus grands bonheurs depuis longtemps. Votre amitié est liée au souvenir de ce jeune homme, et il me semble qu'en le voyant revenir, Dieu a purifié et renouvelé les sources où nous nous rencontrions il y a vingt ans.

Adieu, très chère Madame; priez pour moi, votre respectueux et vieil ami.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 19 décembre 1855.

Madame et chère amie,

Vous avez dû voir à Hyères Mme la comtesse de Mesnard, à laquelle j'ai donné un billet pour vous. C'est une dame très pieuse, très amie de notre ordre et de moi depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'époque où je vous vis vous-même pour la première fois à Cirey. Voilà que vous vous rencontrez après tant d'années. J'en remercie Dieu, parce que je pense que cette rencontre vous sera agréable à toutes les deux, et qu'elle est pour moi une consolation.

Je suis bien aise que vous ayez été satisfaite de ma notice sur Ozanam. Elle a produit généralement une bonne impression, sauf dans le camp que vous savez, et dont je suis bien aise aussi d'avoir mérité la désapprobation publique. J'étais séparé d'eux depuis onze ans, à cause de leurs exagérations doctrinales et de la violence de leurs procédés; mais personne n'était obligé de le savoir, et il est bon que cette séparation ait éclaté

en public, afin qu'on ne rende pas tous les catholiques solidaires des méfaits d'un parti.

Vous me dites, au sujet de cet écrit, que vous pensez plus que jamais que je devrais écrire plus souvent. Il est vrai que l'âge me gagne et que je suis dans la pleine maturité. Mais que voulez-vous? Dieu, depuis que je suis à son service, m'a fait une vie occupée de mille soins, brisée par les voyages, les fondations, les soucis, les détails de toute nature, de telle sorte que je n'ai jamais eu et n'ai pas encore le loisir de travailler dans mon cabinet. Si je n'avais que moi sur les épaules, oh! avec quelle joie me retirerais-je dans quelque solitude pour y achever ma carrière en écrivant pour Dieu! Si j'étais capable d'un regret en accomplissant la volonté de Dieu, ce serait de celui-là. Mais je sens qu'il serait inutile et même coupable. Il faut que j'achève comme j'ai commencé. Sans doute si j'avais une autre trempe d'esprit, je pourrais peut-être m'enfermer le soir et consacrer quelques heures à une œuvre suivie; mais, sachez-le, je suis incapable physiquement et intellectuellement de mener de front des choses aussi diverses. Ma nature me pousse à l'unité, et personne plus que moi n'est moins habile à conduire à la fois un livre et un travail sérieux d'un autre genre. C'est ce qui a tué Ozanam à quarante ans. Il a voulu être orateur, écrivain, homme d'action : il y a péri à la fleur de l'âge. Pour moi,

je ne pourrais pas même y périr, non par crainte d'avancer ma mort, mais par une véritable impuissance.

Cela ne m'empêchera pas, je l'espère, de donner çà et là quelques articles au *Correspondant*. Ce recueil est le dernier palladium de la rectitude et du respect de soi dans notre Église de France, et je tiens à honneur comme à devoir d'y paraître quelquefois. Si vous pouvez lui gagner quelques abonnés, ce sera une bonne œuvre dont je vous saurai gré, sans parler du bon Dieu.

Le R. P. Loyson est avec moi depuis la rentrée. Il a bien réussi.

Adieu, Madame, priez pour moi et ne m'oubliez pas. Mes compliments à votre digne oncle.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 27 février 1856.

Madame et chère amie,

Je vois par votre lettre du 18 de ce mois toutes les grâces que Notre-Seigneur vous fait, et j'en suis ravi de reconnaissance. Il me semble qu'elles me sont faites aussi un peu à moi-même, à cause de nos longues relations et de la très petite part que j'ai pu avoir dans le temps à votre direction spirituelle. Ces dons que vous recevez sont rares, surtout dans le monde, et ils sont l'effet d'une prédestination particulière. Je vois aussi avec plaisir que votre fille en reçoit le reflet, et que vous aurez en elle une digne héritière de votre foi et de votre vie surnaturelle. Dieu en soit loué! Hélas! cette hérédité n'est pas toujours donnée à tous. Que de mères chrétiennes qui ont des fils livrés aux plaisirs du monde !

Ne vous occupez pas, je vous prie, de cette petite chapelle de Prouille. Elle viendra en son temps, et d'ailleurs vous êtes trop chargée pour y coopérer efficacement. Il vaut mieux réserver

vos forces pour les noviciats de la Province, puisque vous avez consenti à vous y intéresser.

Ma première conférence de Toulouse paraîtra dans le numéro du *Correspondant* du 25 mars, et ainsi de suite, de deux mois en deux mois. Il y en aura huit. Vous ne savez pas peut-être que de six cents abonnés qu'il avait au 25 octobre, il a passé à douze cent cinquante. Encore y a-t-il trois semaines que je n'ai eu de ses nouvelles. Les articles de M. de Montalembert sur l'avenir de l'Angleterre, publiés en un volume, se sont vendus à trois mille exemplaires dans l'espace de quelques jours. Ce double succès prouve que tout esprit public n'est pas mort en France; mais il y a bien à faire. Si Dieu me prête encore quinze à vingt ans, j'espère voir l'Église de France et le pays dans une situation morale meilleure. Nous devons tous y travailler, pour si peu que nous soyons.

Mes hommages, je vous prie, à monsieur votre oncle et à M[lle] Berthe, et veuillez agréer l'expression de ma vieille et respectueuse affection.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 10 mars 1856.

Madame et chère amie,

Nous n'avons pas à Sorèze de programme imprimé de nos études, parce qu'elles embrassent purement et simplement toutes les études exigées par les arrêtés officiels pour les divers baccalauréats et les écoles du gouvernement. Nous n'avons point proscrit les livres classiques ordinaires, non pas seulement à cause des épreuves académiques que nos élèves doivent subir, mais parce que ces livres, consacrés par les siècles, ont pour eux l'expérience. Ce n'est qu'en histoire et en philosophie que l'on peut choisir des livres nouveaux, et dans ces matières, l'enseignement oral est nécessairement appelé à jouer un grand rôle, nul livre absolument suffisant ne pouvant y suppléer. Il suit de là qu'un prospectus des études est en soi bien peu de chose; c'est l'esprit des maîtres qui est tout. On peut avec les mêmes livres et les mêmes méthodes faire des incrédules et des chrétiens, selon que les professeurs appuient leur

enseignement sur les inspirations de la foi ou sur celles du scepticisme. Les livres sont un cadre, la pensée vivante est l'action qui s'y meut et décide du sort de l'éducation.

C'est pourquoi j'ai, jusqu'à présent, attaché très peu de prix à un programme d'études. Il est dans des mains en manuscrit, et il se réduit pour chaque classe à indiquer les auteurs que l'on doit y apprendre, y lire, y expliquer, avec quelques remarques sur le but particulier de chacune de ces classes. Si je vois qu'on le désire, je le ferai imprimer; mais personne jusqu'ici ne m'en avait encore parlé. Si j'avais quelque système classique à part, c'eût été autre chose, mais je n'en ai point. Nous étudions les lettres, les sciences et les arts, en les animant de l'esprit chrétien, et en tâchant d'en pénétrer nos élèves; c'est là tout notre secret.

Veuillez présenter mes hommages à M. et à Mme de Vignancourt, et agréer de nouveau mes respectueux et inaltérables sentiments.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 12 juillet 1856.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Votre lettre du 16 juin ne me disait rien de l'état de votre santé ; mais en m'apprenant que vous aviez quitté Costebelle dès le 3 mai, j'ai pu juger que votre hiver s'était passé heureusement. Dieu en soit loué ! Je n'ai pas compris le sujet des peines de cœur qui vous ont éprouvée ; car vous me disiez qu'il ne vous était pas personnel, et, d'un autre côté, vous me paraissiez satisfaite de l'état de choses au sein de votre famille. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que Monsieur votre père marche avec persévérance dans la voie chrétienne où il est entré, et que M. de Prailly incline de plus en plus vers Dieu. Il me semble que tous les vôtres sont destinés à être éclairés par vous et par l'influence invisible de votre très pieuse mère. Que de pas déjà faits depuis le jour où, aux vacances de 1835, je fus admis sous votre toit ! Il y a de cela vingt et un

ans. Comme c'est loin et pourtant comme c'est proche ! Vous m'obligerez beaucoup de me rappeler au souvenir de monsieur votre père, de M. de Prailly et de votre excellent oncle. J'espère que la santé de ce dernier se sera remise par l'effet des beaux jours.

Nous touchons à notre distribution des prix. Elle aura lieu le 7 août prochain, mais sans que j'en acquière plus de liberté. Car nous avons bien des choses à faire pendant les vacances : amélioration des règlements, programme des études, retraite générale du tiers-ordre enseignant, etc. Aussi n'ai-je aucun projet pour le dehors, si ce n'est un voyage à Bourges, dont le petit séminaire va nous être confié par le cardinal-archevêque. Je ne sais si je vous l'ai déjà dit. C'est un bien lourd fardeau pour nous que cette troisième œuvre avec des éléments encore si peu nombreux ; mais nous n'avons pu l'éviter, et la divine Providence qui nous l'impose saura bien nous soutenir. Je la recommande particulièrement à vos prières.

Nous avons accompli cette année de bien grands progrès à l'école. Nous sommes quinze religieux. Toute la discipline a passé dans nos mains, et l'amélioration générale a été très sensible sous le rapport de la religion, des mœurs, de l'ordre et du travail. C'était plus que nous n'espérions. L'an prochain, le terrain sera complètement déblayé,

et nous marcherons, s'il plaît à Dieu, vers un avenir tout à fait prospère.

Si vous pouviez venir me voir en retournant à Hyères, j'en serais bien heureux. Vous pourriez suivre la route de Paris à Toulouse par Bordeaux tout en chemin de fer, et il ne vous resterait jusqu'à Béziers ou Montpellier qu'un bien court trajet à faire en voiture.

Adieu, Madame et très chère fille en Notre-Seigneur; je vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et inviolablement affectionnés.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 27 août 1856.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Votre lettre du 12 juillet est arrivée bien à point pour ma fête, et elle y a jeté un parfum parmi tous les bouquets qui me sont venus. Depuis lors les examens de la fin de l'année et la distribution des prix m'ont engouffré dans des occupations presque accablantes. Ensuite j'ai eu un article à faire pour le *Correspondant* sur un livre très remarquable du prince Albert de Broglie, intitulé : *l'Église et l'Empire au* IVe *siècle.* C'est une lecture que je vous conseille, et qui vous intéressera fort pour le style et les idées. M. de Broglie est de la race de Montalembert, mais avec plus de mesure, ce qui est un grand avantage.

Je vous ai envoyé mon discours de la distribution des prix. Vous voyez que je remplis au sérieux mes fonctions de maître d'école.

Nous sommes en traité avec le cardinal-arche-

vêque de Bourges pour prendre son petit séminaire, qui est un établissement magnifique dont il nous confie la direction. C'est vers la fin d'octobre que nous devons en prendre possession. Je recommande cette affaire à votre bon souvenir devant Dieu. Elle est importante et difficile.

Ce que vous me dites de X*** m'a fait un vif plaisir. Rien n'est plus douloureux qu'un talent véritable qui avorte dans l'Église, surtout par défaut de travail ou de piété. J'ai confiance que dans le milieu où il se trouve et avec l'âge, X*** évitera cet écueil, et qu'il répondra aux dons si remarquables que la Providence lui a départis. Je n'ai contribué en rien à l'éclairer; mais, en ce monde, les échecs et les malheurs sont une lumière qui manque rarement son effet sur les âmes qui ne sont pas encore atteinte de cécité. C'est pourquoi Dieu nous envoie tant de peines dans notre pauvre vie, tantôt l'une, tantôt l'autre, et sous des formes qui nous surprennent toujours.

Je n'ai pas quitté Sorèze, et ne le quitterai que pour aller à Bourges passer un jour ou deux.

Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles, et croyez-moi *usque ad cineres* votre très respectueux et inaltérablement dévoué,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 27 novembre 1856.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai été affligé des nouvelles que vous m'avez données de monsieur votre oncle. Je le croyais opéré et guéri, et voilà que cette terrible opération se trouve remise par la complication d'une autre maladie. Veuillez, je vous prie, lui dire toute la part que je prends à son état et les vœux que je forme pour son rétablissement.

Il ne m'est guère possible d'avoir l'espérance de vous faire une visite à Hyères. Je ne puis quitter Sorèze avant Pâques et rien que la visite de nos maisons d'Oullins et de Bourges me prendra plus d'une semaine. Si je mettais Hyères sur mon itinéraire, cela me mènerait à quinze jours, ce qui me semble considérable. Enfin peut-être Dieu arrangera-t-il les choses mieux que nous ne l'attendons. Soyez sûre que ce serait pour moi un vrai bonheur de vous revoir à Cos-

tebelle, où déjà deux fois la divine Providence nous a réunis.

Mes hommages, je vous prie, à tous les vôtres.

L'école va très bien. La rentrée a été bonne, l'espoir excellent. Nous nous préparons à célébrer, le 11 août prochain, l'anniversaire séculaire de la fondation de l'école; ce sera très beau. Nous aurons beaucoup d'anciens élèves et toutes sortes de cérémonies intéressantes.

Adieu, Madame, priez pour moi, et agréez l'expression de mes sentiments respectueux et on ne peut plus dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 15 janvier 1857.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Vous m'avez donné une bien bonne nouvelle en m'annonçant le rétablissement de monsieur votre oncle. Il est vrai qu'il reste encore cette opération si délicate; mais l'art est bien grand aujourd'hui pour ces sortes de maux, et nous devons espérer que Dieu y mettra la main de son côté. Je suis bien heureux aussi que vous soyez fixée pour Berthe. C'est un grand point pour une mère. Il s'agit maintenant de bien choisir. La piété sincère est la première chose, mais elle ne suffit pas pour une union heureuse; il y faut le caractère, la bonté, une certaine ressemblance de goûts. Quant à la fortune, je n'en parle pas; c'est la chose la plus facile à trouver quand on en a soi-même, et, dans tous les cas, la dernière des considérations. Le monde est rempli de ménages où le malheur est aussi grand que la fortune, et il y en a d'autres où la fortune

est petite et le bonheur considérable. Vous saurez démêler tout cela, quoiqu'à vrai dire, l'œil des mères soit aussi souvent trompé que tout autre et plus que tout autre, parce que la position extérieure aveugle ceux-là mêmes qui devraient le plus en connaître l'impuissance et le néant. J'ai toujours prêché pour les unions où l'on descend, ayant vu combien celles où l'on s'élève produisent de maux.

L'orgueil et la cupidité sont toujours maudits, mais surtout dans le mariage.

Vous me parlez d'un voyage que je ferais à Paris ce printemps : il n'en est pas question. Après Pâques, du 15 au 20, je visiterai nos maisons d'Oullins et de Bourges, mais je ne pousserai pas jusqu'à Paris. Si peu que j'y fusse, mon absense de Sorèze se prolongerait trop, et je vous avoue, d'ailleurs, qu'il y a des misères dont je ne veux pas me donner le spectacle. Je bénis Dieu de m'avoir fait un asile où je travaille pour sa gloire sans être exposé à voir de trop près l'affaiblissement moral de notre pauvre pays. Vous avez vu la mort de Mgr Sibour. Elle a racheté bien des faiblesses, et j'en ai remercié Dieu pour lui. Chose singulière! Les trois archevêques sous lesquels j'ai vécu et parlé, ont tous eu une fin tragique. Mgr de Quélen n'est pas mort sous le fer d'un assassin, mais il est mort prématurément, après avoir vu son palais ren-

versé de fond en comble dans une catastrophe qui n'avait pas d'exemple, et il a frayé la voie douloureuse à ses deux successeurs. Que sera le quatrième? Aurons-nous un archevêque capable de lutter contre les passions du moment et de représenter dignement l'Église de France? Cela est douteux. Le gouvernement ne voudra rien de ferme et de grand, et il est probable que l'on choisira ce qui sera le plus pâle pour le mettre sous la pourpre sanglante des trois derniers archevêques.

Je ne vous envoie pas d'*Ordo*, par la bonne raison que l'on ne m'en a pas encore envoyé à moi-même. Je viens d'en demander douze exemplaires à Paris, et vous en expédierai un dès que j'en aurai à ma disposition.

Veuillez présenter mes hommages et mes félicitations bien cordiales à monsieur votre oncle et agréez, avec mes vœux de nouvelle année, l'expression de mes sentiments respectueux et inaltérablement dévoués.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 31 mars 1857.

Madame et chère amie,

Vous ne pouviez me donner de meilleures et plus agréables nouvelles que vous ne l'avez fait par votre lettre du 28 de ce mois. C'est un miracle que cette guérison sans opération dans une maladie comme celle de monsieur votre oncle. Aussi vous prierais-je, s'il n'y a pas d'indiscrétion, de me faire connaître le remède dont il a usé. Vous savez que les hommes de cabinet contractent volontiers de semblables maladies. M. de Montalembert en souffre déjà depuis plusieurs années. Moi-même j'ai quelquefois la crainte qu'il ne m'en arrive autant, encore que mon travail ne soit pas obstiné et allumé par les veilles. Vous feriez donc une bonne œuvre de me révéler votre secret.

Ce que vous me dites de l'accord de votre mari et de monsieur votre père pour le mariage de Berthe, m'a ravi. Cela est bien rare dans les familles et l'effet d'une grâce particulière. Comme

vous, je pense que des fonctions qui retiennent continuellement à la ville ont de grands inconvénients, et que le séjour de la campagne pendant une partie de l'année est très favorable au bonheur et à la religion d'un mariage. Mais d'une autre part, un homme sans fonction a bien des périls. Que faire toute une vie dans sa maison lorsque rien ne nous commande, et que, du matin au soir, nous n'avons à nous occuper que de nous-mêmes? Cela est bien bas. Sans doute, si l'on aime les livres et la lecture, on peut se créer dans les champs une vie sérieuse, mais ce goût est rare; on lit très peu aujourd'hui, surtout de manière à remplir l'existence. Voilà mon objection. Vous me direz que c'est là votre vie et celle de monsieur votre oncle. Il est vrai, mais peu de personnes vous ressemblent. La religion, l'éducation de votre fille, les soins du ménage, vous absorbent aussi beaucoup, et, sauf la religion, le reste manque à un homme jeune et actif.

Nous touchons à Pâques. L'école va bien et me console. Il est vraiment heureux de voir ce que la religion peut produire sur des âmes où fermentent toutes les illusions et toutes les passions. Le progrès accompli ne me laisse aucun doute sur l'avenir de l'école, et celui du tiers-ordre me paraît de plus en plus assuré, encore qu'une œuvre de cinq années soit une bien faible

chose de sa nature. Le temps seul affermit les créations spirituelles comme les créations matérielles, surtout dans des époques comme la nôtre, si incertaine d'elle-même, et où tout est inconsistant.

Avez-vous un chemin de fer de Marseille à Toulon? Celui de Toulouse à Cette, qui nous manquait encore, sera inauguré le 2 avril, et désormais nous pourrons communiquer avec toute la France par cette voie rapide. J'en sens d'autant plus le prix, que je ne puis m'absenter que rarement et pour un temps très court.

Vous m'obligerez de dire à monsieur votre oncle la part très vive que j'ai prise à sa guérison. J'en ai vraiment joui pour lui et pour vous.

Adieu, Madame, soyez assurée que je ne vous oublie point, et que rien n'effacera de mon cœur l'attachement respectueux et profond que je vous ai voué.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 7 juin 1857.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis ravi des bonnes nouvelles que vous me donnez par votre lettre du 1er de ce mois. Voilà une grande affaire bien heureusement conclue; car il ne semble pas qu'il y ait aujourd'hui une chance contraire.

C'est pour vous, pour toute votre famille, une chose considérable. Par là vous jetez les vôtres et leur postérité dans une voie toute chrétienne, ce qui est le plus bel héritage qu'on puisse laisser après soi. Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour lui, et j'espère que vous en recueillerez le fruit pendant de longues années. C'est aussi une grâce signalée que le retour à la santé de monsieur votre oncle. Dites-lui, je vous prie, combien j'en suis heureux.

Nous attendons Cabat. Il devrait déjà être ici; mais une affaire de famille a retardé son arrivée de quelques jours. Il vient prendre la vue de

l'école pour en faire une lithographie. Malheureusement nous ne pourrons pas l'avoir pour la fête séculaire, qui est aujourd'hui notre grande préoccupation. Je me rappelle toujours que j'ai fait sa connaissance avec la vôtre en 1835, à Cirey. Voilà vingt-deux ans. Il est père, vous allez marier votre fille. Tous les deux, vous êtes devenus de bons chrétiens. Quelle joie! Combien les incroyants sont à plaindre en avançant dans la vie! La lumière devient si vive, si douce, si pénétrante, à mesure que l'on monte vers la mort sous les auspices de la foi et d'une vertu qui prend sa racine dans l'Évangile! On ne croit plus, on voit. De même que le mystère des ténèbres s'accroît dans l'âme infidèle et que tout lui devient une énigme et un sujet de doute, la clarté s'étend et enveloppe l'âme qui s'est habituée à vivre en Dieu. Quand je lis l'Évangile, chaque mot me semble un éclair et me donne une consolation.

Adieu donc là-dessus, et priez pour moi qui suis votre vieil ami dans le sein de la vérité.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Paris, 29 août 1857.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Une grande fête que nous avons eue à Sorèze et qui m'a préoccupé beaucoup, ne m'a pas permis de répondre encore à vos deux billets du 13 juillet et du 10 août dernier. Vous me faites part définitivement dans celui-ci du mariage de Berthe, et je vois que tout se réunit pour préparer son bonheur et le vôtre. C'est une grande récompense de l'éducation que vous lui avez donnée; et je ne regrette qu'une chose aujourd'hui, c'est que vous n'ayez pas un fils pour lui transmettre votre nom et vos vertus. Mais Dieu sait ce qu'il nous faut, et votre sang, quoique sous un nom qui n'est pas le vôtre, n'en fleurira pas moins pour l'éternité. Je joins mes prières et mes vœux aux vôtres pour ce cher mariage. Que Dieu le comble de sa grâce! C'est là, pour nous autres chrétiens, le don par excellence, celui que l'on préfère à tout quand on l'a une fois goûté, et

qui, même dès ce monde, nous ouvre la source la plus profonde et la plus délicate de bonheur.

Veuillez présenter mes félicitations cordiales à tous les vôtres, et, en particulier, à M. de Prailly, à votre oncle et à monsieur votre père, qui doivent être bien heureux. Je le suis moi-même pour vous, et je regrette que des devoirs impérieux ne me permettent pas d'aller vous le dire en personne.

Cabat est venu me voir à Sorèze et nous a dessiné une vue de l'école. Il est toujours bien bon et excellent chrétien.

Je ne suis ici que pour très peu de jours, et je retournerai à Sorèze par le plus court chemin. On vous aura dit la solution des affaires de notre Province. La très grande majorité reste attachée à notre observance de fondation, et on lui a donné jusqu'à l'élection prochaine du provincial un vicaire pour la gouverner. Nous serons donc en paix et chacun choisira la ligne qui lui convient le mieux.

Veuillez présenter mes hommages et mes compliments à votre chère fille, et agréez l'expression de mes sentiments respectueux et affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 30 septembre 1857.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Mille remerciements de la bonne nouvelle que vous me donnez. Enfin voilà Berthe établie comme vous le souhaitiez. J'ai prié Dieu hier pour elle à la sainte messe. Que Dieu la comble de ses bénédictions, la conserve dans la religion que vous lui avez donnée, et vous donne la joie de voir sortir d'elle une postérité qui lui ressemble!

Je suis en retraite avec nos religieux, et ne peut vous écrire à la hâte que ce petit mot de félicitation.

Mille tendres respects à tous les deux.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 29 décembre 1857.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis bien heureux des nouvelles que vous me donnez de votre intérieur dans votre lettre du 3 de ce mois. Le mariage si bien accompli de votre fille, la santé revenue à monsieur votre oncle, la persévérance de monsieur votre père dans la voie chrétienne où il est entré, et enfin les bonnes dispositions de votre mari à cet égard, voilà des grâces de Dieu tout à fait insignes. J'espère qu'il vous accordera la dernière qu'il vous reste à obtenir de sa miséricorde, c'est-à-dire la conversion entière et efficace de votre mari. Je ne doute pas que vous n'en ayez un jour la consolation. Car il me semble que ce qu'il y a de plus difficile à opérer est déjà fait, je veux dire un rapprochement qui permet de regarder la lumière et de chercher à la comprendre. Tant que dure la haine ou le mépris du christianisme, il n'y a rien à espérer; mais lorsque le cœur est libre de ces

deux passions, il ne reste plus qu'à se familiariser avec la vérité, ce qui est l'œuvre du temps, des entretiens, des lectures et d'une grâce qui s'insinue doucement par tous les pores de l'esprit.

Je commence à Sorèze ma quatrième année. Elle s'annonce on ne peut mieux, et nous commençons vraiment à recueillir le fruit des années précédentes. C'est une très belle chose qu'un collège qui marche bien. La bonne tenue des élèves, leur affection, leur avancement dans la science et dans le bien, sont un spectacle dont on ne se lasse pas. Bien loin que mon goût pour ce genre de vie diminue, il s'augmente avec l'habitude et aussi avec les résultats que nous donnent les bénédictions de Dieu.

J'ai perdu, en septembre dernier, une ancienne amie de vingt-cinq ans, Mme de Swetchine, sur laquelle j'ai inséré dans le *Correspondant* une notice nécrologique. Je ne sais si vous l'avez lue. La seule chose qui me manque ici, c'est le temps pour écrire. Mes amis me reprochent de m'ensevelir et de perdre mes dernières années de virilité, celles qui sont le plus précieuses, parce que l'intelligence a atteint son degré de perfection relative. Mais que voulez-vous? C'est Dieu évidemment qui m'a caché et attaché ici, où je désire achever ma carrière. S'il veut autre chose de moi, il saura bien me le faire connaître, et quoi qu'il doive m'en coûter, je saurai lui obéir.

Vous avez près de vous, à Hyères, un jeune ecclésiastique d'un grand mérite, qui est de mes amis, M. l'abbé Perreyve. Peut-être aurez-vous l'occasion de le rencontrer, et il vous sera aisé de le reconnaître. Il habite, du reste, avec M. l'abbé Gratry, auteur de plusieurs ouvrages religieux remarquables.

Adieu, très chère Madame. Veuillez présenter mes compliments à monsieur votre oncle, et si votre fille est près de vous, me rappeler à son souvenir.

Je vous souhaite une bonne année, et vous renouvelle l'expression de mon attachement respectueux et inaltérable.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 23 février 1858.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

En échange de votre bonne lettre du 19 février, je me permets d'adresser chez vous, à Nancy, un exemplaire de mes œuvres complètes qui vient de paraître. C'est un petit tribut de ma reconnaissance pour votre bonne et fidèle amitié et pour le soutien dont vous avez été pour mon âme en bien des circonstances. Je m'occupe maintenant d'un ouvrage qui aura pour titre : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*. Il traitera, non des vérités dogmatiques de la religion, mais de tout l'ensemble des devoirs et de pratiques nécessaires à accomplir pour être un vrai chrétien, dévoué à Notre-Seigneur et à son Église. Ces lettres paraîtront une à une dans le *Correspondant,* la première au 25 mars prochain. Peut-être paraîtront-elles ensuite, lettre par lettre, sous forme de livraison, et, dans tous les cas, en volumes, dès que leur nombre permettra d'en faire la collection. Ce sera le complément de mes conférences de Paris et de Toulouse.

Quant à l'ouvrage court, substantiel et éloquent, que vous souhaitez pour ramener à Dieu tant d'âmes ébranlées et souffrantes, ce serait certainement un travail très utile. Mais je ne sais s'il le serait autant que vous pouvez le croire. Est-il possible de réunir, dans un petit volume, sous une forme saisissante, tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour avoir de la religion une idée juste, pour se convaincre de la vérité et répondre aux difficultés principales qu'elle présente? Je ne sais. J'ai écrit trois volumes de conférences dogmatiques, où toutes les questions sont abordées aussi bien que je pourrais le faire ailleurs. Est-ce une lecture trop longue pour un homme qui veut s'instruire? Comment ferais-je pour reprendre en sous-ordre ce travail, le diminuer, lui donner une autre forme, et cependant lui conserver, s'il en a, de la puissance sur l'esprit?

Ce que vous me dites sur la psychologie du R. P. Gratry ne m'étonne pas. C'est un homme d'un vrai mérite, et même d'un rare mérite, mais qui, étant mathématicien, n'a pu se séparer de cette science, et a dû joindre à ses vues théologiques bien des aperçus très contestables. Sa preuve de l'existence de Dieu par le calcul infinitésimal est, à mon sens, une très malheureuse idée, et cependant il a bâti là-dessus tout un système exclusif de démonstration, ne se conten-

tant pas de le donner pour sien, mais l'exposant comme le vrai, et comme un progrès considérable sur les démonstrations antérieures. Presque tous les hommes de notre temps sont systématiques et échafaudent la défense de la vérité sur une idée qu'ils appliquent à tout, et qui, venant à tomber, entraîne naturellement l'édifice. J'ai pris à tâche, au contraire, de laisser de côté tous les systèmes et d'appuyer la religion sur des preuves naturelles, en leur donnant seulement un tour particulier. Aussi n'ai-je aucune réputation de philosophe, ni même de théologien, parce que je n'ai inventé aucun système qui me soit propre et personnel; mais j'espère aussi que mes travaux, s'ils doivent vivre, auront un caractère plus généralement applicable à tous les esprits.

Vous semblez me reprocher de ne pas profiter de ma solitude pour écrire; mais j'ai toujours eu quelque chose sur le métier, selon la mesure de mon temps, et il n'y a pas d'année où je n'aie publié quelques pages pour le bon Dieu, malgré des occupations qui ont été constantes, quoique diverses.

Adieu, très chère Madame, je me recommande à vos prières, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 1er juillet 1858.

Madame et chère amie,

Votre lettre du mois de mai m'annonçait une prolongation de séjour à Costebelle. Je la recevais quelque temps avant de partir pour Paris, où j'ai passé trois jours au commencement du mois de juin, pour assister un de mes amis à sa première messe. Je suis de retour depuis longtemps à Sorèze, et vous-même devez être à Nancy dans votre chère maison de la rue du Manège.

J'ai été ravi d'apprendre que vous aviez acheté Costebelle et que vous y faisiez des murs. Quand on a le bonheur d'avoir trouvé un tel endroit en ce monde et d'y avoir vécu, c'est une grande grâce d'en devenir le maître et d'en faire une chose à soi. J'aime que vous bâtissiez des murs. Une maison et un jardin sans clôture me paraissent appartenir à tout le monde. On ne peut sortir sans être vu. Les murs d'ailleurs, quand ils sont ornés de verdure, ajoutent à la beauté d'une ha-

bitation. Je pense que vous avez toute la maison, les terrasses, le terrain du bas, et peut-être quelques parcelles de terre achetées depuis ma dernière visite.

Ce que vous me dites aussi du bonheur de votre fille m'est bien cher. Il est si rare de trouver un gendre tel qu'on le souhaite, et l'on sacrifie si souvent les qualités solides aux avantages financiers! Grâce à Dieu, vous avez été mieux inspirée, et vous pouvez jeter un regard tranquille non seulement sur votre fille, mais sur votre postérité. Il vous faut beaucoup prier pour ces générations qui se perdent dans la nuit des temps. Je suis effrayé, en lisant l'histoire, de voir quels misérables sortent des plus grands princes. Saint Louis a pour petit-fils Philippe le Bel, l'un des plus odieux personnages qui aient gouverné les hommes, et ses arrière-petits-fils ne valent guère mieux. Il en est de même des descendants de Charlemagne. La dégradation des races est un des mystères les plus douloureux de ce monde, et je n'en connais aucun qui m'étonne et m'afflige davantage. Quelle tristesse de se dire que vous aurez peut-être et probablement pour postérité des impies, des débauchés, des imbéciles, sans parler des malhonnêtes gens! Cela donne le vertige. Mais enfin il faut faire ce que l'on peut sur ceux qui sont proches de nous, et s'en rapporter à Dieu pour l'avenir. Il est dit dans l'Ancien Testa-

ment que Dieu bénit *jusqu'à la millième génération* ceux qui le servent, et qu'il ne maudit que *jusqu'à la quatrième génération* ceux qui le méconnaissent. Il faut donc croire qu'il y a dans l'*alliance des sangs* par le mariage une cause perpétuelle qui croise les bénédictions avec les malédictions. Quel abîme, et comment y voir!

Nous approchons de la fin de notre année scolaire. Elle doit se clore le 11 août prochain. Sauf un petit mouvement, qui a eu lieu au commencement de janvier et qui a été le dernier effort du mal contre le bien, nous avons passé une année très douce et très consolante. Néanmoins, je recommande cette chère école à votre souvenir devant Dieu, ainsi que ma pauvre personne.

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre père et à monsieur votre oncle que vous avez le bonheur d'avoir près de vous. Pour moi, je ne sais quand je vous verrai, ce qui ne m'empêche pas de demeurer fidèlement votre très sincère et très respectueusement affectionné.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 25 septembre 1858.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis bien touché des félicitations que vous m'avez si promptement adressées sur mon nouveau provincialat. C'est un bien lourd fardeau ajouté à ceux que je portais déjà. Me voici provincial de notre grand Ordre, vicaire-général du Tiers-Ordre enseignant et directeur de l'école de Sorèze. Ces trois œuvres sont liées entre elles et inséparables pour le moment. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elles seront toutes les trois solidement assises à la fin des quatre années de mon provincialat. J'aurai alors soixante ans. C'est une époque bien solennelle dans la vie, quand on peut y parvenir. Mon plus grand regret est de ne pouvoir continuer la publication de mes *lettres sur la vie chrétienne*, dont trois avaient déjà paru et produit quelque fruit. Mais Dieu ne le permet pas. Puissé-je du moins à soixante ans, si j'y

arrive, pouvoir prendre ma retraite et consacrer mes derniers jours à achever ce travail pour la gloire de Dieu !

Vous voilà donc avec une petite-fille. C'est une grande bénédiction et une grande joie. Je bénis de loin votre petite Marie, et demande à Dieu qu'elle vous ressemble.

Mon intention est de continuer de résider à Sorèze. Je pourrai faire mes visites provinciales pendant les vacances ; le reste des affaires se traite aisément par lettres. Il est possible d'ailleurs que je nomme un visiteur général pour m'aider dans la visite des couvents.

Le R. P. Melot est appelé à la présidence de notre maison de Bordeaux. Je regrette bien de l'ôter de Nancy ; mais il était le seul homme qui convînt pour cette charge. Je vous donnerai, en revanche, le R. P. Souaillard, dès qu'il sera de retour de son excursion en Allemagne. Il est connu de votre famille et de vous. Vous avez aussi dans le R. P. Faucillon, prieur de notre couvent de Nancy, un religieux qui m'a paru à la fois pieux et distingué. Enfin vous me pardonnerez ce que j'ai fait, je l'espère bien.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à monsieur votre père et à tous ceux des vôtres dont je suis connu. Je les remercie de leur bon souvenir dans cette circonstance, et leur en exprime toute ma gratitude.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis toujours du fond du cœur votre très anciennement et très sincèrement affectionné,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 6 novembre 1858.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis très touché de la peine que vous a causée la mort si précoce de votre première petite-fille. Heureusement, vous avez assez de foi pour faire un sacrifice à Dieu de vos affections les plus tendres, et pour vous fier à lui du soin de vous en tenir compte dans l'avenir. Cette jeune enfant a été prise par Dieu comme les prémices d'une famille, et, du haut du ciel, elle veillera sur ses frères et sœurs, comme aussi sur vous et tous les vôtres. Le doigt de Dieu est visible dans tout ce qui se passe autour de vous, et ce que vous me dites du progrès spirituel de monsieur votre père est vraiment un grand sujet de joie et d'édification. J'en prends ma part, et me reporte à cette année 1835, où je vous ai vue pour la première fois à Cirey. Que de chemin accompli dans ces vingt-trois années! que de bénédictions imprévues! Confiez-vous donc à l'ange

nouveau que vous avez près de tous ceux qui s'intéressent à vous, et demandez-lui les grâces qui vous tiendront le plus au cœur.

Le temps me manque. Je ne puis que vous écrire ces lignes, et vous renouveler l'hommage de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 8 janvier 1859.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Combien j'ai été touché de votre bonne lettre du jour de l'an! Vous avez bien raison de penser que les années n'affaiblissent pas les sentiments que je vous ai voués. Depuis 1835, époque où j'étais si jeune encore et où je fus accueilli sous le toit de vos parents, je vous ai vue croître dans l'élévation de l'âme vers Dieu, et il m'a semblé que je n'avais pas été étranger à ce développement de votre amour pour lui. C'est là toujours ce qui fait le fond des meilleures amitiés; le reste est bien fragile. La religion est le principe en nous d'une jeunesse éternelle, et il communique à tous nos sentiments la durée, l'éclat et la sécurité. Pour moi, je ne me sens pas vieillir. Le corps change, les rides se forment, les cheveux blanchissent, les sens perdent de leur énergie; mais l'âme surnage au-dessus des ruines qui commencent, comme la lumière du jour éclaire et dore les colonnes d'un temple tombé.

Il est vrai, et on vous l'a dit sans vous tromper, nous sommes en train d'acquérir notre ancien et célèbre couvent de Saint-Maximin. L'église, qui est magnifique, est entière, et deux côtés des cloîtres survivent encore, ainsi que l'hospice des étrangers. Il ne manque qu'un seul côté du cloître qu'il sera facile de rebâtir avec le temps. La commune est on ne peut plus empressée pour ce projet, et Mgr l'évêque de Fréjus[1] l'appuie chaudement, ainsi que votre ancien curé d'Hyères, aujourd'hui son vicaire général[2].

Les formalités administratives retarderont seules maintenant l'acquisition de ce monument, car l'un des cloîtres appartient à la commune. Nous n'achetons que ce cloître et un autre qui est entre les mains de particuliers. J'entends par ce mot de *cloître* l'un des côtés du carré qui formaient avec l'église la totalité du cloître. Nous ne songeons pas, comme vous le pensez, à acquérir l'église, ni l'hospice non plus, qui sert aujourd'hui de mairie. Mais il nous restera deux côtés bâtis, un troisième à bâtir, et l'intérieur de la cour comprise entre les quatre ailes. Nous trouvons là plus de cent cellules avec de magnifiques salles au rez-de-chaussée et aux divers étages. C'était, avec Saint-Jacques de Paris et le couvent de Toulouse, la plus illustre de nos mai-

[1] Mgr Jordany.
[2] M. l'abbé Barnieu.

sons de France. Le corps de sainte Madeleine repose dans l'église, sous une crypte, et la Sainte-Baume où elle passa trente ans de sa vie, est à trois ou quatre lieues de là, sur une haute montagne visible à tout l'horizon de Saint-Maximin.

Nous fondons une nouvelle maison à Dijon, et nous venons d'acheter à Bordeaux, au centre de la ville, un terrain pour y construire un couvent définitif; car, nous n'y sommes encore logés que dans une maison louée. J'ai aussi acheté tout dernièrement, près du Pont-Saint-Esprit, une bibliothèque de vingt mille volumes qui avait été formée par un ecclésiastique distingué. Elle sera transportée à Saint-Maximin, qui n'est pas éloigné, dès qu'on le pourra.

Vous le voyez, Dieu bénit largement ces commencements de mon second provincialat. Tout est en paix dans la Province; la confiance y renaît de toutes parts, et l'orage que nous avons traversé, loin de nous nuire, n'aura fait que nous séparer de quelques éléments qui, par la singularité de leur esprit, eussent été un obstacle perpétuel à l'union des cœurs. Lyon, séparé de la Province, n'a aucun inconvénient pour l'avenir. Il y a toujours eu chez nous des couvents, et même des congrégations, qui menaient une vie particulière.

Je suis ravi de ce que vous me dites de votre

nouveau manoir méditerranéen. J'espère être assez heureux pour le voir un jour. En attendant priez-y pour moi, aux pieds de Notre-Seigneur, afin qu'il continue de me bénir. L'école marche admirablement et me console on ne peut plus.

Mille choses, je vous prie, à monsieur votre oncle, et agréez pour vous-même l'expression de mon attachement toujours ancien et toujours nouveau.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 4 mars 1859.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai été bien heureux d'apprendre votre entrée en convalescence, et très attristé de savoir à quel point, sans que je m'en doutasse, vous avez souffert. Quels assauts terribles et répétés! Quelle vie pendant de si cruelles secousses! C'est la seconde fois que Dieu vous met aux portes du tombeau et vous en ramène. J'étais loin de croire, lorsque j'étais à Saint-Maximin, si proche de vous, que vous étiez réduite à une pareille extrémité; certainement je serais allé vous voir. Mais Costebelle ne me rappelait que des images de paix, de bonheur et de santé; je ne pouvais prévoir qu'il était devenu pour vous un champ de douleurs.

Il m'est bien difficile d'espérer que je puisse être à Nancy avant le 1er septembre. Dans tous les cas, j'y viendrai, et si vous n'y êtes pas, j'irai vous donner quelques heures à Sainte-Ca-

therine, puisque vous pensez que monsieur votre père m'y verrait avec plaisir et que personne n'en souffrirait.

Notre distribution des prix aura lieu le jeudi 11 août, et notre rentrée le jeudi 13 octobre, c'est dans cet intervalle que je ferai la visite de nos couvents et collèges, et que je présiderai à l'installation de nos religieux à Saint-Maximin. Combien je regretterai que vous n'y soyez pas, vous qui êtes presque une Provençale, et qui devez avoir pour sainte Madeleine une si tendre dévotion.

Je remercie Dieu de votre guérison du fond de mon cœur et le prie de la conduire jusqu'au bout.

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle, et agréez pour vous-même l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 23 juillet 1859.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Vous m'avez écrit récemment deux bien bonnes lettres, l'une pour ma fête, l'autre pour me donner quelques avis sur des attaques dont je suis l'objet à l'occasion des États temporels du saint-siège.

Je vous remercie de vos vœux et de vos félicitations pour ma fête. Venant aux attaques en question, il ne me semble pas opportun d'y répondre, parce que je n'ai jamais dit ou écrit un mot contre la souveraineté temporelle du saint-siège, et que j'ai toujours parlé et écrit de lui comme le fils le plus dévoué. Je dois donc mépriser des attaques qui n'ont aucun fondement raisonnable.

Il est vrai que j'ai désiré l'expulsion des Autrichiens de l'Italie; mais ce désir n'a rien de commun avec la ruine temporelle du souverain pontife, et je crois, au contraire, que l'état dou-

loureux de la papauté en Italie depuis près d'un demi-siècle, tient à la prédominance de l'Autriche en Italie. C'est là une opinion tout à fait étrangère au dogme, à la morale, à la discipline, et même aux droits temporels du pape, et elle est partagée par une foule de bons esprits qui connaissent la situation de la péninsule et qui aiment tendrement le saint-père.

Je compte toujours être à Nancy dans les derniers jours du mois d'août. Je vous préviendrai quelques jours à l'avance d'une manière certaine, afin que vous puissiez vous rendre à Nancy dans le cas où vous le pourriez sans vous gêner. Je serai bien heureux de vous revoir après une si longue séparation.

Nos religieux sont établis à Saint-Maximin depuis une quinzaine de jours.

Adieu, Madame. Bien des choses à tous les vôtres, et veuillez agréer l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 29 novembre 1859.

Madame et chère amie,

Je vous croyais à Costebelle, et j'ai été tout surpris de recevoir de vous, à cette époque, une lettre datée de Paris. Heureusement que Dieu vous a épargné ce coup terrible. J'espère que la convalescence de votre gendre s'affermira et que vous n'aurez plus rien à redouter, ce dont je je vous félicite bien cordialement.

Je suis rentré à Sorèze dès les premiers jours du mois d'octobre, après avoir été deux mois entiers par monts et par vaux. Aussi je jouis bien vivement de mon repos actuel, je veux dire du repos de mon corps; car le travail est toujours bien grand. Notre rentrée a été magnifique; nous comptons quatre-vingt-onze élèves nouveaux, et en tout deux cent cinquante-un, dont deux cent trente-quatre pensionnaires; c'est un accroissement de cinquante-cinq sur l'an dernier. La maison marche admirablement, et sa réputation est complètement assurée sous tous les rapports. C'est une grande grâce de Dieu.

Notre Province est aussi en bien bonne voie de progrès. Il y a toujours au noviciat trente novices présents; dès que l'un fait ses vœux, un autre se présente pour le remplacer. La régularité et la paix s'établissent de plus en plus.

Adieu, très chère Madame. Priez pour moi, et n'oubliez pas que je suis votre ancien et très respectueusement affectionné

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 4 janvier 1860.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne m'attendais pas à recevoir de vous une lettre datée d'Hyères. Je pense que vous y avez retrouvé cette admirable chaleur où je vous y ai vue, et que votre santé s'y rétablira promptement. Ici, nous venons d'avoir pour le jour de l'an des journées plus pures, plus belles et plus chaudes que celles dont j'ai joui, à pareille époque, à Rome et à Hyères.

Dimanche soir, je pars pour Paris, où je passerai sept jours, du 10 au 16 inclusivement. Il s'agit de mes visites pour l'Académie française ; ma candidature a été posée et soutenue chaudement par les amis que j'y ai, et bref, la majorité étant déjà presque assurée, malgré l'incertitude qui reste toujours dans une élection, on m'a fait un cas de conscience de refuser un honneur qui m'est offert spontanément et qui peut tourner à la gloire de la religion.

Je vais faire imprimer un écrit sur sainte Marie Madeleine. Vous en recevrez un exemplaire aussitôt qu'il aura paru. Mon but est de relever en Provence et en France la piété envers cette grande sainte dont nous possédons les reliques à Saint-Maximin. Il faudra bien que vous veniez y faire un pèlerinage, et vous aurez une belle occasion dans la solennité prochaine du mois de mai. Il est bien difficile que je puisse aller à Costebelle, tant je suis peu libre et toujours pressé. Si je le puis quelque jour, ce sera un vrai bonheur pour moi de vous y revoir.

Je vous offre tous mes vœux de bonne année, et vous renouvelle l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 9 février 1860.

Madame et chère amie,

J'ai reçu successivement vos lettres des 8 et 22 janvier et du 5 février. Je vous remercie de vos félicitations sur mon admission à l'Académie française, d'autant plus que ce n'était guère votre avis que je m'y présentasse. Je puis dire que je ne m'y suis pas présenté. C'est la Providence toute seule qui a conduit cette affaire, et qui en a fait coïncider le résultat avec la situation douloureuse où se trouve l'Église. Mon élection m'a semblé une protestation contre des violences et des malheurs qui affligent tous les cœurs catholiques, et, à ce point de vue, j'en ai ressenti de la satisfaction. Comme vous, je pense que la conclusion finale sera heureuse pour l'Église ; mais il est bien à craindre qu'il n'éclate en Italie une guerre civile et religieuse, et que ce pays, au lieu d'arriver à son affranchissement de l'étranger par une voie irréprochable, ne subisse de grandes catastrophes.

Nous m'avez conseillé d'écrire sur ce sujet, et j'y travaille. Déjà j'ai écrit à M. Cochin une lettre pour adhérer d'une manière générale à son article du 25 janvier qui a eu l'honneur d'un avertissement. Cette lettre sera insérée en tête de la reproduction qu'il fait de son travail dans une brochure.

Je ne puis aller à Saint-Maximin avant Pâques, et il est bien douteux que je puisse, à cette occasion, vous faire une petite visite à Costebelle.

Veuillez agréer mes félicitations de l'heureuse délivrance de madame votre fille et les lui présenter à elle-même. Mille compliments aussi à monsieur votre oncle.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments de respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 14 mars 1860.

Madame et chère amie,

En réponse à votre lettre du 23 février, je vous ai envoyé ma brochure sur la *Liberté de l'Italie et de l'Église*, qui a dû dissiper les inquiétudes que vous avaient causées des lambeaux de deux de mes lettres écrites, l'an dernier, au commencement de la guerre d'Italie. Si vous aviez lu ces deux lettres dans leur entier, je ne pense pas qu'elles vous eussent déplu; les phrases mêmes que vous citez, et qui, détachées, semblent très dures, perdent ce caractère au milieu de tout ce qui les enchâsse. Il n'y a rien de plus faux qu'une phrase isolée, même quand elle est matériellement vraie.

Ma brochure d'Italie a un succès qui m'étonne, à cause de la diversité de vues et d'opinions où sont placés ceux qui la lisent. De Rome même, le Général m'écrit qu'il en a été très content, et il l'appelle dans son ensemble une *belle œuvre et une bonne œuvre.* Mais ma sainte Madeleine,

dont vous avez dû recevoir aussi un exemplaire, a un succès plus intégral encore et plus doux. Rien de ce que j'ai publié n'a paru produire une aussi pieuse impression. J'ai déjà reçu des dons assez considérables pour l'œuvre de la restauration de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin, et j'ai chargé le R. P. Souaillard, qui prêche à Marseille, de jeter les bases de deux comités, l'un d'hommes, l'autre de dames, pour cette restauration. Moi-même, après Pâques, je me rendrai à Marseille et à Saint-Maximin pour cet objet. Mais il ne me sera pas possible de pousser jusqu'à Hyères. Nous devons avoir une réunion du conseil provincial à Bordeaux le 19 avril, et il faudra que je fasse un séjour à Sorèze entre temps. Je me trompe en disant Bordeaux, c'est Toulouse que j'ai voulu écrire; mais cela ne change rien à la brièveté du temps dont je disposerai.

Adieu, Madame, j'espère vous voir à Saint-Maximin pour la grande solennité de mai. Agréez, en attendant, l'expression de mon respectueux et inaltérable attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 3 avril 1860.

Madame et chère amie,

Je pars le lundi de Pâques, 9 avril, pour Marseille et Saint-Maximin ; mais je dois être de retour à Sorèze le mardi 17, afin de présider, le 19, à Toulouse, le conseil de la Province. Il ne me sera donc pas possible, dans un aussi court espace de temps, de pousser jusqu'à Hyères. Cependant, si j'y trouve le moindre jour, à cause du chemin de fer de Toulon, soyez assurée que j'en profiterai et vous le ferai savoir d'avance par un billet.

Tout à vous bien respectueusement et fidèlement,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 1er mai 1860.

Madame et chère amie,

J'ai été moi-même très heureux des quelques heures que j'ai passées près de vous, et qui m'ont fait du bien sous tous les rapports. Votre nouvelle maison m'est présente maintenant ; je vous vois où vous êtes, et j'assiste à vos plantations, à vos promenades, à vos constructions, comme je voudrais que vous puissiez le faire pour Sorèze.

Une autre fois, au lieu de faire ce détour immense de Toulon, Marseille et Aix pour me rendre d'Hyères à Saint-Maximin, j'irai tout droit par Cuers et Brignolles. La route est directe et peut se faire en un jour d'été. Achetez vite une carte de géographie ; si vous en aviez eu une, j'aurais gagné quelques heures, ce qui n'est pas peu de chose.

C'est le dimanche 20 qu'aura lieu la solennité des reliques de sainte Madeleine à Saint-

Maximin. Ce sera très beau et vous y manquerez !

Ma santé se fortifie de jour en jour et ne me donne plus d'inquiétude.

Veuillez présenter mes hommages à monsieur votre oncle et agréez pour vous-même l'expression respectueuse de ma vieille et tendre amitié.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 4 juin 1860.

Madame et chère amie,

Je suis bien affligé d'apprendre votre rechute. Vous voyez combien il importe que vous ne quittiez pas Hyères avant que la saison chaude soit parfaitement établie dans le Nord. Tout est là pour vous. Quant à moi, depuis quinze jours, je suis beaucoup mieux. Le médecin de Montpellier, praticien très habile, après un examen attentif, a déclaré que tous mes organes étaient dans un état parfaitement sain, mais qu'il y avait chez moi un affaiblissement général causé par un apauvrissement du sang et une grande excitation nerveuse. On m'a tracé un régime tonique, prescrit des bains que j'irai prendre au commencement de juillet, et déjà je me trouve très sensiblement mieux. La poitrine a été menacée d'un catharre, mais c'était là un accident passager, qui n'a aucune importance.

Soyez assez bonne pour me donner de vos

nouvelles. Je prie tous les jours pour vous ; ne m'oubliez pas non plus devant Dieu.

Tout à vous respectueusement et affectueusement,

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 23 septembre 1860.

Madame et chère amie,

J'ai reçu successivement vos bonnes lettres du 16 juillet et du 1er septembre, et je regrette bien d'avoir tant tardé à vous répondre. Je vous écris enfin à Hyères, parce que vous m'y annoncez votre retour pour le 24 de ce mois.

Ma santé va de mieux en mieux. Un petit voyage de quinze jours en Bourgogne, pour présider à Flavigny un chapitre de notre Province, m'a fait du bien. L'appétit repousse, les couleurs se montrent, les forces s'accroissent, et tout me fait espérer un rétablissement sérieux de mes forces. J'ai appris avec bien de la joie que, de votre côté, vous alliez aussi bien mieux. Ne faites plus d'imprudence; vous n'aurez jamais le droit d'en faire. Votre vie est un miracle; mais Dieu n'a pas coutume d'en faire deux à la fois.

Notre rentrée de Sorèze a lieu le 16 octobre. Nous avons beaucoup de nouveaux et la prospérité de l'école semble tout à fait affermie.

Le jour du Saint-Rosaire, 8 octobre, nous fondons une nouvelle maison à Dijon. Le couvent est tout prêt. C'est une ancienne maison régulière, qui a été rachetée en partie, et qui est à la fois d'une belle et simple ordonnance.

Les affaires d'Italie prennent une tournure bien douloureuse. Je crois, comme vous, qu'après bien des malheurs on en reviendra à une confédération, et que le saint-père recouvrera une grande partie de ses États. Mais cette douloureuse épreuve était nécessaire à tous, à Rome, à l'Italie, à l'Autriche, à la France. Notre gouvernement joue un rôle d'une grande duplicité, qui tôt ou tard le conduira à une situation inextricable pour lui-même.

Adieu, Madame, ne m'oubliez pas près de ceux qui vous entourent, et veuillez agréer l'hommage de mon fidèle et respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 28 novembre 1860.

Madame et chère amie,

Je suis bien reconnaissant de la pensée que vous m'exprimez de nouveau au sujet de l'ermitage de Costebelle. Mais il nous est absolument impossible de répondre à vos vues. Nous venons de fonder deux maisons en deux ans, et si nous pouvions disposer de quelques religieux, leur emploi dans la Province serait désigné tout d'avance. Ne songez donc plus à nous pour cet objet. Je regrette que vous n'ayez pas pu voir le R. P. Chocarne.

Une réunion du comité pour la *restauration des saints lieux de Provence* a eu lieu récemment à Marseille. Il y a été pris des décisions importantes qui seront imprimées.

J'ai appris avec joie que votre santé allait mieux. J'espère que le séjour de cet hiver achèvera de l'affermir. La mienne se soutient et se consolide. Mon discours académique est achevé et entre les mains de M. Guizot, qui doit me

répondre. La séance aura lieu dans la dernière quinzaine de janvier; mais le jour précis n'est pas encore connu et dépend d'une délibération de l'Académie.

Adieu, Madame et chère amie. Présentez mes compliments à monsieur votre oncle, et veuillez agréer l'hommage de mon inaltérable et respectueux attachement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 10 janvier 1861.

Madame et chère amie,

J'ai attendu pour répondre à votre bien bonne lettre du 30 décembre, d'être enfin fixé sur ma réception à l'Académie. Aujourd'hui tout est terminé. C'est le jeudi 24 de ce mois qu'aura lieu cette séance solennelle, et dès samedi 12 je pars pour Paris, où j'aurai quelques devoirs préliminaires à remplir, entre autres une lecture de mon discours à une commission nommée par l'Académie. Cette lecture préalable aura lieu le jeudi 17. Combien je regrette que vous ne soyez pas là! Je crois que ce spectacle singulier a été voulu de Dieu, et qu'il est un hommage éclatant rendu à la religion dans un pauvre moine, le premier qui ait pris place à l'Académie française depuis plus de deux cents ans qu'elle est fondée.

Mon retour à Sorèze ne pourra avoir lieu qu'après l'audience d'usage aux Tuileries, et par

conséquent je n'en puis prévoir absolument le jour. Je désire être rentré avant le dimanche 10 février. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Priez-le pour que tout se passe heureusement.

Les affaires politiques et religieuses sont arrivées à un point qui exige une solution. Quelle sera-t-elle? Il est bien difficile de croire qu'elle puisse avoir lieu sans de grandes perturbations et une grande effusion de sang. Si la France avait un rôle clair et un but raisonnable, tout pourrait encore se pacifier; mais que veut-on? C'est là qu'est l'abîme, et il est impénétrable, parce que tout est dans la tête d'un seul homme. Il a réussi partout, mais sans qu'on voie nulle part des conséquences bien formulées et rien qui explique la direction qu'il suit en lui-même. Les événements seuls feront la lumière qui nous manque. Je crois à l'affranchissement de l'Italie, à sa liberté civile et politique et à la restauration du pape dans une grande partie de son domaine temporel. La révolution qui se produit en Europe depuis soixante-dix ans est très logique, toujours progressive, mêlée d'éléments confus et même détestables, comme toutes les révolutions; mais le fonds, qui doit subsister, se dégagera peu à peu de son enveloppe, et l'Europe renouvelée présentera un jour au monde, je l'espère, un grand spectacle. Tout se fait pour Dieu depuis

Jésus-Christ, et l'antéchrist même ne sera que la préparation de son dernier triomphe.

Adieu, Madame; veuillez présenter mes hommages à tout ce qui se souvient de moi près de vous, et agréez l'expression de mon sincère et respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 25 mars 1861.

Madame et chère amie,

Je suis bien retard avec vous, quoique votre lettre du 28 janvier m'ait apporté une sensible consolation par le suffrage que vous donniez à mon discours académique. Il a été très goûté et très attaqué, selon les points de vue. Il était dirigé tout entier contre le *despotisme* et la *démagogie* qui sont les deux grands périls de notre époque, tous les deux très puissants en France et en Europe. Il était donc très naturel que ces deux partis me fissent la guerre, comme il était naturel aussi que le parti modéré et libéral m'accueillît avec faveur.

Voici Pâques qui s'approche. J'ai pu, comme à l'ordinaire, donner quelques instructions à nos jeunes gens. Mais je suis toujours faible et languissant depuis que vous m'avez vu. J'aurais besoin d'un repos complet et il m'est impossible de le prendre sans nuire aux œuvres que je dirige.

Mlle Lautard, de Marseille, m'écrit qu'elle vous a vue pour l'œuvre des *Saints lieux de Provence*. Le comité achète un terrain assez considérable au bas de la forêt de la Sainte-Baume, pour y bâtir un hospice, qui est absolument nécessaire, si l'on veut relever le pèlerinage. La grotte et la forêt appartenant à l'État, on ne peut rien y faire, et il est absolument de rigueur d'acheter un terrain qui soit à sainte Madeleine et à nous. Le prix de l'achat est de 45,000 francs payables en dix annuités. Il faudra ensuite construire l'hospice. Heureusement il se trouve déjà sur le terrain un hospice et des débris de bâtisses commencées par les Pères Trappistes il y a quelques années.

Les affaires religieuses et politiques sont toujours bien enveloppées de nuages. Il paraît cependant se confirmer de plus en plus que la France n'abandonnera pas Rome et le territoire adjoint qu'elle occupe. Ce n'est pas tout, mais c'est quelque chose, et avec le temps bien des modifications auront lieu dans la disposition des esprits et les événements.

Priez pour moi qui serai toujours un de vos plus anciens et respectueusement affectionnés.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Becquigny (Somme), 13 mai 1861.

Madame et chère amie,

Mille remerciements de votre pieuse sollicitude pour moi. Votre lettre du 5 mai ne m'a plus trouvé à Sorèze. Les médecins m'ont conseillé d'aller passer quelque temps dans l'air du Nord, qui est celui de ma naissance et de ma vie presque tout entière. Une vieille amitié m'attendait ici [1], et déjà ma santé commence à se ressentir du changement d'air et de régime. Je suis mieux ; de bons symptômes se manifestent. Mais la faiblesse est toujours très grande, et il faudra du temps pour la surmonter.

Je ne sais pas encore quand je retournerai à Sorèze, si ce sera avant la fin de juin ou plus tôt. Quoi qu'il arrive, j'y retournerai un mois ou six semaines avant la distribution des prix. Puis, dans la seconde partie de l'été, on m'enverra à quelques eaux, probablement en Suisse.

[1] Chez Mme de Vauvineux.

Les eaux ne seront là, je le pense, que l'accessoire, et les montagnes le principal.

Je suis bien reconnaissant de ce que vous me proposez de faire pour la Sainte-Baume. Le comité de Marseille vient de réaliser, à la date du 4 mai, l'acquisition des 194 hectares de terre au bas de la sainte forêt, qui faisaient partie autrefois du domaine de Sainte-Madeleine. Cette acquisition a eu lieu au prix de 45,000 francs payables en dix annuités avec intérêts à quatre pour cent. On a depuis décidé que l'on bâtirait sur ce terrain un hospice pour les pèlerins. Les plans et devis en ont été dressés, et la dépense totale est estimée à 70,000 francs ; mais on commencera par une aile dont le prix ne s'élèvera qu'à 15 ou 20,000 francs. C'est donc, en tout, une somme de 60,000 francs qu'il s'agit de réaliser en une dizaine d'années avec les intérêts qui décroîtront annuellement. Cela suffira pour renouveler le pèlerinage de la Sainte-Baume et en assurer la prospérité. On achèvera plus tard, à mesure que la dévotion des pèlerins s'accroîtra.

Je me recommande bien à vos prières et vous renouvelle, madame et chère amie, l'expression de mes sentiments respectueux et affectionnés.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 25 juin 1861.

Madame et chère amie,

J'ai été bienheureux d'apprendre les heureuses couches de Mme de Guichen, et je me suis uni à toute votre joie de famille.

Ainsi que vous me le dites, on va élire prochainement un nouveau prieur dans notre couvent de Nancy; mais, quel que soit le résultat de l'élection, vous pouvez être tranquille sur mes intentions à l'égard de l'ancien prieur. Les travaux qu'il dirige actuellement et beaucoup d'autres motifs ne me permettraient pas de l'éloigner de Nancy; il y restera donc, quoi qu'il arrive, et pourra continuer près de vous l'œuvre spirituelle dont vous me parlez.

Je suis à Sorèze depuis quelques jours, après après avoir passé un mois en Picardie, chez une dame avec laquelle je suis lié depuis près de trente ans. En passant à Paris, j'ai consulté l'une de nos premières célébrités médicales, M. le Dr Rayer, et il m'a prescrit un régime que

je suis exactement. Une heureuse modification s'est déjà opérée, je ne souffre plus des entrailles comme depuis longtemps, et mon appétit semble reprendre quelque énergie, ce qui est bien essentiel pour me tirer de l'état de faiblesse qui est le véritable fonds de ma maladie.

Pardonnez-moi de vous écrire par une main étrangère ; on m'a commandé un grand repos et je suis contraint de ne plus guère donner que des signatures et dater des lettres.

Adieu, Madame; veuillez prier pour moi, et agréer l'hommage de mon ancien et respectueux attachement.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 31 juillet 1861.

Madame et chère amie,

Votre lettre du 9 de ce mois m'est arrivée heureusement pour ma fête et en a augmenté la joie. J'ai attendu pour vous répondre que je puisse vous dire quelque chose de positif sur l'organisation de notre maison de Nancy, qui vient d'être modifiée. Le R. P. Souaillard a été élu prieur; je l'ai confirmé, et il prendra possession le 5 août prochain.

Ma santé continue de bien marcher. Les bains artificiels de Vichy me sont très salutaires. Je les prends régulièrement depuis six semaines, d'abord trois fois et ensuite deux fois par semaine. Ils exercent une très heureuse action sur l'ensemble du système animal; l'estomac, qui était très délabré, rentre aussi peu à peu dans son état normal, et l'appétit, qui me manquait totalement, me permet déjà de faire des repas réguliers et satisfaisants : tout me persuade que la convalescence sera bien avancée à la fin de

l'automne et que je pourrai traverser heureusement l'hiver, ce qui est le point capital, car les deux derniers m'ont été bien funestes.

Je ne compte pas quitter Sorèze pendant ces vacances; j'y trouve des soins et des secours qui me manqueraient ailleurs, un air excellent, des promenades faciles, une compagnie agréable.

Adieu, madame et chère amie, offrez mes hommages à tous les vôtres et agréez l'expression de ma sincère et respectueuse affection.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Sorèze, 4 octobre 1861.

Madame et très chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai reçu vos deux bonnes lettres avec une très vive consolation, et je vous remercie du fond du cœur de toutes les marques de sympathie que vous me donnez. J'y ai été habitué de votre part, mais j'éprouve une plus grande joie à les recevoir dans la position où je me trouve.

En effet, madame et très chère fille, ma maladie s'est aggravée depuis mon retour de Becquigny. J'ai suivi pendant les mois de juillet et d'août le traitement qui m'avait été prescrit par M. Rayer; mais le bon effet en a été entravé par de longues et très fortes chaleurs.

La gravité de mon état vient de ce que j'ai deux maladies à la fois, et deux maladies qui s'augmentent l'une par l'autre; pour guérir mon anémie ou maladie du sang, j'aurais besoin d'un régime tonique et très fortifiant; mais le mauvais état de mes entrailles et la difficulté de mes diges-

tions s'opposent à ce genre de traitement. Aussi ma faiblesse est-elle très grande : je mange très peu et je suis condamné à garder le lit pendant la plus grande partie de la journée.

Et pourtant je suis consolé au milieu de mes douleurs par le grand nombre de témoignages de sympathie et d'affection que je reçois de tous côtés. Aussi même au milieu de ces souffrances dois-je toujours bénir Dieu.

Je vous remercie encore une fois de toutes vos bontés pour moi, je me recommande à vos prières avec plus de consolation que jamais et vous renouvelle, madame et très chère fille, l'assurance de mes sentiments affectionnés en Notre-Seigneur[1].

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

[1] Cette lettre, qui fut la dernière, ressemble à un adieu. Pendant les deux mois qui suivirent, Mme de Prailly recevait de fréquents bulletins de santé, et il est vraisemblable que les derniers regards du Père, en se reposant avec amour sur les lieux bénis de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin, allaient jusqu'à Costebelle retrouver une amitié unie depuis si longtemps à tout ce qu'il laissait au monde de plus cher et de plus doux.

FIN

APPENDICE[1]

ASSOCIATION EXPIATRICE

SOUS LE PATRONAGE

DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

Quelques personnes, profondément touchées à la vue du mal qui semble s'accroître dans le monde, désirent s'unir dans un lien plus intime d'amour et de dévouement pour protester au pied de la croix; mais, sentant leur indignité et leur misère, c'est à peine si elles osent commencer une association dont l'unique but est de s'offrir constamment à Dieu *comme victimes* pour souffrir tout ce qu'il voudra et tant qu'il voudra, sans choix, sans désirs; se remettant entre les mains de Dieu dans un abandon total à sa souveraine volonté, suppliant sans cesse la miséricorde divine de se répandre sur la terre, tout en rappelant à la souveraine justice qu'il y a là des

[1] Se rapportant à la lettre de Paris, 23 août 1850, page 194.

